

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Photo-montage de couverture de Philippe Curval illustrant la nouvelle « *L'apprenti sorcier* ».

5e Année. — N° 38. **Janvier 1957**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 100 *frs ; Belgique,* 17 *fr.* 50 *; Suisse,* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies,* 550 *frs.* (*Recommandé,* 700 *frs.*)
1 an : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé,* 1.380 *frs.*)

LE NUMÉRO 108 DE

MYSTÈRE-MAGAZINE

vient de paraître.

Vous pourrez y lire entre autres :

CHERCHEZ L'INNOCENT !

Un roman complet

***par* ROY VICKERS**

Un événement !

●

GANGSTER A LA MANQUE

***par* THOMAS MILLSTEAD**

Le mystère du passé d'un homme.

●

PIÈCE A CONVICTION

***par* WILLIAM O'FARRELL**

La plus étrange des manies.

●

LA TRÉSORIÈRE

***par* JAMES CAIN**

L'amour joue aux courses.

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Tu ne tueras point...

(The country of the kind)

par DAMON KNIGHT

Damon Knight est un écrivain trop peu fréquemment publié dont, pour notre part, nous avons donné dans notre numéro 2 la nouvelle « Sans éclat », *insolite vision d'un univers futur dévasté. Il nous revient aujourd'hui avec un récit tout aussi en dehors des normes classiques, où il imagine une civilisation future de la non-violence absolue. Le problème qui se pose pour cette civilisation est de savoir comment se défendre contre ceux qui ont* encore *des instincts criminels (chose devenue une monstrueuse aberration). L'horrible solution trouvée par les représentants de cette société théoriquement faite tout entière de bonté est digne d'impressionner. Et le drame intime du dernier « assassin en puissance » du monde, sorte de super-ennemi public, finit par sembler — paradoxalement — le calvaire poignant de l'homme seul dans un monde de loups.*



Le gardien du garage rêvassait lorsque je freinai brutalement à sa hauteur. Le lourdaud à moitié endormi portait une tunique de satin noir, alors que je m'étais vêtu d'écarlate, qui convenait mieux à mon humeur. Je sautai hors de la voiture, presque sur ses pieds.

— « Parking ou garage-mort? » demanda-t-il automatiquement, en se retournant. Il vit alors qui j'étais et se recula vivement.

— « Ni l'un ni l'autre, » répondis-je.

Un chalumeau était posé sur une étagère de l'atelier de réparations, juste derrière lui. Je m'en emparai et revins vers la voiture. M'agenouillant de manière à atteindre l'essieu, j'allumai le chalumeau et en dirigeai la flamme vers l'axe, la suspension. Le métal tourna au rouge vif, puis au blanc, puis se mit à fondre. Ce fut le tour des pneus, jusqu'à ce que le caoutchouc synthétique se transformât en une masse gluante qui se répandit sur le sol en dégageant une affreuse puanteur.

Le gardien restait muet.

Je le laissai planté là, à contempler stupidement le joli gâchis répandu sur son beau plancher bien astiqué.

Ç'avait été également une belle voiture. Mais je pourrais en avoir une autre quand je le voudrais. Et pour le moment, j'avais envie de marcher.

Je descendis la route sinueuse, somnolente sous la lumière de midi, avec le seul miroitement des feuilles et leur fraîche odeur d'ombre.

On ne pouvait voir les maisons : elles étaient enfoncées sous le sol ou enfouies sous les bosquets, ou les deux à la fois. Voilà la toquade dont j'avais entendu parler, voilà ce que j'étais venu voir de mes propres yeux. Non que ces Stupides pussent faire quoi que ce soit qui valût la peine d'être contemplé !

Prenant un tournant, au hasard, je traversai une pelouse, passai une haie d'aubépine en fleur et débouchai à proximité d'un terrain de tennis. Deux couples s'affrontaient, transpirant juste au point qu'il fallait. Tous quatre, jeunes, de moitié moins âgés que moi. Trois bruns, une blonde. De la même force, et parfaitement assortis. Ils avaient l'air de prendre du bon temps.

Je les observai, une minute. Mais alors, d'une certaine façon, le couple le plus proche sembla prendre conscience de ma présence. Je m'avançai sur le court, juste comme la blonde allait servir. Elle me regarda venir, à travers le filet, pétrifiée au milieu de son geste, encore sur la pointe des pieds. Les autres étaient immobiles.

— « Filez ! » leur dis-je. « Le jeu est terminé. »

J'observais toujours la blonde. Elle n'était pas spécialement jolie, du moins suivant leur esthétique, mais composée d'éléments assemblés avec assez de grâce. Elle se laissa lentement retomber sur les talons, sans la moindre gaucherie, et glissa sa raquette sous son bras. Soudain, l'effet de surprise se dissipa, et elle s'enfuit en courant à la suite des trois autres.

Je suivis le bruit de leurs voix le long des courbes du sentier, entre des masses de lilas exhalant la douceur même, et parvins à ce qui semblait être un petit solarium. Il y avait là un cadran solaire, une piscine assez grande pour permettre un bain de pieds, et des serviettes de bain étalées çà et là sur l'herbe.

L'un des couples, les deux bruns, était encore en vue tout au bout du sentier. L'autre avait disparu.

Je trouvai sans difficulté la poignée dissimulée dans l'herbe. Le mécanisme joua, et une section oblongue de gazon se souleva. J'étais tombé sur l'escalier et non sur l'ascenseur, mais ça n'avait pas d'importance. Je descendis les marches en courant, et m'engouffrai dans la première porte en vue. Je me trouvai dans un petit salon à l'étage supérieur, c'est-à-dire le premier, de la maison souterraine. Pièce de forme ovale, éclairée par une lumière diffuse simulant la lumière solaire de la surface. Les meubles s'étalaient, tous confortablement rembourrés. Affreux. Le tapis était moelleux et une fraîche senteur de fleurs flottait dans l'air.

La blonde se tenait à l'autre bout de la pièce, me tournant le dos. Elle étudiait le menu de l'autochef. Elle avait à demi ôté son costume de tennis. Elle acheva de le retirer, l'enjamba, puis se retourna et me vit.

Elle semblait stupéfiée, de nouveau, n'ayant sans doute pas pensé que je pusse la suivre jusque-là.

Je m'approchai avant qu'elle s'avisât de faire un mouvement. Toute fuite devenue impossible, elle ferma les yeux et s'adossa au mur, le visage très pâle. Ses lèvres et ses sourcils dorés frémissaient.

Je la détaillai et lui fis part de quelques remarques désobligeantes sur sa personne. Elle se mit à trembler, sans répondre.

Brusquement, je me penchai vers l'autochef, et appuyai sur le bouton du cadran indiquant « *Sauce au fromage chaude* ». Je coupai le circuit du dispositif de sûreté, et tournai le bouton « *Quantité* » vers le maximum. Puis je pressai encore les boutons « *Soupe* » et « *Bols de punch* ».

En moins d'une minute, toute la nourriture commença d'affluer, fumante. Je m'emparai des soupières et les projetai sur le mur, tout autour de la blonde aux yeux toujours fermés. Lorsque le premier bol de punch arriva, je m'en servis, une fois vidé, comme écope pour déverser la sauce fumante en grandes flaques sur le tapis. Les murs ruisselaient. J'arrosai tous les meubles qu'il m'était possible d'atteindre. Là où la sauce refroidissait, elle durcissait et pendait en longues traînées gluantes.

J'aurais voulu lui en envoyer à travers le corps, l'en éclabousser tout entière, mais ça lui aurait fait mal, ce n'était *pas possible*. Les bols de punch fumants continuaient à sortir de l'autochef en files serrées. J'appuyai sur le bouton « *Annulation* », puis sur le bouton « *Sauterne* ».

Le vin arriva, bien glacé, dans les bouteilles débouchées. Je me saisis de la première bouteille et levai le bras, prêt à déverser un filet de liquide bien froid sur son estomac, lorsqu'une voix dit derrière moi :

— « Attends-toi à recevoir du vin glacé. »

Je sursautai nerveusement et, dévié de sa trajectoire originale, le vin coula sur sa cuisse. Mais elle s'y attendait (elle avait ouvert les yeux au son de la voix) et ne sursauta même pas.

Je me retournai, fou furieux. L'homme se tenait là, debout au pied de l'escalier. Le visage plus mince que la plupart d'entre eux, bronzé, les épaules larges, d'alertes yeux bleus.

S'il n'était pas intervenu, je suis sûr que ça aurait marché. La blonde aurait reçu en plein le liquide glacé, alors qu'elle se serait attendu à du brûlant.

Je pouvais entendre dans ma tête le cri qu'elle aurait poussé. Je voulais l'entendre.

Je fis un pas vers lui, mon pied glissa, et je tombai maladroitement en me tordant le genou. Je me relevai tremblant, le corps raidi. Perdant mon sang-froid, je criai :

— « Vous... vous... »

Me retournant, je me saisis d'un bol de punch, le soulevai des deux mains, sans prêter attention à la sauce brûlante qui me coula sur les poignets, et le bol allait prendre son départ à travers les airs vers l'homme, lorsque le malaise me prit — cet affreux bourdonnement dans ma tête, de plus en plus haut, de plus en plus fort, jusqu'à couvrir tout autre bruit.

Lorsque je repris mes sens, ils avaient tous deux disparu. Je me remis sur pieds, aussi faible qu'un enfant, et me traînai, chancelant, jusqu'au fauteuil le plus proche. Mes vêtements étaient visqueux, collants. J'aurais voulu mourir. J'aurais voulu me laisser couler dans ce trou de velours

noir, qui s'entrouvrait, béant, me réclamait — et ne plus jamais me réveiller. Mais je me forçai à lutter et sortis du fauteuil.

Dans l'ascenseur qui me descendit, je faillis à nouveau perdre conscience. La blonde et l'homme mince ne se trouvaient dans aucune des chambres du second étage. Je m'en assurai, puis répandis sur le sol tout le contenu des armoires et des tiroirs. J'attrapai le tout, le fourrai dans la baignoire d'une des salles de bains et ouvris tous les robinets.

J'essayai le troisième étage : entretien et emmagasinage. Vide aussi. Je mis en marche la chaudière et tournai l'aiguille du thermostat au degré maximum. Je débranchai tous les fils des dispositifs de sécurité et d'alarme. J'ouvris les portes de la glacière en grand et la réglai sur « *Dégivrage* ». J'ouvris toutes les portes de communication, y compris celle donnant sur la cage de l'escalier, et remontai alors dans l'ascenseur.

Je m'arrêtai au second étage juste le temps d'y ouvrir aussi les portes. L'eau y arrivait presque déjà, s'insinuant au travers du plancher. Je fouillai à nouveau l'étage supérieur. Personne. Je dévidai toutes les bobines de la cinémathèque et les jetai, tournoyantes, à travers toute la pièce. J'aurais fait pire encore, mais je ne tenais plus sur mes jambes. J'arrivai à la surface et tombai évanoui sur le gazon ; les ténèbres de velours noir m'avalèrent, me noyèrent dans leur tourbillon.

*
* *

Tandis que j'étais sans conscience, l'eau montait le long de la cage de l'escalier et emplissait peu à peu tous les étages de la maison. Tapis, meubles, vêtements, vivres, tout ce qu'elle contenait serait perdu. De plus, elle finirait par s'effondrer sous le poids de tant d'eau. Il faudrait un jour entier à l'équipe de réparation rien que pour déblayer les ruines, et nettoyer l'endroit. Et la maison serait perdue. La blonde et l'homme mince ne pourraient jamais plus y vivre.

Bien fait pour eux.

Les Stupides pourraient bâtir une autre maison, ils construisaient autant que des castors. J'étais seul de mon espèce au monde.

Le premier souvenir que j'ai est celui d'une femme — probablement la nourrice de la crèche — me fixant avec une expression de surprise et d'horreur. Seulement cela. J'ai essayé de me souvenir de ce qui avait pu précéder ou suivre immédiatement ce moment, mais je n'ai pas vu. Avant, il n'y a que l'informe chemin de la non-mémoire reculant jusqu'à la naissance. Après, rien qu'un grand calme.

A peu près de ma cinquième à ma quinzième année, tout ce que je puis me rappeler semble flotter agréablement dans un océan diffus. Rien n'avait vraiment d'importance. Douceur et nonchalance. Je flottais. L'état de veille se confondait avec le sommeil.

Lorsque j'eus quinze ans, il était à la mode, parmi les jeunes garçons et les filles de mon âge jouant aux jeux de l'amour, de s'accoupler pour quelques mois ou plus. Nous appelions ça « l'amour en douceur ». Je me rappelle comment les adultes protestèrent, déclarant que c'était mal-

sain. Mais nous étions tous des jeunes gens normaux, et pratiquement aussi libres que les adultes vis-à-vis de la Loi.

Tous, sauf moi.

La première fille que j'eus « en permanence » s'appelait Ellen. Elle avait de longs cheveux, presque blancs à force d'être blonds. Ses cils étaient noirs, et ses yeux verts pâle. Des yeux surprenants, qui avaient l'air, non pas de vous regarder, mais de regarder à travers vous. Des yeux d'aveugle.

Souvent, elle me jetait d'étranges regards frémissants. Quelque chose entre la peur et la colère. Une fois, ce fut parce que je la tenais serrée trop fort, et lui fis mal. Mais la plupart du temps, cela semblait être sans raison particulière.

Dans notre groupe, un couple qui ne restait pas au moins quatre semaines ensemble avant de se séparer, passait pour suspect. On pensait que l'un des partenaires devait avoir quelque chose d'anormal, sinon les deux, autrement cela aurait duré plus longtemps.

Quatre semaines et un jour après qu'Ellen et moi nous soyons unis, elle m'annonça qu'elle rompait notre engagement.

Je pensais être prêt à cette éventualité. Mais je sentis la pièce tourbillonner autour de moi jusqu'à ce que le mur s'arrêtât contre ma paume.

La pièce nous servait à exposer nos petites collections. Un ratelier de couteaux à manches de plastique travaillé se trouva sous ma main. Sans y penser, je me saisis de l'un d'eux et, lorsque je le vis, je pensai : « Je vais lui faire peur. »

Tandis que je marchais sur elle, je retrouvai dans ses yeux pâles cette expression de surprise et de demi-colère. Chose curieuse, elle ne regardait pas le couteau, mais mon visage.

Les aînés me trouvèrent plus tard couvert de sang et m'enfermèrent dans une pièce. Ce fut alors à mon tour d'être effrayé, car, pour la première fois, je réalisais qu'il était possible à un être humain de faire ce que je venais de faire.

Et ce que j'avais fait à Ellen, pensais-je, sûrement on pouvait me le faire à moi aussi.

Mais ils ne le *pouvaient* pas. Ils me relâchèrent. Ils ne pouvaient pas faire autrement.

Ce fut alors que je compris que j'étais le Roi du Monde...

*
* *

Le ciel virait au mauve lorsque je m'éveillai, et l'ombre des bosquets s'étendait. Je descendis la colline, jusqu'à apercevoir le bleu spectral des tubes de photon luire en longues traînées, au-dessus du quartier commerçant. Je m'y dirigeai machinalement.

D'autres personnes faisaient la queue à l'entrée de la piscine pour montrer leurs livrets et être admis. Je les bousculai en passant, rien que

poussée. Je pénétrai dans la chambre de déshabillage.

pour voir leurs visages scandalisés et sentir leurs corps céder sous ma poussée. Je pénétrai dans la chambre de déshabillage.

Bouteilles d'oxygène, masques et palmes gisaient là, prêts à servir. J'enlevai mes vêtements, les jetant n'importe où, et endossai l'équipement sous-marin. Puis j'avançai à grands pas vers le bord de la piscine, monstrueux, semblable à un être venu d'un autre monde. J'ajustai une dernière fois les divers appareils et me laissai glisser dans l'eau.

Au-dessous, tout était d'un bleu de cristal, et des silhouettes de nageurs évoluaient pareils à des anges diaphanes. Des bancs de minuscules poissons s'égaillèrent tandis que je descendais. Mon cœur battait d'une joie douloureuse.

Loin, vers le fond, j'aperçus une fille qui ondulait lentement, exécutant les figures d'un ballet aquatique, tournoyant autour d'une colonne ajourée qui imitait le corail. Elle tenait à la main une lance destinée à aspirer les poissons mais ne s'en servait pas. Elle ne songeait qu'à danser, danser encore, dans ces profondeurs sous-marines. Je nageai derrière elle. Elle était jeune et délicatement faite, et lorsqu'elle s'aperçut des mouvements délibérément gauches que j'exécutais en imitation des siens, ses yeux brillèrent d'amusement derrière son masque. Elle s'inclina moqueusement devant moi, puis elle s'écarta en une lente glissade, avec des mouvements simples et exagérés, comme dans un ballet d'enfants.

Je la suivis. Je nageai autour d'elle, en tous sens, les jambes raides, me faisant plus enfantin et maladroit qu'elle, parodiant ses mouvements, puis improvisant sur leur thème jusqu'à exécuter autour d'elle une danse moqueuse et compliquée.

Je vis ses yeux s'agrandir. Elle ajusta son rythme au mien, et ensemble, puis séparément, puis ensemble à nouveau, nous enroulâmes les volutes de nos danses. Finalement, épuisés, nous nous accrochâmes l'un à l'autre, contre un pont de corail qui dressait son arche au-dessus de nos têtes. Son corps froid tenait dans le creux de mon bras et, derrière deux épaisseurs de verre — à un univers de distance ! — ses yeux étaient amicaux et bons.

Pendant une seconde — deux corps étrangers mais une même chair — nous sentîmes nos âmes se parler à travers cet abîme de matière. Etreinte incomplète, où nous ne pouvions nous embrasser ni nous parler. Mais ses mains étaient posées avec confiances sur mes épaules et ses yeux rivés aux miens.

Il fallait bien que ce moment prît fin. Elle désigna la surface du geste et s'élança. Je remontai à sa suite. Je me sentais engourdi, et presque en paix avec moi-même, après le malaise de tout à l'heure. Je pensais... je ne sais pas ce que je pensais.

Nous émergeâmes en même temps sur le bord de la piscine. Elle se tourna vers moi, enleva son masque. Et son sourire se figea, s'évanouit. Elle me contempla d'un air de dégoût horrifié, se bouchant le nez.

— « *Pouah!* » dit-elle, et elle opéra un demi-tour maladroit, à cause des nageoires. La regardant toujours, je la vis qui tombait dans les bras

d'un homme aux cheveux blancs et ses cris hystériques s'apaisèrent peu à peu.

— « Mais tu ne te rappelles donc pas ? » gronda la voix de l'homme. « Tu devrais le savoir par cœur. » Il se retourna : « Hal, en existe-t-il un exemplaire, ici, dans le Club? »

Un murmure lui répondit et, au bout de quelques minutes, un jeune homme apparut, tenant à la main une mince brochure à la couverture brune.

Je savais ce que c'était, j'aurais même pu dire à quelle page l'homme aux cheveux blancs l'ouvrit, quelles phrases la jeune fille lisait, tandis que je regardais...

J'attendais. Sans savoir pourquoi.

La voix de la jeune fille s'éleva : « Penser que je l'ai laissé *me toucher!* » Et l'homme aux cheveux blancs la réconforta, avec des mots murmurés à voix trop basse pour être entendus de moi. Je la vis se redresser, me jeter un regard. Quelques mètres seulement de cet air bleuté et parfumé entre nous — « *un univers de distance* »... Elle froissa la brochure jusqu'à en faire une boule informe qu'elle jeta par terre et tourna les talons.

La brochure atterrit presque à mes pieds.

Je la touchai du bout de l'orteil, et elle s'ouvrit à la page à laquelle je pensais :

... sédation jusqu'à sa quinzième année. Puis, pour des raisons sexuelles, il ne fut plus possible d'appliquer ce procédé. Tandis que les Conseillers et le Corps Médical hésitaient, il usa de violence envers une jeune fille du Groupe et la tua.

Et plus loin :

Finalement, il fut adopté une triple résolution :

Premièrement, une sanction :

L'unique sanction possible dans notre Société humanitaire et tolérante : l'excommunication. Ne pas lui adresser la parole, ni le toucher volontairement, ni reconnaître son existence.

Deuxièmement, une précaution :

Prenant avantage d'une légère prédisposition à l'épilepsie, une variante analogue à la méthode dite de Kusko fut employée pour prévenir, par le déclenchement d'une crise au moment opportun, tout acte de violence futur.

Troisièmement, une prévention :

Il fut procédé avec soin a une altération de son Ph, de manière que son haleine et sa transpiration émettent une odeur aigre fortement désagréable. Par charité, il fut fait qu'il lui soit impossible de percevoir lui-même cette odeur.

Fort heureusement, les causes ambiantes et l'accident génétique dont la combinaison a produit cet atavisme ont été entièrement expliqués, et ne pourront jamais plus...

A ce point, les mots n'eurent plus aucun sens pour moi, comme c'était toujours le cas. Je n'avais aucune envie d'aller plus avant dans ma lecture. De toute manière, tout ceci n'était qu'un ramassis d'absurdités. J'étais le Roi du Monde.

Je me dressai et m'éloignai dans la nuit, sans même regarder la foule des Stupides qui encombraient le chemin.

*
* *

Deux pâtés de maisons plus loin, je trouvai un entrepôt de vêtements et entrai. Tous les habits étalés là dans les casiers d'exposition étaient ternes et sans couleurs. Tout juste faits pour cette Société de bons à rien. Mais pas pour moi.

Je continuai jusqu'aux vêtements spéciaux et trouvai une combinaison supportable : argent et bleu, avec juste un sévère liséré noir bordant la tunique.

Un Stupide l'aurait qualifié de « charmant ».

J'appuyai sur le bouton le désignant. Un robot leva sur moi d'imbéciles yeux de verre et croassa :

— « Votre livret de contribution, je vous prie. »

J'aurais pu tout simplement aller jusqu'à la rue et arracher son livret à un passant, mais je n'en eus pas la patience. J'attrapai une table par le pied et la lançai contre la porte du réduit. Le métal grinça et s'ébrécha, de l'autre côté du loquet. J'abattis encore une fois la table au même endroit et, cette fois, la porte s'enfonça. Je repoussai des tas de vêtements, jusqu'à ce que j'en trouve un à ma taille.

Je pris un bain, me changeai. Puis j'allai flâner par la ville, le long de l'immense avenue. Tous ces stands se ressemblaient, malgré les efforts faits par leurs propriétaires pour se distinguer. J'allai droit vers les couteaux-scies et en pris trois, de taille différente, le plus petit de la taille de mon ongle.

Puis, je tentai ma chance : j'allai faire un tour au stand d'ameublement. Mais cette année-là, ils n'utilisaient que du métal. Et il me fallait trouver un bois convenable. Je connaissais bien un coin où se dissimulait un entrepôt oublié rempli de gros blocs de bois de merisier, juste de la bonne taille, un peu au nord d'un endroit appelé Kootenay. J'aurais pu en emporter avec moi un stock suffisant pour durer des années, mais pourquoi faire, puisque le monde m'appartenait ?

D'ailleurs, ce ne fut pas long. Dans la section des ateliers, je trouvai des antiquités, tables et bancs, tous faits de bois. Tandis que les Stupides se serraient à l'autre bout de la pièce, affectant de ne pas me voir, je sciai un bon morceau du plus petit banc, et découpai dans un autre meuble de quoi lui construire un socle.

Puisque j'étais déjà là, autant y demeurer pour travailler : l'endroit

n'était pas désagréable, et je pouvais manger et dormir à l'étage du dessus.

Je savais ce que je voulais faire. Cela allait être un homme assis, les jambes croisées et les avant-bras pendant le long de ses mollets. Sa tête serait renversée en arrière et ses paupières closes, comme s'il avait le visage tourné vers le soleil.

En trois jours, je l'eus terminé. Le tronc et les membres avaient une forme qui ne participait ni de l'homme ni du bois. Non, c'était quelque chose d'intermédiaire, quelque chose qui n'existait pas avant que je le crée.

La beauté. Le vieux mot qui reprenait sens.

J'avais sculpté l'une des mains pendante, et l'autre fermée en poing. Il fallait bien m'arrêter à un moment ou un autre et décider que c'était terminé. Je pris donc le plus petit couteau, que j'avais utilisé pour égaliser le bois, en coupai la poignée, et grattai ce qui restait du manche jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une mince cheville.

Alors, je perçai un trou dans la paume de la figurine, entre le pouce et les doigts refermés, et y glissai la lame du couteau. Et, dans la main minuscule, cela devint une épée. Je la cimentai, bien en place. Puis j'enfonçai mon pouce sur la lame tranchante et la barbouillai de mon sang.

*
* *

Toute la plus grande partie de ce jour-là, je cherchai et, finalement, trouvai l'endroit adéquat : une niche dans un rocher, au milieu d'un petit sentier à demi-sauvage, formant triangle avec deux routes qui se divisaient en fourche. Rien n'était permanent, bien sûr, dans une communauté comme celle-ci, qui changeait de maisons tous les cinq ans ou à peu près, pour suivre la mode. Mais ce lieu semblait laissé à lui-même depuis longtemps. C'était ce que je pouvais trouver de mieux.

Le papier était prêt : il faisait partie de la fournée que j'avais imprimée un an auparavant. Il avait reçu un traitement spécial et je savais qu'il demeurerait lisible pendant longtemps.

Je cachai une petite photo-capsule dans le fond de la niche et laissai courir le fil de contrôle électrique jusqu'à une gâche cachée à la base de la figurine. Je posai cette dernière sur le papier et l'ancrai légèrement au rocher par deux petits points de ciment. Je l'avais fait si souvent que tout ceci était devenu machinal. Je savais exactement quelle quantité de ciment maintiendrait suffisamment la figurine pour qu'elle résistât à un attouchement accidentel — mais cédât à la main qui désirerait vraiment s'en emparer.

Je me reculai alors pour mieux voir : l'œuvre était puissante et pitoyable tout à la fois. J'en eus le souffle coupé et les larmes me montèrent aux yeux.

Un reflet luisait sur la lame souillée qui pendait de la main. L'homme était assis, solitaire, dans cette niche qui l'entourait comme un cercueil.

Ses yeux étaient fermés et son visage renversé en arrière, comme tourné vers le soleil. Mais seul le roc se dressait au-dessus de sa tête. Il n'y aurait jamais de soleil pour lui.

Accroupi sur le sol nu et froid, sous un poivrier, je surveillai la route où se cachait la niche pleine d'ombre contenant ma figurine.

J'avais terminé ma tâche, plus rien n'aurait dû me retenir, et pourtant, je ne pouvais me décider à partir.

Des gens passaient et repassaient. Pas souvent. La communauté paraissait à demi déserte, comme si tous les gens s'étaient rassemblés en un point donné. Peut-être pour regarder creuser un nouvel édifice à la place de celui que j'avais saccagé.

Un petit vent frais se glissait entre les feuilles, soufflant dans ma direction.

De l'autre côté du sentier où se trouvait la niche s'étendait un terre-plein et, sur ce terre-plein, une heure auparavant, j'avais aperçu un bref éclair de couleur : la tête d'un jeune garçon couverte d'un béret rouge, presque tout de suite hors de vue.

Voilà pourquoi je devais rester. Le garçon, peut-être, descendrait du terre-plein sur le sentier, dépasserait le petit triangle de terrain sauvage et verrait ma figurine. Il ne pouvait pas passer avec indifférence, il serait obligé de s'arrêter, de se rapprocher d'elle pour mieux voir. Il se saisirait peut-être de l'homme de bois, peut-être lirait-il ce qui se trouvait écrit sur le papier.

Cela ne pouvait pas ne pas se produire un jour. Je le désirais jusqu'à en avoir mal.

Mes sculptures étaient disséminées dans le monde entier, au hasard de mes vagabondages. Il y en avait une à Congo City, ciselée dans l'ébène. Une à Chypre, toute d'ivoire. Une à New-Bombay, faite de coquillages. Une à Changtek, de jade.

Elles dressaient comme un signal rouge dans un monde sans couleur. Seul celui que j'attendais s'emparerait de l'une d'elles, et lirait le Message que je connaissais par cœur.

TOI QUI PEUX VOIR, disait la première phrase, JE T'OFFRE UN MONDE...

*
* *

Une tache de couleur, sur le terre-plein. Je me raidis. Une minute plus tard, elle réapparut, venant d'une direction différente. C'était le jeune garçon, dévalant le talus. Il avait l'air d'un pivert, avec son béret rouge brillant sur le vert gazon.

Je retins mon souffle.

Il vint dans ma direction et, sur son passage, mille points de lumière dansaient sur les feuilles.

A présent, je pouvais mieux le distinguer. Brun, avec un petit visage étroit, sérieux. Les oreilles décollées, toutes roses, dans le soleil. Ses coudes et ses genoux le faisaient paraître anguleux.

Il atteignit la fourche formée par les deux routes, et s'engagea dans le sentier. Je me ramassai un peu plus sur moi-même, tandis qu'il approchait. Je pensai farouchement : « Qu'il voie la figurine, mais qu'il ne me voie pas. »

Mes doigts se refermèrent sur une pierre. Il se rapprochait encore, marchant légèrement, les mains dans les poches, absorbé surtout, semblait-il, par la contemplation de ses pieds. Lorsqu'il fut presque à ma hauteur, je jetai la pierre.

Elle siffla dans les feuillages et atterrit sous la niche creusée dans le roc. Il s'arrêta, stupéfié, l'œil rond. Je pense qu'il vit alors la figurine. Je suis sûr qu'il la vit.

Il fit un pas.

— « Risha ! »

L'appel flotta dans l'air, semblant venir du terre-plein.

Il tourna la tête dans cette direction.

— « Je suis là ! » répondit-il.

Je vis la tête de la femme, minuscule, apparaître au sommet de la terrasse. Elle dit quelque chose que je ne pus entendre. Je me dressai, furieux.

Ce fut alors que le vent changea, soufflant vers le garçon. Il se retourna, les yeux immenses, se bouchant le nez d'une main.

— « Oh ! quelle puanteur ! » dit-il.

Il fit demi-tour, cria : « J'arrive ! » et disparut en courant dans le brouillard vert du chemin.

Mon unique chance ! Gâchée. Il se serait servi de la figurine, j'en étais sûr, n'eût été cette stupide femme et le vent qui avait tourné... Ils étaient tous contre moi. Les gens. Le vent. Tout.

Et la figurine était toujours là, assise, ses yeux aveugles tournés vers un ciel de roc.

***

Quelque chose en moi me disait de prendre mon parti de cette déception, de m'éloigner de cet endroit et ne plus jamais y revenir.

Je savais que je ne pourrais que regretter ce geste, cependant, je sortis la figurine de sa niche avec le papier qui l'accompagnait et escaladai le terre-plein. Près du sommet, j'entendis son rire clair.

J'aperçus un remblai qui aurait pu passer pour un motif ornemental, mais devait être l'entrée camouflée d'une maison enfouie.

J'en fis le tour, en trébuchant, et trouvai le garçon agenouillé sur le gazon. Il jouait avec un pantin marron et blanc. Il leva la tête, et le rire disparut de son visage. Le vent était tombé, et il pouvait me sentir. Mauvais. Pas de vent, et la poupée pour distraire son attention. Décidément, rien ne marchait comme je l'aurais voulu. D'une manière aveugle, j'allai à lui, me laissai tomber sur un genou, et lui mis la figurine sous le nez :

— « Regarde, » lui dis-je.

Dans sa hâte, il tomba à la renverse. La figurine n'avait pu lui apparaître que comme une tache brune arrivant sur lui. Il se releva et courut vers le remblai, la poupée gémissante sur ses talons.

Je bondis à sa suite, dans un envol de terre et d'herbe arrachée. Je tenais toujours dans ma main crispée la figurine et le papier l'accompagnant.

Une ouverture béa soudain, sembla l'avaler, et se referma à mon nez. Du plat de la main, je martelai la terre tout autour, lorsque, accidentellement, mes doigts rencontrèrent le dispositif commandant l'ouverture de la porte. Celle-ci s'ouvrit.

Je m'y engouffrai en hurlant : « Attends ! » et me retrouvai dans un passage grisâtre, descendant en spirales. Je m'y précipitai la tête la première, pour arriver à la mauvaise porte : elle s'ouvrait sur une serre souterraine, chaude et humide, où des rangées de lianes serpentaient sous les projecteurs jaunes.

En rage, je traversai l'aile du bâtiment, contournai des réservoirs, et parvins à un vestibule où se trouvait un ascenseur.

A nouveau, je descendis jusqu'au troisième étage inférieur, dans un labyrinthe de chambres d'amis, toutes vides, résonnantes d'échos. Finalement, je trouvai un escalier menant vers les étages supérieurs et, tout au bout, j'entendis des voix.

La porte était transparente comme une vitrine, et je me postai devant, regardant et écoutant. Il y avait là le jeune garçon, une femme paraissant tout juste assez âgée pour être sa mère — j'aurais dit plutôt sa sœur ou sa cousine — et une autre femme, plus vieille celle-là, assise sur une chaise et tenant la poupée dans ses mains. La pièce était confortable et meublée sans aucun goût, comme toutes les autres.

Je vis la surprise pétrifier leurs visages lorsque je fis irruption dans la pièce. C'était toujours la même chose : ils savaient que j'avais envie de les tuer, mais ils ne s'attendaient jamais à ce que je pénètre dans une maison sans y être invité. Ça ne se faisait pas.

Ce garçon, si près que j'aurais pu le toucher ! Mais le choc émotionnel éprouvé semblait emplir l'air autour d'eux d'un brouillard palpitant qui étouffait ma voix. Il me fallut hurler :

— « Tout ce qu'on t'a dit n'est que mensonges ! Regarde ! Là ! Voilà la vérité ! »

Je brandis la figurine devant ses yeux, mais il ne la voyait pas.

— « Risha, descends, » dit tranquillement la plus jeune femme.

Il fit demi-tour pour obéir, plus rapide qu'un furet. Je lui barrai le chemin.

— « Reste, » lui dis-je, respirant fortement. « Regarde. »

— « Rappelle-toi, Risha, ne lui parle pas, » dit la jeune femme.

Je ne pus supporter cela une seconde de plus. Où le garçon disparut, je ne sais : je cessai de le voir. Serrant toujours dans ma main la figurine et le papier qui y était joint, je bondis vers la femme. J'allais presque

l'atteindre — lorsque le bourdonnement m'envahit en plein mouvement, plus fort, toujours plus fort, jusqu'à devenir la fin du monde.

*
* *

C'était la seconde fois, cette semaine, que cela se produisait. Lorsque je revins à moi, je me sentais malade et trop faible pour remuer, même, pendant un long moment. La maison était silencieuse. Ils l'avaient quittée, bien sûr... Elle avait été souillée par ma présence. Ils n'y vivraient jamais plus, ils iraient en construire une autre, ailleurs.

Tout se brouillait devant mes yeux. Au bout d'un moment, je me remis sur pieds et regardai autour de moi. Des rideaux coupés dans une étoffe grise finement tissée pendaient aux murs, d'un air éploré. Je me sentis l'envie de les déchirer en longs lambeaux, de briser les meubles, de jeter tous les tapis et la literie dans la fosse à ordures.

Mais je n'en eux même pas le cœur. Je me sentais trop fatigué. Trente années. Ils m'avait été donné tous les royaumes de ce monde et leur gloire, trente années auparavant. Mais c'était là plus que ce qu'un seul homme pouvait supporter, pendant trente ans.

Finalement, je me baissai pour ramasser la figurine et le papier qui aurait dû se trouver sous ses pieds. Il était tout froissé, à présent, criant dans la solitude son Message désespéré qu'on avait rejeté sans le lire.

Je soupirai amèrement.

Je le dépliai et en lus la dernière partie :

TU PEUX PARTAGER LE MONDE AVEC MOI. ILS NE POURRONT PAS T'ARRETER. FRAPPE MAINTENANT. RAMASSE UN OBJET POINTU ET POIGNARDE, OU UN OBJET LOURD ET ECRASE ! C'EST TOUT ! ALORS TU SERAS LIBRE. N'IMPORTE QUI PEUT LE FAIRE.

N'importe qui. Quelqu'un. N'importe qui.

(Traduit par Régine Vivier.)



Le pays factice

(The shoddy lands)

par C. S. LEWIS

C. S. Lewis est sans doute le plus grand auteur de science-fiction anglais avec Arthur Clarke. Il doit sa réputation à une trilogie unique en son genre, dont seul le premier volume a été traduit en français sous le titre « Le silence de la Terre » *(Rayon Fantastique) et dont les deux autres* (« Perelandra » *et* « That hideous strength ») *sont disponibles en anglais à notre Service Bibliographique Etranger sous les nos 10 et 30. Ces ouvrages sont de la science-fiction qu'on pourrait appeler mystique et métaphysique ; peut-être est-ce cet aspect,* a priori *peu commercial, qui a empêché les éditeurs français d'en publier l'ensemble. Pourtant ils ne seraient pas déplacés dans une collection comme « Présence du Futur » et il faut regretter que la parution du premier n'ait jusqu'ici pas eu de suite.*

« Le pays factice » *est la première nouvelle fantastique de C. S. Lewis. Elle roule sur un sujet qui, jusqu'aux dernières pages, reste le secret de son auteur. C'est pourquoi nous ne vous en entretiendrons pas, nous contentant de dire qu'il s'agit là d'une tentative très originale de renouveler le fantastique d'essence psychique.*



ME jugeant sain d'esprit et dans un état de santé normal, je m'installe à ma table à onze heures du soir pour décrire, pendant que le souvenir en est encore frais, la curieuse aventure que j'ai vécue ce matin.

Cela s'est passé dans mon appartement au collège, où je suis maintenant en train d'écrire, et commença de la façon la plus banale, par un coup de téléphone. « Ici Durward, » dit la voix. « Je suis dans la loge du concierge. J'ai quelques heures à passer à Oxford. Puis-je aller vous voir? » Je répondis naturellement que oui. Durward est un ancien élève et un garçon très correct qu'il m'était agréable de revoir. Quand il se présenta à ma porte quelques instants plus tard, je fus assez fâché de constater qu'il était en compagnie d'une jeune femme. Je ne peux pas admettre qu'une personne vous annonce sa visite comme si elle devait être seule et vous impose un mari ou une femme, un fiancé ou une fiancée. On devrait être averti.

La jeune femme n'était ni très laide ni très jolie et, bien entendu, elle eut sur notre entretien un effet catastrophique. Nous ne pûmes parler d'aucune des choses que nous avions en commun, Durward et

moi, parce qu'il aurait fallu la laisser à l'écart de la conversation. Et Durward et elle ne purent pas parler des choses qu'ils avaient, eux, probablement en commun, car c'est moi qui me serais trouvé écarté. Il me la présenta comme étant Peggy et ajouta qu'ils étaient fiancés. Après cela, nous restâmes simplement assis tous les trois à échanger des propos futiles sur le temps et l'actualité.

J'ai tendance à avoir le regard fixe quand je m'ennuie, et j'ai dû, je le crains, regarder fixement et longuement cette jeune femme, bien qu'elle ne m'inspirât pas le moindre intérêt. En tout cas, j'étais certainement en train de le faire quand l'étrange phénomène commença. Tout à coup, sans évanouissement, nausée, ni quelconque sensation de ce genre, je me trouvai dans un endroit totalement différent. Ma chambre familière s'évanouit ; Durward et Peggy s'évanouirent. J'étais seul. Et je me levai.

Ma première idée fut que ma vue venait de se détraquer. Je n'étais pas dans l'obscurité, ni même dans la pénombre, mais tout semblait curieusement brouillé. La lumière était assez semblable à celle du jour, mais quand je levai les yeux je ne vis rien que j'aurais pu appeler avec assurance un ciel. Ce pouvait être — simple possibilité — le ciel d'un jour sans rien de particulier, terne et gris, mais il ne donnait aucune idée de distance. « Indescriptible » eût été le mot dont je me serais servi pour le décrire. Plus bas et plus près de moi se dressaient des formes d'une couleur tirant vaguement sur le vert, mais un vert très sale. Je les observai un long moment avant qu'il me vînt à l'idée que ce pouvait être des arbres. Je m'approchai pour les examiner et l'impression qu'ils me firent n'est pas facile à rapporter. « Des sortes d'arbres, » ou « mettons des arbres, si vous y tenez, » ou « une ébauche d'arbres, » seraient les expressions les plus appropriées pour exprimer ma pensée. C'était le semblant d'arbres le plus grossier et le plus pitoyable qu'on pût imaginer. Ils n'avaient pas d'anatomie propre, et pas même de branches ; ils ressemblaient davantage à des réverbères avec de grands bulbes informes de couleur verte fichés à leur sommet. La plupart des enfants dessinent de mémoire des arbres plus ressemblants.

C'est pendant que je les examinais que j'aperçus pour la première fois la lumière : une lueur fixe et argentée à quelque distance dans le bois factice. Je dirigeai mes pas aussitôt vers cet endroit et c'est alors seulement que je remarquai ce que je foulais aux pieds. C'était une substance confortable, douce, fraîche et élastique, mais terriblement décevante pour l'œil. Elle était, très approximativement, de la couleur de l'herbe ; de la couleur que l'herbe a un jour très sombre quand on la regarde en pensant fortement à autre chose. Mais elle n'était pas faite de brins séparés. Je me baissai pour mieux me rendre compte, mais plus je regardais de près, plus cette matière me semblait vague. Elle avait en fait le même aspect maculé et inachevé que les arbres : un aspect factice.

La stupéfaction commençait maintenant à s'enregistrer pour de bon dans mon cerveau. Avec elle venait la peur et, plus encore, une sorte de dégoût. Je doute qu'on puisse bien se faire comprendre de celui qui n'a pas éprouvé semblable émotion. Je me sentais comme si j'avais été

subitement banni du monde réel, brillant, concret et prodigieusement complexe, et relégué dans quelque sorte d'univers de second choix fabriqué au rabais par un imitateur. Mais je continuai à avancer vers la lumière argentée.

Çà et là, dans l'herbe factice, se voyaient de petites étendues de ce qui, de loin, paraissait être des fleurs. Mais chacune de ces étendues, quand on en approchait, était aussi décevante que les arbres et l'herbe. On ne pouvait distinguer de quelles espèces de fleurs il s'agissait. Elles n'avaient ni tiges ni pétales ; c'étaient de simples taches. Quant aux couleurs, je suis capable de faire mieux avec une boîte d'aquarelle d'un shilling.

J'aurais aimé pouvoir croire que je rêvais, mais pour une raison inconnue je savais que je ne rêvais pas. J'avais en réalité la conviction d'être mort. J'aurais voulu — et jamais je ne fis vœu plus fervent — avoir mené une vie meilleure.

Une hypothèse inquiétante, comme vous le voyez, se formait dans mon esprit. Mais l'instant d'après elle était magnifiquement mise en morceaux. Parmi toutes ces choses factices, je tombai soudain sur des jonquilles. De vraies jonquilles, nettes, fraîches et parfaites. Je me baissai pour les toucher ; je me relevai et rassasiai mes yeux de leur beauté. Et non seulement de leur beauté, mais, ce qui m'importait encore plus à ce moment, de leur honnêteté pour ainsi dire ; des jonquilles réelles, honnêtes et bien finies, des choses vivantes pouvant supporter l'examen.

Mais où pouvais-je donc me trouver? Dans quel monde pouvait-il y avoir des arbres factices, de l'herbe et des fleurs sauvages factices, mais de véritables jonquilles?

« Je donne ma langue au chat, » pensai-je. « Continuons jusqu'à cette lumière. Peut-être tout s'expliquera-t-il là-bas. Peut-être brille-t-elle au centre de cet étrange endroit. »

Je parvins à la lumière plus tôt que je ne m'y attendais, mais à ce moment un autre sujet occupait mes pensées. Car maintenant je rencontrais des êtres déambulants. Je suis forcé de les appeler ainsi, et non pas des « gens », car c'est justement ce qu'ils n'étaient pas. Ils avaient la taille d'êtres humains et ils se déplaçaient sur deux jambes, mais ils n'étaient, pour la plupart, pas plus comparables à des hommes que les arbres factices à des arbres. Ils étaient indistincts. Bien qu'ils ne fussent certainement pas nus, on ne pouvait définir quelle sorte de vêtements ils portaient, et bien qu'une tache pâle fût visible en haut de chacun d'eux, on ne pouvait pas dire qu'ils avaient une tête. Telle fut du moins ma première impression. Puis je commençai à remarquer de curieuses exceptions. De temps en temps, l'un d'eux devenait net en partie ; un visage, un chapeau ou un vêtement apparaissait parfaitement détaillé. Chose étrange, les vêtements distincts étaient toujours féminins, tandis que les visages distincts étaient toujours masculins. Ces deux particularités faisaient que cette foule — du moins pour un homme comme moi — était aussi peu attrayante que possible. Les visages masculins

n'étaient pas de ceux pour lesquels j'éprouve le moindre intérêt. Je voyais défiler une troupe à l'élégance tapageuse : gigolos et fripons. Mais ils semblaient satisfaits d'eux-mêmes. En fait ils avaient tous la même expression de suffisance.

Je voyais maintenant d'où venait la lumière. J'étais dans une sorte de rue. En tout cas, derrière la foule des êtres déambulants, de chaque côté, j'apercevais des vitrines et c'était de celles-ci qu'émanait la lumière. Je me frayai un chemin dans la foule sur ma gauche — mais j'avais beau jouer des coudes, je n'avais pas l'impression d'un contact physique — et j'examinai l'une des vitrines.

Là, une nouvelle surprise m'attendait. J'étais devant une bijouterie, et après le caractère vague et généralement repoussant de la plupart des choses en cet étrange endroit, la vue de cette vitrine faillit me couper le souffle. Tout ce qui y était exposé était parfait ; chaque facette de chaque diamant était distincte, chaque broche et chaque diadème fini à la perfection jusque dans le plus infime détail. C'était d'ailleurs de la marchandise précieuse : autant qu'il m'était possible de juger, il devait y en avoir pour des centaines de milliers de livres sterling. « Grand Dieu ! » murmurai-je, « est-ce que cela va durer au moins? » Rapidement, je jetai les yeux sur la vitrine voisine. Cela durait. Là se trouvaient des robes. Je ne suis pas expert en toilettes féminines, aussi ne puis-je dire si elles étaient belles ou non. L'important, c'est qu'elles étaient réelles, nettes, palpables. Le magasin suivant vendait des chaussures pour dames. Et cela continuait : c'étaient de vraies chaussures, du modèle à bout pointu et à très hauts talons qui, selon moi, gâte le plus joli pied, mais en tout cas elles étaient réelles.

J'étais en train de me dire qu'il y aurait des gens pour ne pas trouver cet endroit à moitié si ennuyeux que moi quand l'étrangeté de toute la chose m'apparut de nouveau. « Où diable... » commençai-je, mais je me repris aussitôt : « En quel endroit » (car l'autre mot semblait singulièrement inopportun) « en quel endroit du monde suis-je tombé? Les arbres, l'herbe, le ciel, les fleurs, tout est contrefait. Seules les jonquilles font exception. Les gens sont contrefaits, les magasins splendides. Qu'est-ce que cela peut bien signifier? »

Les magasins, soit dit en passant, étaient tous des magasins pour dames, aussi cessai-je bientôt de m'y intéresser. Je parcourus la rue dans toute sa longueur et alors, à quelque distance devant moi, j'aperçus un espace ensoleillé.

Non pas que ce fût du vrai soleil, naturellement. Il n'y avait pas dans le ciel sombre d'éclaircie qui pût l'expliquer ; aucun rayon solaire ne tombait en oblique en cet endroit. Cela, comme tant d'autres choses dans ce monde, n'avait pas été organisé. Il y avait simplement une tache ensoleillée sur le sol, inexpliquée, invraisemblable (sauf qu'elle était bien là) et par conséquent nullement réconfortante, mais bien plutôt hideuse et inquiétante. Mais j'eus peu de temps pour y penser, car quelque chose au milieu de cette surface éclairée — quelque chose que j'avais pris pour un petit bâtiment — se mit en mouvement et je compris

avec surprise et dégoût que je regardais une forme humaine gigantesque. Elle se retourna. Ses yeux plongèrent droit dans les miens.

Elle n'était pas seulement gigantesque, cette forme humaine, mais c'était la plus complète que j'eusse vue depuis que j'avais pénétré dans ce monde. C'était une forme féminine. Elle était étendue sur le sable éclairé, une plage apparemment, bien qu'il n'y eût pas trace de la présence de la mer. Elle était presque entièrement nue, mais elle avait un morceau d'étoffe d'une couleur voyante autour des hanches et un autre qui lui cachait les seins, comme ce qu'une jeune fille porte de nos jours sur une plage dans la réalité. L'effet en général était repoussant, mais je vis aussitôt que cela était dû aux dimensions effrayantes de cette femme. Considérée en elle-même, la géante avait un corps bien proportionné, presque parfait, pour qui aime le type féminin moderne. Son visage... mais dès que j'eus réellement distingué son visage, je poussai un cri.

— « Oh ! vous voilà donc ! Où est Durward ? Et où sommes-nous ? Que nous est-il arrivé ? »

Mais les yeux continuaient de me regarder bien en face et ils me traversaient. J'étais de toute évidence invisible et inaudible pour elle. Cependant il n'y avait aucun doute sur sa personnalité. Cette jeune femme était Peggy. C'est-à-dire qu'elle était reconnaissable, mais que c'était une Peggy transformée. Ce n'est pas de ses dimensions que je veux parler. En ce qui concernait le corps, c'était Peggy améliorée. Je ne pense pas que quiconque l'eût contesté. Quant au visage, les avis auraient pu différer. Pour moi, je n'aurais guère osé qualifier le changement d'amélioration. Il n'y avait pas plus — et je doute même qu'il y en eût autant — d'intelligence, de bonté ou de sincérité dans ce visage que dans le visage original de Peggy. Mais les traits étaient assurément plus réguliers. Les dents, en particulier, que j'avais remarquées comme étant le point faible chez la Peggy d'avant, étaient parfaites, comme celles d'une denture artificielle. Les lèvres étaient plus pleines. Le teint était si parfait qu'il faisait penser à une poupée de grande valeur. Quant à l'expression de ce visage, je ne saurais mieux la décrire qu'en disant que Peggy ressemblait maintenant en tous points au modèle idéal pour affiches publicitaires.

Si j'avais eu à épouser l'une ou l'autre, j'aurais préféré l'ancienne Peggy, la Peggy non améliorée. Mais je me pris à espérer que même si ce pays où j'avais échoué était l'enfer, le châtiment n'en viendrait pas là.

Et puis, tandis que je la regardais, l'arrière-plan — l'absurde petit bout de plage — commença à se transformer. La géante se leva. Elle était sur un tapis. Des murs, des fenêtres, des meubles, s'élevèrent autour d'elle. Elle était dans une chambre à coucher. Je pouvais même voir que c'était une chambre très chère, bien que ne répondant nullement à ma conception du bon goût. Il y avait beaucoup de fleurs, surtout des orchidées et des roses, et celles-ci étaient encore d'un plus beau fini que les jonquilles. Un grand bouquet (avec une carte de visite) était aussi

beau qu'aucun autre que j'aie pu voir. Par une porte ouverte derrière Peggy, j'apercevais une salle de bains comme j'aimerais assez en posséder une, avec une baignoire encastrée. Dans la salle de bains, une domestique s'affairait avec des serviettes, des sels et d'autres accessoires. La domestique n'était pas tout à fait aussi finie que les roses ou même les serviettes, mais son visage, pour imprécis qu'il fût, était plus typiquement français que celui de n'importe quelle vraie domestique française.

La gigantesque Peggy venait d'enlever son costume de bain et se tenait nue devant une glace qui la reflétait en pied. Apparemment, elle était satisfaite de ce qu'elle voyait. J'ai peine à dire combien moi je ne l'étais pas. Cela était dû en partie à sa taille (il n'est que juste de le rappeler) mais, plus encore, à quelque chose qui me causa une impression des plus pénibles, bien que, j'imagine, les amoureux et les maris modernes doivent y être maintenant insensibles. Son corps était (évidemment) bronzé, comme ceux des jeunes femmes qu'on voit sur les affiches des stations balnéaires, mais au niveau de ses hanches et aussi de sa poitrine, à l'emplacement des deux pièces de son costume de bain, deux zones blanches apparaissaient par contraste comme de la peau atteinte de la lèpre. Sur le moment, j'en eus pratiquement le cœur soulevé. Ce qui me choquait, c'était qu'elle pût rester là à les contempler. N'avait-elle donc aucune idée de l'effet que cela pouvait produire sur des yeux masculins? Une conviction fort désagréable s'imposait à moi qu'il s'agissait là d'un sujet auquel elle n'attachait pas d'importance ; que ses vêtements, ses sels de bains, ses maillots deux pièces, et jusqu'au caractère voluptueux de chacune de ses mines et de chacun de ses gestes n'avaient pas, et n'avaient jamais eu, la signification que tout homme y lirait et était supposé devoir y lire. Ils étaient l'immense ouverture d'un opéra auquel elle ne s'intéressait aucunement ; une procession de couronnement sans reine au milieu ; des gestes, des gestes sans rime ni raison.

Et maintenant je prenais conscience de deux bruits qui se faisaient entendre depuis un long moment ; les seuls que j'eusse entendus dans cet étrange monde. Mais ils venaient du dehors, de quelque part au-delà de cette couverture grise et basse qui servait de ciel au pays factice. Les deux bruits étaient des coups frappés avec la main ; des coups patients, infiniment éloignés, comme si deux étrangers, deux personnes victimes d'une exclusion, cognaient sur les murs de ce monde. L'un des bruits était faible, mais ferme, et il était accompagné d'une voix qui disait : « Peggy, Peggy, laissez-moi entrer ! » La voix de Durward, pensai-je. Mais comment décrirais-je les autres coups? Ils étaient, d'une façon assez curieuse, doux, mais intolérablement lourds, comme si à chacun d'eux une énorme main s'était abattue sur l'extérieur du ciel factice et l'avait recouvert complètement. Et avec ces coups s'élevait une voix qui me glaçait jusqu'aux os : « Mon enfant, mon enfant, laisse-moi entrer avant qu'il fasse nuit ! »

Avant qu'il fasse nuit... Instantanément, le jour véritable m'enveloppa de nouveau. J'étais revenu dans mon appartement et mes deux

visiteurs étaient devant moi. Ils ne parurent pas remarquer qu'il me fût arrivé quelque chose d'anormal, encore que, pendant tout le reste de la conversation, ils eussent été fondés à croire que j'étais ivre. J'étais si heureux ! A vrai dire, j'étais ivre en un certain sens ; ivre du pur plaisir de me retrouver dans le monde réel, libre, hors de l'horrible petite prison qu'était le pays factice. Des oiseaux chantaient près d'une fenêtre ; de vrais rayons de soleil tombaient sur le panneau d'une cloison. Ce panenau avait besoin d'être repeint, mais pour un peu je me serais jeté à genoux et je l'aurais embrassé, tout défraîchi qu'il était, tant il me paraissait précieux, réel, consistant. Je remarquai une petite égratignure sur la joue de Durward à l'endroit où il avait dû se couper en se rasant le matin, et cela aussi me combla d'aise. En vérité, n'importe quoi suffisait à me rendre heureux ; je veux dire n'importe quelle Chose, du moment que c'était une Chose réelle.

Bref, tels sont les faits ; chacun est libre de les interpréter à sa guise. Ma propre hypothèse est celle, évidente, qui sera venue à l'esprit de la plupart des lecteurs. Il se peut qu'elle soit trop simple ; je suis prêt à examiner des théories opposées. Mon opinion est que, par le fait d'une loi psychologique — ou pathologique — inconnue, j'ai été admis, pendant une seconde ou deux, à pénétrer dans le cerveau de Peggy ; du moins jusqu'à voir son monde, le monde tel qu'il existe pour elle. Au centre de ce monde est une image enflée d'elle-même, remodelée de façon à ressembler le plus possible aux jeunes filles des affiches publicitaires. Autour d'elle sont groupées des images claires et distinctes des choses auxquelles elle tient vraiment. Au-delà, la terre et le ciel ne forment qu'une tache vague. Les jonquilles et les roses sont un symbole particulièrement significatif. Les fleurs n'existent pour elle que si on peut les couper et les mettre dans des vases ou les envoyer sous forme de bouquets. Les fleurs en elles-mêmes, les fleurs telles qu'on les voit dans les bois, ne l'intéressent pas.

Comme je l'ai dit, ce n'est sans doute pas la seule hypothèse qui puisse s'adapter aux faits. Mais ce fut pour moi une pénible épreuve. Non seulement parce que maintenant je suis navré pour ce pauvre Durward. Mais supposons que cette sorte de chose doive devenir fréquente. Et que, une autre fois, je sois non plus l'explorateur, mais l'exploré ?

(Traduit par Roger Durand.)

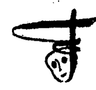


Cher petit animal !

(All the world loves a luvver)

par MACK REYNOLDS

Vous connaissez déjà Mack Reynolds pour avoir lu de lui : « Celui qu'on n'attendait pas » (*n°* 9), « Compagnon immortel » (*n°* 12), « Le porte-guigne » (*n°* 21) *et* « Il n'y a pas de sot métier » (*n°* 26). *Mise à part la seconde de ces histoires, toutes étaient dans le genre qu'on pourrait appeler « farceur ». Aujourd'hui, voici un autre exemple de la veine* non *humoristique de Reynolds : un conte en définitive assez terrifiant sur les caractéristiques d'une vie animale extra-terrestre et sur la singulière efficacité d'un nouveau et étrange mécanisme de défense.*



« ECOUTE, » dit Doublepatte Haggerty, « je crois que je viens d'entendre quelque chose. » Il jeta ses cartes sur la table et tendit l'oreille en direction du récepteur.

— « Moi, j'ai rien entendu. »

— « Ecoute, bon Dieu ! Puisque je te dis que j'ai entendu quelque chose cette fois-ci. »

Whitey hocha la tête.

— « Rien dans ce secteur. T'as encore rêvé. »

— « Vas-tu la fermer? Tiens, voilà que ça recommence ! »

Ils se levèrent précipitamment, abandonnant la partie de cartes, et s'approchèrent du poste. La réception était faible, mais ils parvinrent à distinguer :

Passez au large. Vous approchez d'une zone interdite. Passez au large.

— « C'est ça ! » triompha Haggerty. « Exactement ce que nous avait dit le vieux. Surveille ça de près, Whitey. »

— « Entendu, » dit le petit homme.

Plusieurs heures après, l'annonce parvenait nettement :

PASSEZ AU LARGE, VOUS APPROCHEZ D'UNE ZONE INTERDITE, PASSEZ AU LARGE.

Haggerty jeta un regard circulaire dans la cabine de l'astronef de plaisance.

— « Enlève-moi ce pétard de sur la table, » dit-il sèchement. « Ils

peuvent nous avoir en télé d'un moment à l'autre. Qu'ils aperçoivent ça et ils auront la puce à l'oreille. Voyons un peu. Tout le reste a l'air normal. Tu ferais peut-être bien de mettre ta veste de sport et d'ôter ce cigare de ta bouche. »

Whitey s'empressa de cracher le bout de cigare mâchonné, mais quant à la veste, il dit simplement :

— « Trop chaud. »

— « Mets-la tout de même, cré nom ! Il faut que nous ayons l'air de deux baluches avec assez d'argent pour se balader dans l'espace simplement pour le plaisir. »

Mais il était trop tard pour enfiler la veste. Soudain, l'écran de télévision s'alluma et refléta le visage auguleux et impatient d'un homme portant l'uniforme des Forces de l'Espace.

Sa voix claqua comme un coup de fouet :

— « Vous n'avez pas entendu notre avertissement? Vous entrez dans une zone interdite pour des raisons de sécurité. »

Doublepatte Haggerty tenait son excuse toute prête depuis deux mois.

— « Je suis désolé, lieutenant, » dit-il d'une voix mielleuse. « Notre carburant ne paraît pas brûler normalement. Il faut que nous nous posions. Une chance que vous vous trouviez là. Nous commençions à... »

L'homme des Forces de l'Espace l'interrompit :

— « Il faudra que vous cherchiez un autre endroit. On n'a le droit d'atterrir sur cette planète qu'en cas d'extrême urgence. »

La voix d'Haggerty prit l'accent de la sincérité la plus absolue.

— « Lieutenant, » dit-il avec un geste implorant de sa grosse main rougeaude, « c'est un cas d'extrême urgence. Nous ne pourrions pas aller plus loin. »

— « Attendez un instant. »

L'écran s'éteignit.

Haggerty se tourna vers Whitey, son lourd visage rayonnant.

— « C'est bien eux, » dit-il, « ils mordent à l'hameçon. »

— « J'espère bien, » dit Whitey. Le petit filou au visage ratatiné tira de sa poche un minuscule pistolet à étourdir et le vérifia avec des mains fines aux ongles soigneusement manucurés. Il fit jouer le cran de sûreté puis remit l'arme dans sa poche.

Lorsque l'écran s'alluma de nouveau, ce fut un autre visage qui apparut, celui d'un rouquin à l'expression tourmentée.

— « Vous êtes sûrs que vous ne pouvez pas continuer? » questionna-t-il.

Haggerty fit un vigoureux signe de tête affirmatif.

— « Sûr et certain, lieutenant. Il faut réparer. »

La voix de l'autre trahit un léger mépris.

— « C'est bon. Le lieutenant Benton prend des dispositions pour votre atterrissage. Guidez-vous sur le rayon. Ah ! Une chose. Très importante. Mettez-vous bien dans la tête que, si vous atterrissez ici, vous avez de fortes chances de n'en jamais repartir. »

Les yeux d'Haggerty feignirent la surprise alors qu'ils se seraient volontiers plissés de malice.

— « Jamais repartir? » fit-il.

L'homme de l'espace approuva de la tête.

— « Nous sommes en une zone d'extrême danger. Ce n'est pas une base militaire au sens ordinaire du mot. Nous sommes ici pour avertir les astronefs de ne pas approcher. En un sens, nous faisons ce que faisaient les phares sur la Terre autrefois. »

— « Peu importe, lieutenant. Il faut que nous atterrissions. »

— « Alors, écoutez bien ces instructions. Après l'atterrissage, ne quittez pas votre fusée et ne regardez pas par les hublots. Vous serez exposés à un danger considérable de la part de la vie animale pendant tout le temps que vous passerez sur cette planète. Nous vous protégerons dans toute la mesure de nos moyens, mais vous devrez obéir strictement à nos ordres. »

— « C'est à vous de commander, lieutenant. »

*
* *

Deux heures plus tard, le petit astronef de croisière avait atterri sans dommages sur l'unique astroport que la planète mystérieuse possédait. Doublepatte Haggerty et Whitey attendaient l'arrivée des représentants des Forces de l'Espace.

— « Il n'y a pas de doute maintenant, » murmura Haggerty à son chétif acolyte. « C'est exactement ce que le vieux Macbride nous a dit. Tout se passe comme il l'a décrit. Et tu as entendu ce nom? Lieutenant Benton. C'est celui d'un des deux types dont il nous a parlé. »

— « Ils sont peut-être plus de deux à présent, » dit Whitey.

— « Non. Et même dans ce cas ils ne s'attendent pas à un coup dur. Tout est paré. Le pire qui pourrait arriver, c'est que nous ayons à en refroidir quelques-uns. »

Whitey passa le bout de sa langue pâle sur sa lèvre supérieure tout en envisageant cette éventualité.

Des coups résonnaient maintenant à la porte intérieure du sas et Haggerty déplaça vivement sa grande carcasse pour aller ouvrir. Les visiteurs avait déjà refermé la porte extérieure et on ne pouvait rien voir derrière eux.

Le lieutenant le plus âgé, celui qui avait un visage anguleux, tendit sa main à serrer.

— « Je suis Steven Benton, officier commandant la Base de Sécurité 1645R. Voici le lieutenant Dave Malone, mon adjoint. » Il indiquait son compagnon aux cheveux rouges et au visage semé de taches de son.

— « Sûr que c'est un soulagement d'avoir pu atterrir, messieurs, » dit Haggerty avec un sourire contraint. « Je suppose qu'un homme n'ayant pas plus d'expérience que moi des voyages dans l'espace ne devrait pas s'embarquer sans un mécanicien compétent. Mais vous savez ce que c'est. »

Le lieutenant Benton était visiblement irrité.

— « Qu'y a-t-il au juste de cassé? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » dit Whitey.

Haggerty s'interposa.

— « Que je me présente, lieutenant. Je me nomme James Haggerty et voici mon associé en affaires, Mr. Raymond White. »

Les deux hommes de l'espace saluèrent de la tête et le lieutenant Benton dit :

— « Vous avez mentionné des difficultés avec le carburant. »

Le visage d'Haggerty prit l'expression malheureuse de l'homme qui a de quoi se payer des moyens de transport extra-luxueux, mais qui, dans un cas critique, n'a pas la moindre idée de leur fonctionnement.

— « J'ignore si c'est ça ou autre chose. Le croiriez-vous? J'ai payé ce rafiot plus de deux mille et je n'arrive pas à lui faire franchir vingt systèmes solaires sans qu'il commence à cafouiller. »

Les deux lieutenants montrèrent par leur mine qu'ils le croyaient volontiers sans en être plus heureux pour cela.

— « Parfait, » soupira le lieutenant Benton. « Nous allons vérifier ça. Entre temps, je suppose qu'il va falloir que nous vous emmenions à notre camp. Les réparations peuvent prendre plusieurs jours. »

— « Ah !... Vous avez des mécaniciens? »

Benton fit non de la tête.

— « Le lieutenant Malone et moi nous sommes seuls ici, mais nous avons tous les deux une grande pratique de la propulsion des fusées. Le gouvernement a un stock important de matériel de rechange sur cette planète pour des cas urgents comme celui-ci. » Et il ajouta : « Ce qu'on vise avant tout, c'est à faire repartir les gens le plus vite possible. »

— « Très mystérieux, » dit Haggerty.

Le rouquin Malone acquiesça avec une grimace amère.

— « Il y a pire. Vous allez être obligés de rester enfermés dans notre quartier jusqu'à ce que nous ayons fini de travailler sur votre engin. Et vous devrez vous engager à ne pas quitter le bâtiment et à ne pas regarder par les fenêtres. D'ailleurs, nous les calfeutrerons pour que vous ne manquiez pas à votre parole par inadvertance. »

— « Soit, puisqu'il faut en passer par là, » dit Haggerty.

— « Et vous, Mr. White? » demanda le lieutenant Malone.

— « Promis, » répondit Whitey.

— « Vous m'étonnez plutôt, messieurs, » dit Haggerty d'une voix douce. « Vous ne cessez pas de parler du danger qui règne ici, mais je remarque que vous ne portez pas d'armes. »

— « Le danger n'est pas de ceux dont on peut se protéger avec un revolver. » Benton eut un mouvement d'épaules comme si cette simple idée avait quelque chose de repoussant. « Je m'excuse, mais il va falloir vous bander les yeux pour faire le peu de chemin d'ici à notre quartier. » Il tira de sa poche deux morceaux d'étoffe noire.

Haggerty alla à un placard et y prit deux scaphandres légers avec leurs casques. Il en tendit un à Whitey et commença à se glisser dans le sien.

— « Vous n'aurez pas besoin de cet attirail, » dit Dave Malone avec un soupir. « Ne voyez-vous pas que nous n'en portons pas, nous? Vous êtes sur une planète du type Terre d'indice A-1112. Ses plantes sont même comestibles. »

Doublepatte Haggerty avança sa lèvre inférieure en une moue véhémente.

— « Les instructions aux voyageurs de l'espace sont de porter dans tous les cas un scaphandre sur une planète inconnue. On ne sait jamais. » Il continua d'enfiler son vêtement protecteur.

Malone insista :

— « Mais puisque je viens de vous le dire... »

— « Laisse-les en porter, s'ils y tiennent, Dave, » intervint Benton. « Ils seront embarrassés dans leurs mouvements, c'est tout. »

Leur scaphandre bouclé, les yeux bandés, les deux hommes traversèrent le sas et descendirent à terre par une échelle mobile. Pendant plusieurs centaines de mètres, ils sentirent du gazon sous leurs pieds, puis ils franchirent une porte.

Du gazon sur un astroport. Cela montrait combien il pouvait y atterrir d'astronefs !

*
* *

Une fois à l'intérieur, leurs bandeaux furent enlevés et ils laissèrent errer leurs regards tout autour d'un grand living-room.

Doublepatte Haggerty enleva son casque et le posa sur un sofa. Il désigna la pièce, avec son bar automatique, son autocuiseur, ses rayons garnis de livres, son projecteur de cinéma et son poste de phonovision.

— « Vous êtes chiquement installés ici, » dit-il. « Tous les combien est-ce qu'on vous ravitaille? »

Dave alla à l'autobar et pressa sur des boutons.

— « Aimeriez-vous prendre quelque chose, messieurs? Un Rococo? On en reçoit environ deux fois par an. »

— « Un Rococo, ça me va. » Haggerty prit le verre qui lui était offret. « Ils n'atterrissent pas, hein? Ils vous lancent simplement la camelote et ils repartent. » Ils s'installa sur le sofa à côté de Whitey.

— « Oui, c'est ça, » dit Dave Malone, portant son verre à ses lèvres.

Steve Benton éleva soudain la voix.

— « Comment l'avez-vous su? Comment avez-vous su qu'on nous jetait le ravitaillement au lieu d'atterrir et de le décharger de la façon normale? »

Doublepatte Haggerty fit une grimace au lieutenant à la face maigre.

— « Oh ! Oh ! Je me suis vendu cette fois-ci, pas vrai? Whitey, montre-leur nos lettres de créance. »

Sans se presser, Whitey posa son verre sur une table à thé, plongea la main dans sa poche et en tira son pistolet à étourdir. Il le pointa dans la direction approximative des deux hommes et les regarda sans ciller.

Il y eut deux bonnes minutes d'un silence interloqué pendant lesquelles Doublepatte Haggerty les regarda avec un sourire grimaçant.

— « Une surprise, hein, les gars? »

— « Qu'est-ce que c'est que ce petit jeu? » demanda Steve Benton, la bouche crispée. Vous n'ignorez pas que vous êtes dans une Base de Sécurité des Forces de l'Espace. »

Haggerty but une longue gorgée du contenu de son verre.

— « Vous nous la bâillez belle! Comme si on ne le savait pas. A vrai dire, il y a deux mois que nous attendions ce moment. Vous seriez surpris, lieutenant, si vous saviez ce qu'il peut être difficile de se tuyauter sur la Base de Sécurité 1645R. »

— « Non, pas du tout, » grogna le lieutenant Malone, le visage si rouge de colère que ses taches de rousseur étaient presque invisibles.

Steve Benton se laissa retomber dans un fauteuil.

— « Que voulez-vous? » fit-il d'un ton égal. « Comment avez-vous été renseignés sur cette base? »

— « Prenons d'abord la dernière question, » dit Doublepatte Haggerty avec assurance. « Moi et mon ami Whitey, ici présent, on a essayé il y a quelques mois de tirer les vers du nez à un type important. On l'a saoulé, vous comprenez? On l'a tenu saoul pendant trois ou quatre jours. Le quatrième jour, on n'a plus eu besoin de le faire parler. »

— « Comment cela? » lâcha Malone.

— « Parce qu'il était si blindé qu'il a oublié la promesse qu'il vous avait faite. Il nous a tout raconté sur la Base de Sécurité 1645R. Et voilà qui nous amène à la première question que vous avez posée, lieutenant. Ce que nous voulons. »

Il vida son verre et le reposa sur la table à thé.

« Nous voulons un couple de *mamours*, lieutenant. »

Cette révélation tomba dans un profond silence. Doublepatte Haggerty attendit calmement, assis à son aise, les jambes croisées, tandis que Whitey, imperturbable, pointait négligemment son pistolet sur un point situé à mi-distance environ des deux hommes de l'espace.

— « Alors votre fusée n'a rien de cassé? » dit enfin Dave Malone.

Haggerty secoua la tête et leur fit un sourire épanoui.

— « Vous ne savez pas de quoi vous parlez, » fit vivement Steven Benton. « Vous ne savez pas ce que vous demandez. »

— « Si. Nous le savons, » répondit Haggerty. « Et c'est un peu plus qu'une simple demande. Nous exigeons deux *mamours*. Un drôle de nom que vous leur avez trouvé là, au fait. »

Le visage de Benton s'empourpra.

— « C'est un nom familier que j'ai imaginé pour mon propre usage quand j'étais seul ici, » dit-il. « Le Bureau de Xénobiologie en a un plus scientifique... »

— « Ça va, ça va. On les appellera des *mamours*. De toute façon, Whitey et moi n'avons pas retenu lourd du latin appris au collège. En tout cas, nous allons en emporter deux. Et si vous vouliez nous en empêcher, Whitey serait au regret de vous faire à chacun un joli petit trou dans le buffet. »

Il bâilla longuement.

« A bien réfléchir, il pourrait avoir à le faire sans ça. On ne sait jamais. »

— « Si vous voyiez un *mamour,* » dit Benton d'un ton agressif, « vous ne quitteriez jamais cette planète. Vous ne pourriez pas vous y arracher. Ne soyez pas stupides. Laissez-nous vous ramener à votre fusée et vous pourrez partir. Votre casier judiciaire nous importe peu... D'ailleurs vous avez certainement des papiers en règle. »

Whitey sourit légèrement à ces mots et agita le canon de son pistolet à étourdir pour exprimer son amusement.

Haggerty reprit la parole :

— « Dites-nous tout sur l'animal, lieutenant. Peut-être que nous n'avons pas eu tous les tuyaux par le vieux Macbride. Dites-nous tout ce que vous savez sur le *mamour.* »

Benton restait bouche close.

— « A seule fin de vous convaincre que nous ne sommes pas des enfants de chœur, je pourrais demander à mon ami Whitey d'ajourer le bide à votre copain poil de carotte. A vrai dire, maintenant que j'y songe, il pourrait vous le faire à chacun. J'ai dans l'idée qu'il doit y avoir dans un coin de cette cambuse des copies des rapports que vous avez faits au Haut Commandement des Forces de l'Espace au sujet des *mamours.* »

Steven Benton s'agita sur son siège.

— « C'est bon, » dit-il. « Vous trouveriez les rapports de toute façon. Que voulez-vous savoir? »

— « A quoi ils ressemblent, d'abord. Leur grosseur. »

Les yeux du lieutenant donnèrent l'impression de se couvrir d'un voile.

— « Eh bien, » dit-il, « ce sont les petits animaux les plus mignons que vous ayez jamais vus. » Il fit avec ses mains des gestes vagues. « Gros comme ça à peu près, mais surtout ils sont... *attachants.* Vous voulez les... les prendre dans vos bras... les tenir serrés contre vous.... »

— « Attachants, » répéta Haggerty en secouant la tête. « Mon vieux, vous m'intéressez bougrement. Ecoutez, laissez tomber la description et racontez-moi tout depuis le commencement. »

Benton fit un effort de pensée.

— « Le commencement, » dit-il. « Je suppose que le commencement est une description du mécanisme particulier de défense que possède le *mamour.* » Il regarda les deux fripouilles. « Vous connaissez bien certaines des étranges méthodes de défense que les animaux ont acquises sur la Terre même. Vous avez la tortue qui porte sa forteresse partout avec elle, le porc-épic avec ses aiguilles, le poisson volant, le kangourou. »

— « D'accord, d'accord, » dit Haggerty. « Chaque animal a donc son propre mécanisme de défense. »

— « Certains vont au-delà des attributs physiques ordinaires, » reprit Benton. « Prenez le caméléon, qui peut se camoufler en changeant de couleur pour se fondre dans les objets qui l'entourent et mystifier le

sens de la vue. Puis le phacophère, si laid qu'il effraie ses ennemis éventuels. Et... »

Whitey agita son pistolet.

— « Ça va. Compris, » fit-il.

Steve Benton hocha la tête.

— « Très bien. Comme Mr. Macbride a dû vous le dire, le *mamour* a la méthode de défense la plus étrange de toutes. Par un moyen inconnu de nous, il a le pouvoir d'inspirer de l'affection à toutes les formes de vie avec lesquelles il vient en contact. »

Dave Malone intervint pour souligner ce que son camarade venait de dire :

— « Ça ne paraît pas grand-chose, mais ce que Steve veut dire, c'est une affection véritablement *impérissable.* » Il se mit à faire les mêmes gestes descriptifs et vagues que Benton un instant avant. « Ils sont à peu près de cette grosseur. Et quand vous les voyez pour la première fois... » Sa voix s'enroua. « ... eh bien, ça vous remue là à l'intérieur, vous n'en avez pas idée. Vous voulez les... »

— « Je sais, » dit Haggerty. « Ils sont *attachants.* » Il regarda Whitey et lui dit : « Je brûle d'impatience de te voir avec un. »

Benton reprit la parole :

— « Vous me comprenez, le *mamour* est aimé de *tout* ce qui vit, pas seulement de tous les gens. Aucune créature ne songerait à lui faire du mal. En fait, sa plus grande difficulté est de tenir les autres animaux à l'écart. Ils suivent un *mamour* en troupeaux, avec adoration. Etant omnivore, comme l'homme, il n'a jamais de mal à se procurer toute la viande qu'il désire. Ses victimes animales s'approchent tout simplement de lui et éprouvent une véritable joie à se faire tuer et manger. Ou peut-être devrais-je dire manger et tuer. Car le *mamour* est biophage. »

— « Le petit chéri, » murmura Malone, comme si chaque caractéristique de la créature était également séduisante.

Haggerty avait remarqué le point important.

— « Il mange tout ce qu'un homme mange, » dit-il. « Alors, il n'y a pas de problème de nourriture. On n'a même pas besoin de toute cette camelote qu'on a achetée à la baraque « Au Bonheur des Animaux de toutes les Planètes ». Mais vous voulez dire que les autres animaux ne se défendent pas et s'offrent eux-mêmes pour son repas? »

— « Le pouvoir du *mamour* de créer l'affection, » dit Benton en pontifiant légèrement comme s'il lisait son rapport, « est plus fort que l'instinct de conservation lui-même. »

Doublepatte Haggerty se pencha en avant, les yeux plissés.

— « Vous voulez dire, par exemple, que si un *mamour* voulait manger l'un de vous deux, vous le laisseriez faire? »

— « Heureusement, nous n'avons pas à nous poser cette question. Les *mamours* ne semblent pas avoir de goût pour la chair humaine. Cependant, je suppose qu'ils en mangeraient s'ils ne trouvaient rien d'autre. »

Haggerty fit un signe de compréhension.

— « Comment avez-vous découvert tout ça? »

Steve Benton ferma les yeux d'un air las, fouillant dans le passé.

— « Voyons, c'était il y a douze ans... non, treize ans. J'ai atterri ici dans une torpille monoplace de reconnaissance quand la flotte faisait des manœuvres dans ce secteur. Il m'a été impossible de repartir, mais j'ai pu entrer en contact avec mes supérieurs et leur expliquer la situation. » Il ajouta gauchement : « Ils étaient un peu sceptiques pour commencer. »

— « Et alors? »

— « C'est une longue histoire. Avant qu'elle soit terminée, quatre autres hommes, qui avaient atterri ici comme moi et avaient ensuite reçu l'ordre de regagner leur fusée, étaient morts. Deux moururent de mélancolie aiguë, les deux autres se suicidèrent. Ils ne purent supporter d'être séparés des *mamours*. En tout cas l'incident se termina par mon affectation définitive à cette base et la décision de traiter toute l'affaire comme ultra-secrète. »

Haggerty fit un geste du pouce en direction de Dave Malone qui était resté assis à écouter, les sourcils froncés.

— « A quel moment le rouquin est-il entré en scène? »

— « Il y a environ huit ans, un cargo en détresse a dû atterrir ici. J'ai donné les avertissements habituels et tous à bord ont obéi sauf Dave. » Il fit un sourire amer à son ami. « Pour son malheur, Dave s'est montré trop curieux. Il a quitté la fusée en cachette, il a vu un *mamour* et, naturellement, il a été obligé de rester. »

Doublepatte Haggerty se frotta le bout du nez d'un air pensif.

— « Et à l'exception du vieux Macbride et de sa fille, personne d'autre n'a été pris, hein? »

— « Non. Il y a environ deux ans, la fusée grand sport de Macbride a fait un atterrissage forcé ici et, pendant que nous réparions les réacteurs, sa fille est parvenue à s'échapper une nuit et a été à deux doigts de tomber sur un *mamour*. Je suis arrivé à temps pour la mettre knock-out avant que l'animal arrive trop près, puis nous avons dû lui donner une bonne dose de léthé. Il a fallu mettre son père dans le secret pour que, au réveil de la jeune fille, deux jours plus tard, dans l'espace, il en sache assez pour la ramener au cas où elle se souviendrait et serait obligée de revenir. »

— « Nous aurions dû nous douter, » dit amèrement Dave Malone, « qu'un beau jour le vieux laisserait échapper le secret. A combien d'autres l'a-t-il dit? »

Haggerty le regarda en souriant.

— « A personne d'autre. » Il prit une expression moqueuse. « Des secrets comme celui-là sont importants. Ils doivent être gardés. » Il désigna Whitey du pouce. « L'ami Whitey a fait en sorte que Macbride ne puisse plus dire de secrets. »

Le rouquin parut outré.

— « Vous voulez dire que vous l'avez tué? »

— « Je n'irais pas jusque-là. Disons simplement qu'il est mort d'une

ventilation excessive du poumon gauche. Bon Dieu ! si seulement on avait pu tirer de lui une meilleure description de l'emplacement exact de votre planète. Il nous a fallu deux mois pour la trouver. »

— « Je ne sais pas quel jeu vous jouez, Haggerty, » dit Steve Benton avec amertume, « et je ne vois pas pourquoi il a été nécessaire de supprimer Macbride. Maintenant que vous savez tout, vous pouvez vous rendre compte de l'impossibilité du plan que vous aviez en tête, quel qu'il soit. Nous ne sommes pas des policiers et, bien que je doive admettre que tout ceci figurera dans mon rapport, nous ne mettrons pas obstacle à votre départ. Je propose que vous nous laissiez vous bander les yeux et vous reconduire à votre fusée. »

Haggerty se leva brusquement et se dirigea vers le bar automatique. Il pressa sur des boutons et prit deux verres de boisson glacée, puis il revint prendre sa place sur le sofa. Il tendit un verre à son complice.

— « Moi et Whitey, on emmène chacun une de ces bestioles, » dit-il.

— « Impossible ! »

— « Pourquoi ? »

— « Réfléchissez à ce qui se passerait si vous emmeniez un *mamour* avec vous en regagnant la civilisation. Supposez que vous en mettiez un dans un zoo. Des millions de personnes s'y presseraient, jour et nuit, pour essayer de lui jeter un regard d'affection. Des centaines de milliers de gens essayeraient de soudoyer, de voler, de s'anéantir mutuellement afin de l'avoir pour soi. »

— « Hum ! » fit Haggerty. « Mais nous n'avons pas l'intention de les mettre dans un zoo. Nous allons simplement montrer ces petits mignons à quelques types soigneusement choisis... des types avec des tas de fric. »

Le sens implicite de ces paroles pénétra lentement dans l'esprit des hommes de l'espace.

— « Vous voulez dire que vous auriez la cruauté... »

Haggerty fit signe que oui d'un air jovial.

— « Vous seriez surpris, mes petits amis, de savoir ce que les gars comme moi et Whitey sommes capables de faire pour de l'argent. Surtout de l'argent que nous pourrions tirer d'une bonne poire qu'on laisserait voir un *mamour* et qui voudrait le revoir ensuite. »

Steve Benton avait encore un argument en réserve.

— « Vous oubliez un gros inconvénient. Pour faire ce que vous dites, il faudra que vous vous mettiez vous-mêmes en présence d'un *mamour*. Sous son influence, vous ne pourrez pas lui faire le moindre mal. Il est certain que vous ne pourrez pas l'emmener hors de cette planète, simplement parce qu'il ne voudrait pas partir et que vous n'aurez pas le pouvoir d'aller à l'encontre de ses désirs. » Il secoua la tête d'un air catégorique. « C'est bien simple : on ne parvient pas à contrôler ses réactions quand on voit un *mamour* pour la première fois. »

Haggerty se leva.

— « Je reconnais que c'est le point délicat, les gars. Mais nous croyons avoir trouvé le joint. C'est pour ça que nous avons apporté ces

scaphandres et ces casques spéciaux. Vous voyez, quand je me suis mis à réfléchir à l'histoire du vieux Macbride, je me suis dit que cette défense du *mamour* devait opérer à travers le cerveau. Ça ne tient pas debout autrement. L'animal a une espèce de pouvoir télépathique. »

— « C'est probablement vrai. Nous en sommes déjà venus à cette conclusion. »

Doublepatte Haggerty ramassa son casque de scaphandre.

— « Et c'est là que cet équipement trouve son emploi. Il y a environ trois ans, un professeur à réussi à fabriquer sur Mars ce matériel qui protège contre la télépathie. Il y a du plomb là-dedans, du titane et plusieurs autres choses. Je n'y comprends rien moi-même, mais je suis prêt à parier qu'il nous protégera des *mamours.* »

Il introduisit la tête dans son casque.

— « Allez, Whitey. En route. Mieux vaut voir ça dès maintenant. » Il fit un mouvement de la tête à l'adresse des hommes de l'espace. « C'est bon, passez les premiers. »

Dave Malone regarda Steve Benton.

— « N'essayez pas de nous la faire, » dit Haggerty avec un petit gloussement sec. « Ne faites pas les zouaves. Vous voyez Whitey, là ? Vous voyez comme la peau de ses joues est pâle ? C'est comme ça qu'il a l'air quand il pense qu'il pourrait avoir la chance de ventiler quelqu'un. C'est formidable ce que Whitey aime ventiler les gens. Il y aurait des tas de macchabes de tous les côtés si je ne le retenais pas. »

Le visage pincé, Steven Benton et Dave Malone prirent les premiers le chemin de la porte et sortirent sur le macadam de l'astroport. Les deux bandits suivaient assez facilement dans leur scaphandre léger.

Benton se retourna et les regarda d'un air interrogateur.

— « Qu'est-ce qu'il y a encore? » grommela Haggerty. Avec son pouce, il fit signe à Benton d'avancer.

— « Voilà votre premier *mamour,* » dit Steve Benton. Son visage osseux s'était détendu et une expression d'adoration l'envahit. Ses yeux brillaient d'affection.

Haggerty regardait attentivement.

— « Alors c'en est un, vrai ? »

Le petit animal dormait à l'ombre du hangar à l'extrémité du champ d'atterrissage. Il avait à peu près la taille d'un fox-terrier et ressemblait vaguement à un marmouset. Il les regarda d'un air pensif.

Dave Malone émit un profond soupir.

— « C'est vrai qu'il est mignon, » dit Haggerty. « Qu'est-ce que je dois ressentir normalement s'il vient vers moi ? »

Le lieutenant Benton lui jeta un regard incrédule.

— « Vous n'allez pas prétendre que... que vous ne ressentez rien ? »

Le *mamour* se détacha de l'ombre du hangar et s'approcha d'eux avec langueur. Haggerty se baissa et le prit dans ses bras. L'animal le regarda avec des yeux limpides, sans donner de signes de peur. Sa tête intelligente exprimait une légère surprise à se voir traiter de façon si cava-

lière, mais en dix mille ans jamais l'un de ses congénères n'avait souffert des mains d'aucune autre créature. L'envie ne lui venait même pas d'essayer de s'échapper.

— « Celui-ci est spécialement domestiqué? » demanda Haggerty.

— « Non, non, » dit Steve Benton. « Ils sont tous comme ça. Ils se blottissent contre n'importe qui, n'importe quoi. Aucun être vivant ne songerait à leur faire du mal. Comment quelqu'un pourrait-il... comment pourriez-vous, vous ? Ne voyez vous pas ses yeux ? Ne sentez-vous pas son... son affection ? » Il se retenait avec effort, peiné de voir l'animal dans les bras de quelqu'un d'autre.

Dave Malone fit un pas en avant pour protester et sentit un pistolet dans son dos.

— « Du calme, mon pote ! » fit Whitey.

— « En voilà un autre, » dit Haggerty. « Tiens ces types en respect pendant que je vais le chercher. » Il s'éloigna de quelques pas, le *mamour* sous le bras.

— « Ecoutez-moi, » cria Steve Benton à Whitey d'un ton désespéré. « Vous ne pouvez pas faire ça. Il y a des points particuliers qui vous échappent. Vous n'avez pas assez de renseignements pour vous faire une idée exacte. Ecoutez, je ferais tout pour... »

— « La ferme ! » dit Whitey.

— « Mais... »

Le doigt de Whitey se crispa légèrement sur la détente.

— « La ferme ! » répéta-t-il.

Haggerty revint avec l'autre *mamour*.

— « Et voilà, » dit-il. Il regarda les deux hommes de l'espace et devint pensif. « Dans combien de temps arrive votre prochaine fusée avec du ravitaillement ? »

— « Dans quatre mois, » dit Malone, rageur.

— « Voilà ce que je vais faire, les gars, » dit Doublepatte Haggerty. « Je vais vous laisser votre chance. J'ai mieux à faire que de me mettre sur la conscience la mort de deux officiers des Forces de l'Espace. » Il fit un large sourire. « Dans quatre mois d'ici, Whitey et moi nous aurons assez de fric pour acheter notre liberté si nous nous faisons épingler n'importe où dans ce système. »

— « J'en doute, » dit amèrement Dave Malone.

— « Pourquoi ? » répliqua Haggerty, hargneux. « C'est une certitude. »

— « Nous vous avons dit, » intervint Steven Benton, « que vous ne vous en tireriez pas comme ça, Haggerty, et nous le maintenons. »

— « Allons-y, Whitey, » dit Haggerty. « On remonte dans la fusée. Ils n'ont pas d'armes sur eux. Ils ne peuvent pas nous en empêcher. Mettons-les. »

Ils s'éloignèrent à reculons, Whitey tenant en respect les deux officiers avec son pistolet. Puis ils se glissèrent dans le sas.

*
* *

Dave Malone et Steve Benton s'éloignèrent de la zone dangereuse de décollage.

Ils continuèrent de regarder le ciel bleu longtemps après que la fusée y eut disparu.

— « Nous enlever deux de ces chéris ! » s'exclama tristement Malone.

— « Ils n'ont pas voulu me croire, » dit Steve Benton. « Pas moyen de leur faire entendre raison. La seule chose importante ne leur est évidemment pas venue à l'esprit. Ils ont appris des choses sur le mécanisme défensif du *mamour*. » Un frisson d'horreur le parcourut. « Mais ils n'ont même pas cherché à connaître son mécanisme *offensif*, sa façon de tuer sa proie. Je leur ai pourtant dit qu'il était biophage... mais je crois qu'ils se faisaient plutôt gloire de ne connaître que peu de latin et pas du tout de grec. »

— « Les deux pauvres petits chéris, » dit tristement Malone. « Ils vont être obligés de manger de la chair humaine et ils n'aiment pas du tout ça. »

Benton approuva de la tête d'un air douloureux.

— « Et quand ils auront tué et mangé ces deux hommes, la seule nourriture vivante à bord de la fusée, ils vont rester tout seuls dans l'espace jusqu'à ce qu'ils meurent de faim... »

Et les deux officiers levèrent des yeux pleins de tristesse vers les profondeurs de l'espace.

(Traduit par Roger Durand.)





L'apprenti sorcier

(The sorcerer's apprentice)

par LESLIE BIGELOW

« Les deux grandes réalités de la vie sont la sorcellerie et la sainteté », a dit le grand auteur fantastique anglais Arthur Machen. Jamais depuis Lovecraft un écrivain n'avait mieux exprimé cette idée que Leslie Bigelow dans l'inquiétant récit que vous allez lire. Mr. Bigelow, qui n'était jusqu'à présent connu que pour sa nouvelle « Lueurs de la lune *»* (Mystère-Magazine *» n° 89), à réussi ici à rendre tangible, d'un point de vue quasi documentaire, la réalité de la magie. Pour ses personnages, cette réalité ne fait aucun doute. Comme dit l'un d'eux : « L'univers nous inonde de témoignages ». Vous n'oublierez pas de sitôt cette étude clinique de l'exacte nature de la sorcellerie et de ses dangers. L'apprenti sorcier de l'histoire n'est pas celui de la pittoresque légende de Goethe (illustrée en musique par Paul Dukas dans un scherzo célèbre, et au cinéma par Walt Disney dans «* Fantasia *») ; mais, comme ce dernier, il joue avec le feu...*



D*ANS toute université, le corps professoral est un bol à levain où fermentent névroses et mesquines rancœurs. Un exemple remarquable en fut la querelle entre le professeur Paul, spécialiste de l'histoire cambodgienne, et mon partenaire aux échecs, le professeur Tyana, de la section d'anglais. Elle commença par une remarque mal interprétée, continua par des grognements de chiens hargneux et se termina dans la haine et le délire.* Comment *elle prit fin exactement, c'est à Tyana lui-même de nous le dire.*

Quand le professeur Tyana mourut il y a trois jours, après une courte et étrange maladie, le Doyen des Arts et Sciences me chargea de faire l'inventaire de ses biens personnels. Ayant fini par trouver trace d'une cousine du défunt, je lui adressai ses maigres effets et bibelots, tout sauf certains livres, une statuette et les feuillets qui suivent. La brave femme vit au Texas, dans son petit monde à elle, où les préoccupations du professeur Tyana n'ont rien à voir.

Dans le carnet de notes de Tyana, un assez grand nombre de pages couvertes de griffonnages ont été ici mises au clair. J'ai deviné quelques mots illisibles. Et le curieux — en fait, dangereux — passage intitulé : Comment détruire quelqu'un, *a un caractère conjectural. Compte tenu de cette petite contribution, c'est le professeur Tyana lui-même qui parle :*

I

Dans l'après-midi du dimanche 22 janvier, j'ai décidé de tuer une jeune femme. Au cours de la semaine suivante, j'ai dressé mes plans.

Si l'on m'objectait : « Pourquoi appliquer vos pouvoirs à une futilité? », je devrais répondre : « Qu'appelle-t-on futilités? »

Et si l'on m'objectait : « Emma Mundhorst est telle que l'a faite son éducation, elle est l'éphémère et grossier emblème des tendances de sa famille, » je ne me fatiguerais même pas à réfuter l'argument. Si l'on suivait un tel raisonnement, qui souffrirait jamais? Et Emma... j'aurai plaisir à tuer Emma; ou plutôt, j'aurai plaisir à la savoir morte.

Pour des raisons toutes prosaïques, j'ai toujours aimé enseigner : le rôle d'arbitre que j'ai conscience de jouer dans la classe ; les regards pétillants et flatteurs qui accueillent un bon mot ; la tension des esprits quand mon éloquence met en valeur un homme, un livre ou une idée — et, plus que tout, l'occasion d'imposer mes propres vues par de clandestines suggestions. Il fut un temps où j'aurais soutenu que toutes mes raisons n'étaient pas prosaïques ; qu'il n'y a rien de prosaïque à communiquer sa science en appliquant tous ses pouvoirs, que c'est plutôt s'opposer à l'ignorance, et même diluer dans une faible mesure l'océan de la déraison humaine. Mais maintenant j'ai idée que tout cet effort est vain. L'humanité est inéducable — si ce n'est par la calamité.

Et, cependant, il me plaît d'enseigner, et je me propose de continuer à y trouver du plaisir. Dans nos réunions entre collègues, pendant que le professeur Paul débite ses niaiseries avec son air superficiel de bonté et de générosité, je me prélasse dans mon fauteuil avec un plaisir particulier, sachant ce que je sais. Et je me prélasserai avec plus de délectation encore quand j'aurai, en Emma, porté un coup à la grossièreté qui dépare nos universités, comme de la graisse sur du potage refroidi. Et après Emma... prenez garde à vous, Professeur ! Prenez garde à vous, imbécile aux grands airs !

Emma Mundhorst entra à l'automne en classe de littérature anglaise du moyen âge : bouffie ou plutôt grasse à lard, boutonneuse, renfrognée, sale. Sa maigre chevelure noire tortillée en arrière, ses mains informes, ses vêtements, ses chaussures, tout cela n'avait rien d'extraordinaire en soi, mais prenait, associé à Emma, un caractère repoussant. Derrière ses lunettes, la pâle lueur issue de son front fuyant donnait la mesure de la lourdeur ancestrale. C'était le type bestial à l'état pur, la masse inerte sur laquelle il n'y a pas de prise. Tout d'abord, elle me dérangea dans mes habitudes, puis elle me fatigua, et enfin elle fut pour moi un souci harcelant et permanent. Contre cette boule de graisse, la phrase la plus fine perdait tout éclat, le paradoxe le plus subtil tombait à plat, la résonance la plus profonde s'éteignait.

Emma était assise au dernier rang, tout à fait à ma gauche. Je n'avais pas besoin de lui adresser un regard ; sa seule présence me paralysait pendant mon cours. Lorsque je l'interrogeais, elle répondait (même

quand il lui arrivait de le faire avec à-propos) en ternissant grossièrement toute signification, toute valeur. Certes, elle avait de la mémoire ; elle retenait les choses comme la glaise retient la trace d'un pas. C'est ainsi qu'elle apprit passablement le vieil anglais. Mais elle ne s'élevait même pas jusqu'à la faculté d'interprétation erronée, car elle ne se formait à vrai dire aucune conception assez nette pour être entachée d'erreur.

Donc, la sixième semaine, un dimanche, je décidai de tuer Emma.

Le lundi, je lui demandai d'attendre un moment après la classe. D'ordinaire, un élève à qui est adressée une telle invitation se hausse du rang de simple membre anonyme de la classe à celui d'individu, avec qui le professeur peut alors lui aussi être un individu. Mais Emma s'enfonça encore plus dans la masse anonyme. Ses yeux pâles brillaient d'un éclat voilé. Je frissonnai, consterné.

— « Miss Mundhorst, » dis-je, « votre composition de fin de trimestre... »

— « Grands dieux ! Est-ce que je dois en faire une? »

— « Vous vous rappellerez peut-être qu'elle a été donnée il y a plusieurs semaines. Or, je voudrais que vous traitiez un sujet assez spécial. »

— « Je n'en aurai guère le temps. Je sers à table au réfectoire. En fin de semaine, il faut que je rentre chez nous pour aider mon père au magasin. Tout ce que je veux, c'est avoir mon certificat d'assiduité et retourner à mon école. »

L'Etat avait perfidement employé Emma à son service. Il y avait plusieurs années qu'elle enseignait, Dieu sait où et Dieu sait quoi. Maintenant, l'Etat exigeait insolemment de ses institutrices qu'elles aillent elles-mêmes à l'école pendant quelque temps.

Je la rassurai.

— « Je ne crois pas que ce sujet doive vous embarrasser particulièrement. » Je crus l'entendre marmonner qu'elle espérait bien que non et je joursuivis : « Je voudrais vous faire étudier le point suivant : Comme vous le savez, au moment où Chaucer écrivait... à propos, quand était-ce au juste? »

— « Comment le saurai-je? Après Milton, je suppose. »

— « Mais oui ! Bien sûr ! Milton naquit en 1608. Donc, au moment où Chaucer écrivait, vers 1380-1390, presque tout le monde croyait à la sorcellerie, c'est-à-dire à la possibilité de conclure un pacte avec l'enfer et d'en obtenir des pouvoirs sataniques. »

Je m'adressai des excuses à moi-même pour parler ainsi. Sorcellerie ! Deux millions de personnes meurent de façon horrible entre 1400 et 1700, accusées de sorcellerie, convaincues de sorcellerie, condamnées pour sorcellerie. Beaucoup de ces gens meurent après avoir avoué, ce qui n'a rien d'étonnant quand on songe aux aimables procédés de persuasion en usage, les brodequins ou la cage, par exemple. Mais beaucoup meurent convaincus qu'ils étaient réellement des magiciens ou des sorcières, et que l'enfer parlait par leur bouche sur la terre.

Sorcellerie ! Une des grandes convulsions de l'histoire, et pour cette

raison passée sous silence par les historiens, sauf par des enthousiastes de mauvaise réputation tels que Lévi et Summers. Une clé capable d'ouvrir le cerveau humain, et pour cette raison ignorée à dessein par les psychologues. L'enveloppe, qui plus est, de maintes vérités et pour cela tournée en dérision à une époque où la règle d'or (malgré toute la passion superficielle pour les choses scientifiques) est l'indifférence devant l'évidence. Combien de fois en ai-je discuté avec cet imbécile de professeur Paul !

Je repris :

— « Presque tout le monde croyait en la sorcellerie. En fait, chacun était *obligé* d'y croire par l'Eglise. Dans certaines théologies, un incrédule est encore de nos jours un hérétique. »

— « Un incrédule? » Son attention s'était réveillée faiblement. Je crus presque qu'elle allait demander : « Y a-t-il *vraiment* des incrédules? »

— « Or, Chaucer était un homme pondéré. Je vais vous donner la liste de tous les termes qu'il a pu utiliser à propos de la sorcellerie : *jongleur, escamoteur,* et autres. Vous ferez alors des recoupements, examinerez chaque passage, et nous porterons un jugement sur son attitude : croyante ou incrédule. »

— « Incrédule? » Encore cette étrange étincelle d'intérêt. Un instant, Emma sembla s'éveiller à la vie.

— « Si nous commençions? »

Pendant trois semaines, j'endurai avec bonne humeur son obstination. Je lui demandai d'assister aux conférences, l'implorai d'y venir. Je fis appel à son intérêt par des commentaires vivants et des faits captivants. J'évoquai Gilles de Rais et la Marquise de Brinvilliers, décrivis les messes noires célébrées aux réunions de sorcières, édifiai une psychologie spéciale et fis apparaître des démons dans l'air même qui nous entourait — et qu'elle considérait avec un visage aussi expressif qu'une pomme de terre.

Le problème de Chaucer fut rapidement résolu : c'était un sceptique. A vrai dire, son tranquille « bon sens » en cette matière comme dans d'autres explique l'absence finale de saveur poétique dans ses œuvres. Un homme étonnant, un type épatant, souvent aussi tendre qu'il est possible de l'être et, cependant, l'ennemi des grandes rêveries. Il affectionnait trop sa Commère de Bath, joyeuse et pleine de malice, mais qui ne s'élevait pas au-dessus des choses de la vie quotidienne.

Soigneusement, je réservai ma propre opinion. A ce moment, je ne dévoilai aucune connaissance secrète, car je voulais seulement commencer à créer l'ambiance d'étrangeté. Et il y avait une chose singulière : en un sens, il semblait que je n'apprenais rien de nouveau à Emma. Oh ! certes, elle n'avait jamais entendu parler de Gilles de Rais, mais il n'était pas vraiment un étranger pour elle. En fait, elle était comme ces bouillants puritains, se révoltant contre toute falsification d'éléments aussi manifestement « vrais » que la terre, l'air, l'eau et le feu.

Une base de faits communs ainsi établie entre nous, je passai à une

phase dont l'horreur anticipée me fit implorer résolution et fermeté dans mon dessein. Car maintenant je devais créer le contact personnel. Là, la route était toute tracée, toute fangeuse qu'elle pût être. Le principe directeur, naturellement, consiste à féliciter une personne de ses défauts et à découvrir un charme caché dans ce qui est affreux.

— « Savez-vous... » (avec hésitation) « savez-vous que vos cheveux sont vraiment étonnants? Tout à fait différents de ceux des autres. » Elle fit preuve d'attention l'espace d'un instant. « Peut-être que ces jeunes blancs-becs ne remarquent pas votre originalité, mais un homme d'âge mûr... »

Peu à peu, Emma s'adoucit. J'appris quelques détails sur sa vie : pas de passé, pas de présent, pas d'avenir. Mais ce jugement était vraiment très stupide de ma part, car il n'était que mon commentaire extérieur sur son monde, un monde dans lequel elle semblait évoluer peut-être sans vitalité, mais du moins sans effroi.

Peu à peu, également, un lien se tendait entre nous. Elle commençait à « capter » de façon terrible ma personne, et par là mes idées. Des éclairs de communion psychique se mirent à luire avec de plus en plus d'intensité ; et j'étais alors doublement sûr de moi et elle, doublement damnée. Doublement, parce que maintenant, en plus du *fait* des pouvoirs que je me préparais à mettre en œuvre, il y avait sa *croyance* à la chose en elle-même. Le simple fait agirait, en dépit de n'importe quelle incrédulité. La simple croyance agirait, en dépit de n'importe quel fait. Et les deux réunis étaient doublement fatals.

Récapitulant mes stratagèmes, j'établis un plan pour la destruction que je voulais précipiter, corrigeant dans cette théorie écrite les erreurs qui, à la pratique, étaient apparues dans ma méthode :

COMMENT DÉTRUIRE QUELQU'UN

Pour commencer, celui qui est appelé à mourir doit avoir connaissance, pleine connaissance du miracle qui réside en toutes choses, du miracle dans les aventures banales de chaque jour : comment il pose ce pied-ci devant l'autre, sans même y songer ; comment les constellations tournent dans le ciel en un ballet immuablement réglé ; comment chaque chose commence dans le mystère et, poursuivie jusqu'à son terme, s'enfonce dans le mystère ; finalement, comment la compréhension est un minuscule cercle éclairé par le feu, cerné de phantasmes nocturnes, presque entrevus mais jamais vus, toujours perçus mais jamais entendus avec certitude.

Cette préparation de l'esprit peut être faite grâce à la rhétorique. Car derrière les syllabes, un pouvoir est présent dans les phrases ronflantes, retentissantes, qui ne disent que peu de chose mais laissent tout entendre. L'antithèse vibrante comme un coup de cymbales, le paradoxe divinatoire — cette rhétorique entoure ce qui existe (ou semble

existér) d'un voile d'étrangeté palpitant comme des ondes de chaleur en été. Enveloppé dans ce voile, le monde alors peut être agité comme un jouet de sorcier ; et la plus petite chose, une graine, un moineau, peut être étrangement éclairée, comme par le bref éclat d'une étoile filante.

Le cerveau, rendu sensitif par le pouvoir des mots, se met ensuite à évoquer le miracle au cœur des faits étranges : comment l'univers lui-même est à la fois borné et sans limites? Comment le simple mouvement représente en quelque sorte un poids, le transatlantique en mer pesant un peu plus que lorsqu'il est à quai ? Comment un homme, placé sur une étoile éloignée recevant la lumière de notre terre, pourrait aujourd'hui assister à la première représentation d'*Hamlet* au théâtre du Globe, il y a trois cent cinquante ans.

L'étrangeté du monde doublement confirmée, on passe à l'étrangeté de l'esprit : comment la calotte crânienne emprisonne des parcelles ataviques de la parade complexe de la vie — les mouvements du protoplasme et le cri du ptérodactyle — les réminiscences et les frayeurs superstitieuses du passé le plus reculé de l'homme, les rêves déchirés de l'enfance et les confuses arabesques des deux tendances familiales mélangées. On note comme les sens vous dupent, transmettant imparfaitement à un cerveau imparfait des informations sur un monde qui est là — s'il l'est effectivement — en un tout autre état que nous ne pourrions le définir.

Le grand John Wycliffe a prophétisé : le monde doit périr en l'an 1500. Et peut-être a-t-il péri. Peut-être fut-il très sage de sa part de prophétiser que le monde devait périr en l'an 1500.

Car peut-être en a-t-il été ainsi.

Tout étant certifié étrange, l'esprit mis en accusation, la preuve faite que les sens sont déviés, le monde lui-même chavirant dans une noire apocalypse, que peut-on alors *encore* qualifier d'étrange?

Réponse : les murmures du singe et du bouc, le Prince des Ténèbres, le chaos et la nuit éternelle.

Et puis la voie directe de la damnation : une ligne d'enquête profondément explorée par un esprit ensorcelé ; sa logique établie, sa psychogéographie enluminée, son sinistre appât agité. Et hop, voilà qui est fait ! Tout droit à l'Abîme !

Tisser trois fois un charme autour de lui et DÉTRUIRE ! DÉTRUIRE !

DÉTRUIRE !

II

Mais pour Emma, nul besoin de théorie délicatement tissée ni de logique soigneusement déployée. Pour Emma, l'envoûtement.

— « Si vous voulez nuire à quelqu'un, » dis-je, « vous sculptez une image qui lui ressemble. La cire est ce qu'il y a de mieux. La ressem-

blance est une bonne chose, mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit parfaite. Procurez-vous une rognure d'ongle de votre ennemi, une mèche de ses cheveux, n'importe quoi qui ait fait partie de sa personne. Car son essence se trouve en tout ce qui était à lui, autant que dans ses entrailles et son cerveau. »

— « Un morceau de peau est préférable, » dit-elle soudain. « Un morceau de peau mort de froid et qui pèle. »

— « Embrochez votre figurine de cire, » dis-je. « Faites-la fondre lentement. Pressez-la entre des lames de plomb ou lardez-la d'un millier de coups de couteau. Tuez-la comme vous voudrez. »

— « Dans de la graisse bouillante ! » s'exclama Emma. « Petit à petit. »

Là, j'aurais dû être sur mes gardes. Là, j'aurais dû fouiller dans le cerveau d'Emma. En fait, j'ai bien essayé. Mais ce qu'elle savait, ce qu'elle apprenait autre part, était encastré hors de ma portée, comme un fossile dans un rocher. Je ne pus le dégager. Je ne fis pas à cet effet tous les efforts qu'il eût fallu, car la vanité me pressait d'agir. Au lieu de cela, je me hâtais de tisser la toile du rêve fatal. Je murmurai jusqu'à ce que le danger monte de chaque mot comme des volutes de fumée. Le cercle éclairé de la compréhension se rétrécissait devant l'ombre d'incertitude le pressant de toutes parts. Au plus profond de notre esprit, le quotidien se dépouillait de sa banalité et son essence étincelait comme du mercure. Les mots dansaient une sarabande dangereuse. Les syllabes de menace glissaient, luisantes et mortelles.

— « Il est précieux, » dis-je, « d'avoir l'assistance du diable. »

— « D'autres ont davantage de pouvoir. »

— « D'autres? »

— « Les autres. »

Bien sûr, j'aurais dû faire une pause. Mais je continuai précipitamment. Et mon projet se hâtait vers son accomplissement. Toute passive qu'elle fût, Emma s'anima sous l'effet de cette tension ambiante. Spéculations et conjectures firent disparaître de son visage l'empreinte ancestrale. Et moi aussi je m'animai. Car il est fou de considérer les mots comme de simples griffonnages sur une feuille de papier ou comme des sons flottant à la dérive dans l'air. Les mots ont le pouvoir d'enflammer, d'assiéger. Enfoncés de force dans le cerveau, les mots ne le laissent pas tel qu'ils l'ont trouvé, et cela parce qu'ils ne le peuvent pas. Comme avec un camouflage, ils déguisent le monde des apparences en attribuant à celles-ci une définition nouvelle, et cette dernière désigne, au sommet de l'arc de divination, le seul *vrai* monde. *Au commencement était le Verbe...*

— « Emma, » dis-je, « une image en cire est une bagatelle. Mais tout est bagatelle — ou ce qui ne l'est pas est épouvantable. »

— « Peu importe, » dit-elle d'une voix absente.

— « Mais l'image est le moyen par lequel le monde invisible peut contraindre les formes grossières et visibles. »

Son étrange attention s'évanouit.

— « Que dites-vous? » demanda-t-elle.

Mes cours sur Chaucer me servirent de prétexte pour présenter à la classe un résumé de la magie au cours de l'histoire. Simon le Magicien s'enfuit devant l'empereur Néron et devant nous, au Colisée, jusqu'à ce que Simon, dit Pierre, l'eût vaincu par la prière. Devant nous, Daniel Home ensorcela Sir William Crookes. Des incantations furent récitées, des guérisseurs appelés à la rescousse, les morts interrogés. Une atmosphère d'obsédante absurdité fut endossée.

Mais, un jour, le professeur Paul m'arrêta dans le couloir de l'amphithéâtre principal.

— « Je crois qu'une de mes auditrices, une certaine Miss Mundhorst, se trouve être de vos élèves? »

— « Oui, et alors? »

— « Miss Mundhorst est hideuse, stupide et vulgaire. »

— « On ne saurait mieux dire. »

Le professeur Paul prit un ton pressant :

— « Mais Miss Mundhorst n'a pas choisi d'être ainsi. »

— « Ah? »

— « Professeur Tyana! Vous êtes très habile. »

— « Ah? »

— « Et vous êtes corrompu. »

— « Ah? »

— « Et, qui pis est, vous êtes vaniteux. »

— « Mon cher professeur Paul, notre race est condamnée à la vanité. Nous avons à choisir entre cela et la bêtise. Il est facile de deviner votre choix. »

Le professeur Paul ne répondit pas. Pendant un instant, il me fut possible d'ajouter foi aux histoires qui avaient cours sur son charme. Puis il dit : « Professeur Tyana, vous allez cesser d'importuner Miss Mundhorst. »

— « Ah? »

— « Oui, vous allez cesser de l'importuner. »

— « Sinon? »

— « Il y a toujours un équilibre, » dit le professeur Paul. « Il y a plus d'une magie. Toujours le blanc bat le noir. »

— « Mon cher ami! Et vous savez distinguer le blanc du noir? »

Riant sous cape, je me hâtai de gagner ma classe.

— « Quant aux envoûtements, » dis-je à mes élèves, « si nous en venions à une notion plus claire de ce que cela implique. Miss Delehaye, je me demande si vous ne pourriez pas faire une petite statuette en cire de... oh! mettons de Miss Mundhorst, et l'apporter en classe un jour de la semaine prochaine. »

Miss Delehaye sourit. Elle était riche, prodigue et aimée de ses camarades. Et, chose plus grave aux yeux d'une Emma rancunière, Miss Delehaye méritait cette affection. Elle était intelligente et avait bon cœur.



La figurine devant nous, nous examinâmes les méthodes et la psychologie de l'envoûtement. Le journal de l'université publia quelques lignes satiriques au sujet de ces classes et des statuettes empalées du principal et du doyen connurent la brève popularité des toquades de collège. Je revins à Emma.

— « A propos, Miss Mundhorst, que pensez-vous de Miss Delehaye? »

— « Pourquoi m'occuperai-je de cette poseuse? »

— « Mais vous avez sûrement une opinion. Elle semble très attirante. Est-elle votre amie? »

Le sentiment de son infériorité et de sa laideur auquel se mêlait la jalousie s'exprima par la bouche d'Emma :

— « Crâneuse ! Elle se croit élégante, avec toutes ces toilettes. Fagotée comme je ne sais quoi ! Pour quoi se prend-elle? »

— « Vous savez, Miss Mundhorst, qu'elle a dit quelque chose de drôle au sujet de la statuette. »

— « Qu'a-t-elle dit? »

— « Elle a dit quelque chose de très drôle. Elle a dit qu'au Club... »

— « Au Club ! Ces crâneuses aux figures peinturlurées ! »

— « Elle a dit que toutes les filles ont participé à la confection de la statuette et que, lorsqu'elle a été finie, elles ont pris un couteau chauffé, et qu'elles ont éclaté de rire, et qu'alors, à la lueur d'une chandelle... »

Je m'efforçai de rendre vivante l'histoire que j'inventais : motif, détails, conséquences. Emma haïssait Miss Delehaye. Elle haïssait toutes les Miss Delehaye. La contrepartie de cette haine était la peur. Emma avait peur du monde immense dans lequel les Miss Delehaye maniaient les puissances complexes de la richesse fortifiée par les banques, du protocole social et d'un millier de discriminations pour elle dénuées de sens. La peur qu'éprouvait Emma était assez forte pour amener facilement sa ruine. Mais c'était une peur tempérée dans une certaine mesure. L'étrange lueur de compréhension flamboyait dans ses yeux pâles et j'essayai une fois de plus de m'expliquer son air d'écouter avec satisfaction l'inaudible. Il me semblait la voir, trapue et hideuse, seule sur une grande plaine, la nuit, tendant des bras démesurés vers un ciel crevassé.

Mais elle avait peur. Elle sentait la mystérieuse complexité du vaste monde opposée à sa nature bestiale : kaléidoscope fait d'autos étincelantes, de riches fourrures, d'opéras ; le tout confondu en une terrible menace et un redoutable ennemi. Emma avait peur.

Ainsi je pouvais voir sa fin. Elle n'avait réellement pas de chemin de retraite sûr, une fois en proie à la peur. Elle pouvait littéralement en mourir, comme la statuette de cire pouvait se contorsionner et se consumer sous la lame de couteau chauffée. Elle pouvait ne pas mourir. Mais sa peur même présageait sa ruine, car elle attirerait les circonstances destructrices comme un aimant ; en fait, elle les créerait. *Celui qui a peur aura maintes raisons d'avoir peur.*

Je récapitulai tout en une dernière incantation. Le monde tournoyait

dans la fantasmagorie. Frappée, la réalité voltigeait devant nous comme un oiseau au corps chargé de sangsues. Ma tâche était accomplie. J'étais un peu las, mais je n'avais plus qu'à regarder. Des classes montait une musique de sons joyeux et j'allai jusqu'à en oublier le professeur Paul.

III

Mon appartement donne dans le vestibule du deuxième étage d'une grande maison à pans de bois, grotesquement flanquée de tourelles et à la façade percée de fenêtres octogonales, ancienne maison bourgeoise avant que l'université l'eût affectée au logement des étudiants. En cette soirée de mars, la porte était ouverte et, dans le corridor, une forte lampe éclairait brillamment les larges lames de parquet peintes en brun. Assis à mon bureau, je regardais par la fenêtre.

Soudain, Emma parut là, dans l'encadrement de la porte. L'ampoule du corridor découpait sa silhouette ramassée, distendue, morne statue de granit. Dans le contre-jour, son visage empâté était sillonné de rides et marbré d'ombres. Son corps soufflé, immobile, donnait une impression de puissance énorme. La hideuse robe verte, le manteau court de mauvaise qualité, les souliers éculés, constituaient un ensemble qui n'avait rien de risible ni de pathétique.

— « Bonsoir, Miss Mundhorst. »

Elle ne répondit pas.

« Vous n'entrez pas? »

Pas plus de réponse. Elle ne faisait pas un mouvement.

Soudain, bien qu'elle ne bougeât pas, la lumière de la lampe se réfléchit dans ses lunettes. On eût dit que le rayon lumineux émanait de son visage même. Puis j'aperçus une ombre derrière elle, comme si quelqu'un était en train d'écouter.

— « Bonsoir, professeur Paul. »

Lentement, l'ombre s'évanouit. Il n'y avait personne.

Emma prit la parole :

— « Miss Delehaye m'a tout dit. A propos de la statuette. Vous m'avez menti. »

— « Oh! Miss Mundhorst. Je mentirais à une jeune femme qui a de si beaux cheveux? »

Elle répéta la phrase qu'elle avait dite un jour :

— « D'autres ont davantage de pouvoir. »

Puis elle ajouta quelque chose que je ne pus saisir. On eût dit que ce n'était pas elle qui parlait ; qu'elle n'était que l'instrument d'une autre voix. Les mots qu'elle prononçait sonnaient comme un glas et son timbre sourd ajoutait encore à la monotonie des terminaisons latines. Quand elle s'arrêta, une vibration se prolongea dans l'air, un lourd bourdonnement, pareil au grondement d'un canon dans le lointain.

Puis elle jeta quelque chose qui rebondit légèrement sur le tapis et vint s'arrêter à mes pieds. Sans avoir esquissé un mouvement, elle avait

disparu et alors je vis l'objet : une figurine de cire intacte — me représentant moi-même.

La reproduction était parfaite. La texture du costume de serge était délicatement dessinée et les cheveux bruns avaient été piqués dans le crâne un à un.

Cette statuette avait dû demander un labeur infini. Emma ? Ces mains bouffies ?

La figurine m'avait semblé intacte... mais sous le poignet gauche, la peau était entaillée. Un nerf était apparent, superbement modelé, à vif et conforme à la réalité, telle l'illustration en couleurs d'un texte médical.

Emma ?

Non. Car il s'agissait d'un stratagème cambodgien. Ces petits hommes jaunes qui ont hérité de la subtilité des constructeurs de forteresses khmers et des habitants d'Angkor-Thom ont le goût des supplices raffinés. Foin de la grossièreté occidentale... du chevalet, du brodequin et de l'écartèlement ! Au lieu de cela, coupez avec minutie, coupez avec art. Agissez sur ce nerf avec une aiguille, petit à petit, jour après jour, et votre homme meurt après avoir hurlé comme un damné pendant une semaine. Il meurt intact.

Et Emma semblait toujours être là devant moi, massive et terrible, véritable sorcière — pourquoi n'y avais-je pas pensé ? En elle-même, rien ; mais rivée par quelque abominable lien à ce qui parlait par sa bouche, quoi que ce fût ; bestiale pythonisse à travers qui s'exprimaient les ténèbres. Une simple... mon poignet gauche me démangeait.

Je fis appel à toutes mes connaissances. J'invoquai mes puissances familières. Je luttai pour renverser le temps. Mais la coupure sur la statuette était hors de ce temps, elle était dans *le* Temps ; elle persistait. J'appliquai à la faire disparaître cet art qui emprisonne des démons dans le pommeau d'une épée, cet art qui anime une statue d'airain, la dotant de paroles articulées. En vain. Elle persistait toujours.

On doit avoir, à l'état latent, une certaine dose d'amer courage. Je le réveille. Seulement, je suis hors de moi, je me repens et je suis plein de regrets. Je suis hors de moi parce que j'ai été stupide. Je me repens parce que j'ai été vain. Et je suis plein de regrets parce que maintenant je ne puis plus interroger un monde qui a reculé ses bornes pour moi, trop tard.

Les soleils inondent l'espace de témoignages. Le vide émet des vapeurs lourdes d'une signification invisible. Hors des remparts en feu de l'univers, le Néant retranché assiège le Temps. L'homme est un jouet et je suis un homme stupide. L'homme est un imbécile et je suis un méprisable imbécile.

Mon poignet... il me fait mal.

Ainsi se termine la relation de Tyana.

Evidemment, je m'enquis, par la bande, auprès de mes collègues. Il n'y eut pas de scandale en ce qui concerne Emma, mais des bruits

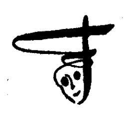
courent sur la hideuse agonie du professeur Tyana au Mercy Hospital. « A la fin, » disent les infirmières, « à la fin, aucune dose de morphine ne pouvait... »

Dans nos réunions, j'écoute avec une attention particulière le professeur Paul. Tyana avait tort. Ses discours ne sont pas des niaiseries ; et, malgré tout ce que j'ai appris dans ces livres d'un genre particulier que je n'ai pas envoyés à la cousine de Tyana, je ne voudrais pas me risquer à offenser le professeur Paul, spécialiste de l'histoire cambodgienne.

Et Emma?

Eh bien, Emma continue à enseigner dans un jardin d'enfants du Dakota du Sud.

(Traduit par Roger Durand.)



La veillée du capitaine Chang

par MICHEL CARROUGES

Michel Carrouges vous a été présenté lorsque nous avons publié sa première nouvelle dans notre revue : « Le cache-nez de caoutchouc » *(n° 14). Rappelons qu'il est spécialiste du surréalisme et auteur de plusieurs essais et ouvrages critiques, ainsi que d'un très original roman « fantasmagorique » :* « Les portes dauphines ». *Les éditions Gallimard annoncent la publication prochaine d'un second roman de lui :* « Les grands-pères prodiges », *qui sera lié à l'anticipation.*

Bien que se consacrant accessoirement seulement à la science-fiction, Michel Carrouges y témoigne d'un talent attachant et sûr. Après l'aventure inquiétante et rocambolesque narrée dans « Le cache-nez de caoutchouc », *il nous donne ici une évocation belle, étrange et ouvragée. Nous vous offrirons ultérieurement une troisième nouvelle de lui, une extraordinaire histoire de voyage dans le temps.*



Le capitaine Chang ne dort pas. En pleine nuit, le camp est violemment éclairé. Tous les hommes sont à leur poste de guet contre l'ennemi inconnu.

La capitaine veille dans la chambre centrale du *Képler VII,* un des plus formidables vaisseaux magnétiques sortis des usines sélénites. L'engin a la forme classique du cigare. Il est posé sur le sol de la planète Béryl, au 45e degré de latitude nord, sur le méridien de Blake, en fait à quelques kilomètres de l'ancien observatoire du même nom.

Avant d'atterrir, on a soigneusement repéré le terrain. Il est plat comme la Beauce, à perte de vue, couvert d'une herbe courte, et ne semble habité que par des insectes, de menus serpents et quelques kangourous de type béryllien. Mètre par mètre, la plaine a été sondée au compteur de Geiger, au micro-radar, aux infrarouges, pendant que les complexes anti-gravitaires du *Képler* le maintenaient en station immobile à cent mètres d'altitude. Rien n'a paru suspect et le *Képler* est descendu tout près du sol. On a largué quelques cabines d'observation détachables, cinq ou six, pour former un large cercle de protection à quelques centaines de mètres autour du vaisseau. Ni celui-ci ni les cabines détachées ne touchent directement la terre, tous les engins s'appuient sur des perches de six mètres de haut, parfaitement lisses et reconnues inaltérables. Tout autour du camp, des émissions d'ondes sur tous les registres connus sont prêtes à signaler le moindre passage suspect. Pendant la nuit béryllienne qui dure trente-trois heures, une nappe de lumière double

le réseau des ondes invisibles ; pas un morceau de terrain n'échappe à cette implacable illumination dans toute l'enceinte formée par les cabines détachables et sur une large bande périphérique. A l'intérieur et à l'extérieur du *Képler* comme des cabines, pas un pouce de surface n'est laissé dans l'ombre, et partout les hommes veillent. Par un surcroît de précautions, les complexes anti-gravitaires sont en état constant d'alerte. A toute seconde, ils peuvent replier les perches gigognes, réintégrer les cabines des avant-postes dans la machine-mère et soulever le vaisseau à l'altitude voulue. Il suffirait que Chang appuie sur un bouton.

Le *Képler* est là depuis douze jours, comptés au rythme de la rotation bérylienne. Depuis ces douze jours, personne n'est descendu à terre pour se dégourdir les jambes. Personne même n'a dormi. La consigne est formelle : à chaque repas, une ration obligatoire de pâte somnifuge. Pendant le jour, la moitié des hommes est de faction aux appareils d'étude et de surveillance. L'autre moitié peut se divertir dans la salle de jeu et choisir entre les échecs, la lecture ou n'importe quelle distraction, mais il est interdit de ne rien faire et encore plus de s'étendre. A tout prix, il faut se maintenir en état perpétuel d'attention et d'activité. Durant la nuit, le régime est encore plus sévère : tout le monde occupe un poste de guet ou d'expérimentation pour épier cette étrange plaine où rien ne se passe, du moins pour le moment.

Ces précautions n'ont malheureusement rien d'excessif.

*
* *

Cinq ans plus tôt, le capitaine Blake a débarqué le premier sur la planète Béryl. Il a installé un observatoire et une petite colonie. La planète semblait inhabitée, sauf par de menues bêtes. Les seuls animaux notables étaient les kangourous de petite taille que le capitaine Chang pouvait encore voir folâtrer, non dans le camps dont les ondes étaient infranchissables, mais dans les abords immédiats. Les premiers colons avaient beaucoup apprécié les services rendus par ces kangourous. Rois naturels de leur planète, ils s'étaient fort bien accommodés du protectorat terrien et tout de suite comportés en animaux domestiques. Comme ils étaient fort experts dans la chasse aux serpents et aux insectes venimeux, on les laissait se promener en liberté dans la colonie. Leur seul défaut était un penchant immodéré pour le sommeil.

Dépourvue d'animaux raisonnables, la planète Béryl était pauvre en curiosités naturelles. Ses vastes continents qui recouvraient les trois quarts de sa superficie, étaient presque entièrement recouverts d'une végétation monotone. Ce n'étaient partout que des steppes d'herbe courte dans des plaines infinies et, parfois, sur les flancs des montagnes, d'énormes forêts sombres et uniformes comme des sapinières. La seule bizarrerie, celle-là remarquable, était ces amas de minéraux qui, çà et là, sortaient de terre et mordaient sur la steppe. De loin, ils brillaient au soleil, comme des collines de pierres précieuses.

Plus d'une fois les premiers colons avaient couru les contempler durant des heures. Vus de près, on voyait des sortes de coquillages de toutes tailles et de toutes formes qui sortaient les uns des autres, s'enchevêtraient et s'échafaudaient en édifices compliqués, resplendissant de rouge, d'or, de brun et de gris cendré. Pendant le jour, le soleil les faisait chatoyer ; la nuit ces amas de coquillages brillaient d'une douce phosphorescence. Ils irradiaient une température tiède et un parfum douceâtre. Les géologues et naturalistes qui les avaient examinés étaient formels : ces coquillages n'avaient rien à voir avec des formations marines, ils ne servaient de gîtes à aucun mollusque ; c'étaient des concrétions qui surgissaient de terre comme des laves, mais sans nulle violence volcanique, et qui n'en finissaient pas de refroidir.

En certains endroits, notamment aux flancs d'une haute chaîne de montagnes voisines de l'Observatoire de Blake, ces concrétions naturelles formaient un vaste site tellement bien travaillé qu'au début on avait cru y voir les ruines d'une civilisation disparue.

Plusieurs fois, des colons avaient voulu détacher quelques-uns de ces coquillages pour les garder comme souvenirs ou tenter d'en faire un commerce de curiosités exotiques avec les autres planètes. Ce fut peine perdue. Non seulement il était fort difficile d'extraire ces formations brûlantes comme la braise et douées d'une incroyable dureté, mais surtout, elles dépérissaient très rapidement dès qu'elles étaient séparées de leurs souches et brûlaient tout ce qui les touchait. On se hâta, peut-être prématurément, de les considérer comme des sortes de végétations minérales ; toujours est-il qu'une commission spéciale de biologistes et d'atomistes de l'Observatoire fut spécialement chargée d'étudier la question.

Ils n'en eurent pas pour longtemps.

Quelques jours plus tard, éclatait une foudroyante épidémie. Les uns après les autres, les hommes s'endormaient et ne se réveillaient plus. On les secouait, croyant qu'on pouvait encore les tirer du sommeil, mais ils étaient aussi chauds et aussi durs que la pierre de midi exposée en plein soleil d'Afrique. Leurs vêtements s'effilochaient et tombaient en poussière. Les corps apparaissaient, pareils à des statues splendidement veinées de rouge, de brun, d'or et de gris cendré, comme les amas de coquillages. La nuit, les cadavres aussi brillaient d'une douce phosphorescence. On les enterrait, mais c'était inutile, quelques heures plus tard, la terre se fendait, les cercueils de métal craquaient et le corps resplendissant émergeait du sol, comme quelque fantastique gisant d'un monde disparu, une indestructible et brûlante momie. On essayait de brûler ces cadavres, de les atomiser, mais tout échouait. Ces morts faisaient sauter les fusibles, rongeaient les métaux, disloquaient les machines. Il n'y avait qu'une seule méthode possible : les emporter au loin dans les véhicules qu'on devait sacrifier à cet usage. Ainsi se forma à quinze kilomètres de l'Observatoire de Blake un cimetière sans tombes où les cadavres indestructibles et impossibles à enfouir gisaient côte à côte en plein vent. La nuit, ils brillaient comme des statues de braise. Ils étaient à eux-mêmes leurs pro-

pres lampes ardentes. Très rapidement, des coquillages sortirent de terre au même endroit et commencèrent à pulluler autour des cadavres.

Presque en même temps, on s'aperçut que les constructions de l'Observatoire, les machines et le mobilier dépérissaient rapidement. Les murs se gondolaient et se racornissaient, les machines se recroquevillaient, les couleurs viraient au rouge, au brun et aux autres couleurs des coquillages. Tout se passait comme si les choses vieillissaient plus vite que partout ailleurs, sur la planète Béryl. Peut-être le temps était-il accéléré d'une manière insolite à l'échelle moléculaire. Mais pourquoi et comment ? Y avait-il un lien entre ce phénomène et le fait que les corps se pétrifiaient au lieu de se décomposer? Entre cette double épidémie et la présence des coquillages brûlants ?

Les colons n'eurent pas le temps d'y réfléchir. En un mois les deux cents habitants de la colonie s'endormirent pour ne plus se réveiller. Toutes les précautions furent inutiles. Personne ne put enrayer le mal, ni même faire la moindre hypothèse sérieuse sur ses causes. Avant de mourir, le capitaine Blake eut tout juste le temps d'alerter les mondes civilisés pour les prévenir de la catastrophe.

*
* *

Parti avec la mission d'éclaircir le drame, coûte que coûte, le capitaine Chang pouvait se réjouir de l'excellent effet des consignes draconiennes qu'il avait imposées. Il s'était borné à survoler les ruines étrangement tarabiscotées de l'Observatoire qui d'ailleurs se dénaturaient de plus en plus. Il avait pu apercevoir divers sites de coquillages phosphorescents et même les brillants cadavres du cimetière béryllien, mais il avait atterri à bonne distance et se contentait de monter la garde en attendant les événements. Douze jours s'étaient passés sans aucun incident. Les appareils n'avaient rien enregistré d'insolite. Si les choses continuaient aussi paisiblement pendant trois jours encore, il enverrait une cabine détachable à proximité des ruines de l'Observatoire pour surveiller de plus près ce qui se passait.

Pour l'instant, il était dans la cabine centrale du *Képler* et surveillait attentivement toutes les données que lui fournissaient concuremment ses appareils et les ingénieurs du bord. Il était à l'affût de la moindre variation insolite. En même temps il réfléchissait et se demandait comment faire pour progresser dans les recherches.

C'est alors que le capitaine Chang aperçut une tache sur le mur, juste en face de lui, à hauteur de ses yeux, entre le cadre de télévision et le chronomètre électronique. Cette tache l'intrigua vivement. Les cloisons étaient neuves et peintes exclusivement en couleurs claires, sans aucun dessin, afin que précisément, rien de suspect ne pût échapper à l'attention, si quelque chose s'introduisait à bord.

Pourquoi cette tache ? Le capitaine se leva et se pencha de toute sa courte taille par-dessus sa table de travail. Il regarda de très près. En fait

la chose était à peine apparente. Elle ressemblait plutôt à une tache qu'on a bien nettoyée, mais qui a laissé quand même un cerne tout juste visible. C'était un liseré rose, à peine plus foncé que le rose du panneau, une mince ligne sinueuse comme le contour d'un lac dans une très pâle carte de géographie qui ne contiendrait aucun autre détail.

La première pensée de Chang fut qu'il était ridicule d'attacher le moindre intérêt à un soupçon de tache sur une cloison. Si quelqu'un entrait et voyait le capitaine scruter avec tant de curiosité un aussi ridicule détail, il y avait de quoi perdre la face. Mais la seconde pensée du capitaine fut qu'aucun détail n'était minime et qu'une écrasante responsabilité lui incombait. Il avait lu et relu cent fois les moindres précisions qu'on avait pu recueillir sur la catastrophe de l'Observatoire Blake. Et si cette tache infime était le premier signe que la cloison commençait à se déformer sous une influence inconnue ?

D'un seul coup, le capitaine sentit à la fois le frémissement du péril et le noble orgueil d'être le premier à le percevoir. Si sa crainte était justifiée, cette tache entrait dans l'Histoire. On la nommerait « la tache de Chang ». Après douze jours de veille infructueuse, la bataille enfin commençait. Mais il était alarmant au plus haut point de voir le péril surgir de l'intérieur, par surprise, sans qu'aucun appareil eût détecté la moindre anomalie dans les champs de force. Le capitaine jeta un rapide coup d'œil autour de lui : les plus sensibles des enregistreurs d'ondes ne signalaient rien d'insolite.

Il allait alerter tout l'équipage de ses techniciens pour donner le branlebas de combat, lorsque de nouveau il douta. Et si ce n'était qu'une tache anodine, le résultat d'une maladresse d'ouvrier dans les usines sélénites, avant le départ ? Il ne se souvenait pas d'avoir jamais remarqué cette stupide tache qui le narguait. Il était convaincu que ce morceau de cloison placé là en plein devant ses yeux était en parfait état, jusqu'à ce moment. Il ne se souvenait absolument pas d'avoir vu déjà cet absurde contour de lac rose sur rose. Mais le dessin en était si pâle, si insignifiant ! Comment un pareil détail n'échapperait-il pas à moins d'avoir une raison spéciale de scruter l'état de cette cloison. C'était bien ce qui troublait Chang. Pourquoi avait-il subitement découvert cette tache? N'était-ce pas seulement parce que ses nerfs depuis douze jours étaient tendus sans répit? Des mois plus tard, sans doute, il verrait de nouveau cette tache, toujours aussi pâle, aussi anodine et il rirait d'avoir été aussi crédule.

Il n'était vraiment pas possible de donner une alerte générale sans en vérifier de plus près le prétexte. Un chef n'a pas le droit de se ridiculiser.

Aussitôt, il se ravisa. Il comprit que la question serait vite résolue : si la tache ne changeait pas, il y avait toutes chances pour qu'elle fût ancienne et sans importance ; mais si elle se modifiait, alors le péril était certain et il fallait agir au plus vite.

Il redoubla d'attention.

Quelques secondes plus tard. Chang était fixé. Oui, la tache était dangereuse. Elles se modifiait à vue d'œil. On voyait naître à chaque seconde

d'infimes craquelures dans le vernis rose de la cloison. Il fallait toute l'attention du capitaine pour les voir. C'était encore un dessin rose sur fond rose. La différence des tons était d'une exquise délicatesse, mais la progression était certaine. Le « lac » s'allongeait, ses contours devenaient de plus en plus nets, ils tournaient au rouge ; au centre du « lac » se creusait une mince fente horizontale dont les bords commençaient à ourler. A une vitesse grandissante, de toutes parts, des lacis de lignes capricieuses, un peu plus roses que la cloison, s'enchevêtraient en tous sens. Ce panneau qui était quelques instants plus tôt lisse comme les murs d'une clinique, prenait les teintes merveilleusement compliquées des vieux marbres roses.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. Chang en était sûr. Fuir devant une tache, c'était le moins reluisant des ordres à donner pour un capitaine, mais il fallait s'y résigner. Chang sentait tout le poids de sa responsabilité. Le salut pouvait être une question de secondes. Si encore il était sûr qu'en fuyant, il verrait la tache s'effacer dès que Béryl disparaîtrait dans le vide !

Chang appuya sur le bouton. Une sonnerie stridente remplit le grand vaisseau et toutes les cabines extérieures. Une seconde plus tard, les perches coulissaient, les cabines détachables glissaient vers le flanc de la machine-mère, et une minute plus tard le *Képler* montait verticalement à une allure vertigineuse. En même temps, le capitaine Chang installait sur sa table, face à la tache suspecte, le miroir de Tolna et en réglait le quadrillage sur le chronomètre, pour garder un témoin irrécusable des développements de cette maudite tache, seconde par seconde. Dans son téléviseur, il prévenait Wilson, le second, et le chargeait d'examiner le *Képler* mètre par mètre pour voir s'il n'existait pas d'autres taches anormales. Puis il convoqua les principaux spécialistes dans sa cabine pour chercher d'urgence les mesures à prendre.

Une fois encore Chang eut un scrupule ; il craignit d'être dupe d'un défaut de vision, mais il eut beau regarder de tous côtés, il ne put voir aucune autre tache analogue dans sa cabine.

De nouveau son regard se porta sur la tache.

Ce n'était certainement pas une illusion. La plaque de Tolna mesurait millimètre par millimètre et seconde par seconde les progrès de l'inquiétante tache murale qu'elle reproduisait fidèlement dans les moindres détails. Etait-ce donc un phénomène de vieillissement accéléré susceptible d'ouvrir de tout nouveaux horizons sur la dissymétrie des raies du temps physique dans la matière? Mais comment le phénomène pouvait-il continuer à se développer alors que le *Képler* ne contenait aucun fragment de matière béryllienne et s'éloignait de plus en plus vite dans l'espace?

Comment cerner l'énigme ? Le capitaine Chang se pencha encore plus près de la splendide tache. Il ne pensait plus au miroir de Tolna, il écarta la table pour mieux voir et passa même le doigt sur les bords du « lac ». A sa vive surprise, et même avec malaise, il sentit qu'à cet endroit le mur commençait déjà à devenir mou. Singulière puissance qui pétrifiait les corps vivants et dulcifiait les minéraux ! Cette douceur avait quelque

chose de troublant. Le capitaine brûlait de comprendre. Il sentait qu'il n'en avait plus pour longtemps avant de deviner le mystère de la tache. Sur l'écran lumineux de la porte, il vit annoncer que les ingénieurs attendaient dans l'antichambre. Il sourit. Alors ces imbéciles supposaient qu'ils allaient comprendre l'énigme à coup de petites mécaniques, qu'ils allaient réduire cette splendide tache à un réseau d'équations?

— « Excusez-moi une minute, seulement, messieurs ! » cria-t-il.

Alors ce qu'il appelait déjà, en son âme et conscience, la « célèbre tache de Chang » grandit à une vitesse insensée. Le capitaine regardait fixement et se réjouissait : sa tache n'était plus une aveugle et stupide déformation murale, elle était grande comme une porte et elle commençait à battre, à rouler sur ses gonds comme si elle allait s'ouvrir sur un spectacle grandiose. Chang attendait patiemment et se réjouissait. Il se rappelait ce qu'avait été l'embarquement sur le *Képler,* son orgueil d'avoir été désigné, les craintes de sa femme. Jamais il ne s'était senti aussi guilleret. Il entendait encore le Haut Commissaire multiplier les consignes de précaution et il voyait comment sa femme s'était troublée et comment il l'avait rassurée en lui parlant tout bas, pendant que le Haut Commissaire ne s'apercevait de rien et reculait de plus en plus sur l'esplanade, mais prenait un air consterné en s'apercevant qu'un bouton d'or manquait à sa redingote d'inauguration, tandis que le capitaine se rapprochait davantage de sa femme et l'enlaçait étroitement. Il lui assurait qu'ils avaient encore largement le temps de faire un petit tour en public, que les préparatifs étaient loin d'être finis. Madame s'inquiétait, montrait le *Képler* qui déjà virevoltait dans les nuages, mais le capitaine haussait les épaules.

Les ingénieurs tapaient déjà comme des sourds contre la porte de la cabine, à croire qu'ils allaient l'enfoncer. Des savants peut-être, mais des brutes, vous allez voir comment je vais les remettre à leur place, grommela le capitaine. Il fit alors un gigantesque effort pour les sommer de patienter plus courtoisement. Aucun son ne sortit de sa bouche. Que voulez-vous ! Il était dans les bras de Stella et ils s'embrassaient à qui mieux mieux sur la bouche.

***

Quand les ingénieurs eurent réussi à forcer la porte, ils trouvèrent le capitaine Chang dormant tout debout, raide comme un piquet contre le panneau déjà violet et boursouflé. Sa face était rouge comme de la braise et le haut de sa tunique commençait à roussir.

En quelques minutes la tache gagna toutes les parties de l'immense vaisseau magnétique et le *Képler* retomba lourdement, disloqué, recroquevillé, méconnaissable, sur la planète qu'il avait tenté de vaincre.

Les grands cerveaux qui habitaient le monde souterrain de la planète n'avaient pas permis aux hommes de débarquer. Ils ne tenaient d'ailleurs à leur communiquer aucun de leurs secrets. Mais c'étaient d'enragés collectionneurs et des joueurs cruels. Ils s'étaient emparés des corps des premiers colons pendant leur sommeil. Les gens du *Képler* avaient voulu

résister, les grands cerveaux en prirent possession par le rêve éveillé. Le capitaine Chang y passa le premier, les autres eurent à peine le temps de s'en apercevoir.

Ainsi les maîtres de Béryl ornèrent la surface de leur planète d'un nouveau tertre de coquillages insensés et d'un nouveau cimetière de cadavres exotiques et resplendissants.

Ce fut la seconde catastrophe de la planète Béryl.



Narapoia

(*Narapoia*)

par ALAN NELSON

L'humour d'Alan Nelson excelle à mettre imperturbablement en valeur les conséquences d'une idée saugrenue. Vous vous rappelez les slogans publicitaires qui finissaient par boucher les rues (« Les conséquences d'un savon », *n°* 8) *et la bouteille à absorber les bruits* (« ...mais le silence est d'or », *n°* 14). *Mr. Nelson se penche aujourd'hui sur un cas non moins surprenant : l'apparition d'une nouvelle maladie mentale aux symptômes assez inattendus...*



« JE ne sais au juste comment vous expliquer mon cas, docteur, » commença le jeune homme. Il lissa de la main ses cheveux noirs plaqués, luisants comme un disque de phono, et cligna ses yeux bleus de bébé. « Voilà : apparemment c'est l'inverse d'un complexe de persécution. »

Le Dr. Manly J. Departure, petit homme à la mine austère, avait comme règle de ne jamais manifester de surprise. Cette fois, il se permit un haussement de sourcils.

— « Qu'entendez-vous par là, *l'inverse* d'un complexe de persécution, Mr. MacFarlane? »

Mr. MacFarlane, mains jointes, joues roses et poupines, image de la santé et de la tranquillité, se carra placidement dans le confortable fauteuil.

— « Eh bien, par exemple, j'ai sans arrêt l'impression de suivre quelqu'un. »

Le Dr. Departure se remua avec embarras sur son siège.

— « Vous voulez dire, d'être *suivi* par quelqu'un? »

— « Absolument pas. Simplement, je marche dans la rue et j'ai tout d'un coup ce sentiment qu'il y a quelqu'un juste devant moi, quelqu'un que je suis en train de suivre... Il m'arrive même de me mettre à courir pour le rattraper. Et, bien sûr... je ne trouve personne. C'est extrêmement gênant. D'abord j'ai horreur de courir. »

— « Je vois, » fit le Dr. Departure en jouant avec son crayon. « D'autres symptômes? »

— « Mon Dieu... oui. J'ai aussi l'impression que les gens... euh... c'est vraiment stupide... »

— « Ne vous démontez pas, » dit le docteur d'un ton professionnel. « Parlez-moi sans contrainte. »

— « Eh bien... j'ai le sentiment étrange que les gens cherchent à me faire *du bien*... Qu'ils essaient d'être gentils, bienveillants à mon égard. Tout cela sans savoir même qui ils sont, ni pourquoi ils me veulent tout ce bien... Oh ! c'est absurde, n'est-ce pas? »

C'était la fin de la journée ; le docteur ne se sentit pas le courage d'aller plus avant. Durant le reste de la visite, il établit le dossier de son client. MacFarlane avait vingt-huit ans ; heureux en ménage, enfance saine et normale, satisfait de son travail comme réparateur de radios, pas de maux physiques, pas de cauchemars, pas d'alcoolisme, nulle discorde entre les parents au cours de l'enfance, aucun souci matériel. En un mot, rien.

Il reconduisit jovialement MacFarlane :

— « Disons mardi prochain, onze heures? »

***

Le mardi à onze heures moins dix, le Dr. Departure, consultant son carnet de rendez-vous, fronça les sourcils. L'homme viendrait-il? Il espérait que non, comme c'était souvent le cas. L'inverse d'un complexe de persécution ! La psychose de la bienfaisance ! Aucun doute, le type devait être... il s'arrêta à temps : il allait penser le mot « *fou* ».

Le timbre de la porte d'entrée retentit à ce moment. MacFarlane entra et lui serra la main avec un large sourire.

— « Eh bien, cher monsieur, » fit le docteur avec une cordialité légèrement empruntée, « où en sommes-nous? »

— « Ça empire, docteur ! » rayonna MacFarlane. « Je veux dire, cette impression de suivre quelqu'un. Hier, j'ai marché pendant dix kilomètres ! »

Le Dr. Departure s'adossa à son fauteuil, les bras sur les accoudoirs.

— « Voyons, si vous m'en disiez davantage? Si vous me disiez *tout?* Tout ce qui vous vient à l'esprit. »

— « Comment cela, tout ce qui me vient à l'esprit? »

— « Parlez-moi, sans suite, sautez du coq à l'âne... Dites-moi tout ce qui vous passe par la tête. »

— « Je ne vous comprends pas très bien, docteur. Pouvez-vous me donner un exemple? »

Le docteur s'accorda un petit rire.

— « Tenez, c'est très simple, regardez... Voilà : en ce moment je pense à un jour de mon enfance où j'ai volé de l'argent dans le porte-monnaie de ma mère. Et maintenant je pense à ma femme et je me demande ce que je vais lui offrir pour notre anniversaire de mariage... » Le docteur leva des yeux pleins d'espoir. « Vous voyez? Des petites choses comme ça, simplement. »

— « Des petites choses comme quoi? Je ne vous suis toujours pas. » Le visage de MacFarlane ne reflétait pas la perplexité, mais l'ardeur. « Si vous pouviez me donner d'autres exemples? Je les trouve très intéressants. »

Le docteur s'abandonna à énumérer des images décousues, des souvenirs à demi oubliés. MacFarlane, carré sur son siège, l'écoutait avec une expression de satisfaction étrange.

Une heure plus tard, le Dr. Departure, épuisé, la voix rauque, le débit entrecoupé, le col et la cravate de travers, parlait encore :

— « ...et alors, ma femme — elle me domine complètement... J'ai toujours souffert de savoir que j'avais une coquetterie dans l'œil... et jamais je n'oublierai — ce jour-là dans le grenier, avec la petite fille d'en face... Je devais avoir seulement onze ans, je pense... »

Il s'interrompit à regret, se frotta les yeux, regarda sa montre...

Il entendit MacFarlane dire :

— « Merci infiniment, docteur. Je me sens beaucoup mieux. Disons lundi prochain, dix heures? »

***

Le lundi suivant, à dix heures, le Dr. Departure mobilisa toutes ses ressources d'énergie. On n'allait pas s'adonner à des plaisanteries comme à la précédente visite... Mais il vit entrer un MacFarlane silencieux et préoccupé, porteur d'une grosse boîte de carton qu'il déposa avec précautions sur le plancher avant de s'asseoir. Le docteur, en guise de mise en train, lui posa quelques questions préliminaires.

— « Je crains de commencer à souffrir d'hallucinations, docteur, » avoua enfin MacFarlane.

Le Dr. Departure se frotta mentalement les mains. Il se retrouvait avec soulagement sur son terrain.

— « Ah ! Ah ! des hallucinations ! »

— « Euh ! c'est-à-dire, docteur, ce ne sont pas à proprement parler des hallucinations. Plutôt ce qu'on pourrait appeler *l'inverse* d'hallucinations. »

Le sourire disparut du visage du docteur. MacFarlane continua :

« Cette nuit, par exemple, docteur, j'ai eu un cauchemar. Je rêvais qu'un affreux gros oiseau était perché sur le pied de mon lit, à attendre mon réveil. Un animal horrible avec un gros ventre, un bec fourchu dirigé vers le haut, des poches sous des yeux injectés de sang et des oreilles (je vous le demande un peu, docteur, est-ce que vous avez jamais entendu parler d'un oiseau avec des *oreilles !*)... de petites oreilles flasques en forme d'oreilles d'épagneul !... Je me suis éveillé le cœur battant, et vous savez ce que j'ai vu? Il y avait *pour de bon* un gros oiseau horrible avec des oreilles perché sur le pied de mon lit. »

De nouveau, le Dr. Departure se rengorgea. Cas très classique, confusion de la réalité et de l'imaginaire, question de pure routine.

— « Un oiseau réel? » demanda-t-il avec douceur. « Avec des yeux injectés de sang? »

— « Oui, je sais bien que ça a l'air incroyable, mais... »

— « Oh ! pas le moins du monde. Phénomène très commun d'aberration visuelle. » Le docteur eut un sourire apaisant. « Il n'y a pas lieu de... »

— « Vous ne comprenez pas, docteur, » interrompit MacFarlane. Il souleva la boîte de carton jusqu'au bureau. « Allez-y. Ouvrez-la. »

La boîte était ficelée et percée de trous d'aération. Le docteur, un moment indécis, se mit en devoir de défaire la ficelle. Il rabattit le couvercle, se pencha... et déglutit bruyamment. Des yeux injectés et soulignés d'énormes poches le fixaient avec férocité, encadrés par deux oreilles tombantes et séparés par un horrible bec relevé...

MacFarlane jeta dans le carton quelques miettes de pain qui furent englouties avec un répugnant bruit de mandibules.

— « Il s'appelle Lafayette, » déclara-t-il. « Passé le premier moment, on s'attache très bien à lui, vous savez... »

*
* *

Quand MacFarlane eut quitté les lieux avec son hallucination, le docteur se mit à méditer. Il se sentait un peu étourdi, comme à la sortie du Train Fantôme dans les foires.

« Peut-être, » se disait-il, « suis-je témoin de l'apparition d'une psychose nouvelle. Il se passe tant de choses bizarres de nos jours. »

Il se voyait présentant une monographie au Congrès Psychiatrique. La nouvelle maladie avait apparemment des symptômes opposés à ceux de la paranoia — il l'appellerait la *narapoia*. (Il se berçait néanmoins de l'espoir qu'on tînt, parmi ses collègues, à la nommer en souvenir de son découvreur : *departuromanie*.) Sa renommée atteindrait celle de Freud...

Une pensée affreuse le traversa : et si ce MacFarlane était un imposteur, un simulateur? Ciel, il fallait qu'il en eût le cœur net.

Il annula tous ses rendez-vous de la journée et quitta précipitamment son cabinet.

Trois jours plus tard, sa femme y téléphona; la secrétaire répondit qu'il n'était pas là et que, depuis ce laps de temps, il était absent en permanence, faisant juste un saut de temps à autre pour prendre son courrier.

— « C'est insensé, » fit avec irritation Mrs. Departure. « Il passe la moitié de ses nuits dehors, il rentre à la maison épuisé... Vous n'avez aucune idée de ce qu'il peut noter dans ce petit carnet? »

La secrétaire n'en avait aucune idée.

— « Il m'inquiète, » avoua-t-elle. « Il est dans un tel état de nervosité et de précipitation. Il a toujours l'air de courir après quelqu'un. »

*
* *

— « On dirait que vous dépérissez, docteur, » dit MacFarlane.

C'était à la consultation suivante, une semaine plus tard. Le docteur se trouvait assis à son bureau pour la première fois depuis plusieurs jours. Il avait les jambes courbaturées. Il se débarrassa de ses souliers fatigués pour soulager ses pieds endoloris.

— « Ne nous occupons pas de moi, » jeta-t-il. « *Vous*, comment allez-vous? »

Ses doigts s'agitaient. Il avait maigri, son visage était pâle et ses traits tirés.

— « Beaucoup mieux, docteur, » annonça MacFarlane. « Depuis quelque temps, j'ai l'impression que *quelqu'un me suit.* »

— « Absurde ! » s'exclama le docteur. « C'est votre imagination qui vous joue des tours. »

Si seulement il avait la certitude que MacFarlane ne truquait pas. Rien n'indiquait le contraire : quand MacFarlane levait soudain la tête dans la rue et pressait le pas, son attitude était toute naturelle. Mais il faudrait le surveiller encore un peu. Le Dr. Departure récapitula ses activités de la semaine, ses interminables marches à pied à travers la ville, au cours desquelles il avait perdu MacFarlane des douzaines de fois, et ses non moins interminables attentes devant les restaurants et les bars à guetter sa sortie.

« Il faut que je continue jusqu'à ce que j'aie tous les éléments, » se dit-il. Mais il s'inquiétait un peu de sa diminution de poids et de ces bruits de cloches dans sa tête depuis quelque temps...

A la fin de l'heure de consultation, MacFarlane sortit de la pièce sur la pointe des pieds. A son bureau, le Dr. Departure ronflait bruyamment.

Quand MacFarlane se présenta pour son rendez-vous suivant, il fut reçu par la secrétaire.

— « Le docteur n'est pas là, » déclara-t-elle. « Il est en congé pour trois mois... peut-être un an. »

— « Oh ! je suis navré, » fit MacFarlane. « Il avait vraiment l'air à bout. Où est-il en vacances? »

— « A vrai dire, il est dans une maison de repos. »

Une étrange expression de perplexité se répandit soudain sur le visage de MacFarlane et il regarda un moment dans le vide. Puis il sourit à la secrétaire.

— « Je viens d'avoir une sensation bizarre, » dit-il. « Tout d'un coup je me suis senti complètement guéri. Juste quand vous m'avez parlé du docteur. »

***

Les médecins de la maison de santé ne chômaient pas autour du Dr. Departure.

— « Dites-nous tout. Tout ce qui vous passe par la tête, » l'encourageaient-ils.

Le Dr. Departure, très excité, avait les yeux brillants.

— « Il faut que je le suive, je vous dis ! Je ne peux pas le perdre de vue. Pas une minute. Il a un oiseau avec des poches sous les yeux et des oreilles pendantes. »

— « Très intéressant. Très, très intéressant ! » Les médecins hochaient la tête, l'air grave et scientifique, échangeant des paroles à mi-voix :

— « Tout à fait nouveau ! »

— « L'équivalent d'un complexe de persécution, mais les symptômes inverses ! »

— « L'illusion de suivre quelqu'un. Remarquable, vraiment ! »

— « Sans doute l'apparition d'une psychose entièrement nouvelle. Je suggère que nous le mettions en observation permanente. »

Les médecins opinèrent du bonnet.

Pour finir l'un d'eux proposa qu'on laissât le Dr. Departure circuler dans la ville à son gré.

Il serait étroitement surveillé, des équipes se relaieraient pour le suivre.

Et tous ses faits et gestes seraient soigneusement notés...

(Traduit par Alain Dorémieux.)



L'an 2000

(*The year 2000*)

par ROBERT ABERNATHY

La dernière œuvre de Robert Abernathy dans « Fiction » *était cette curieuse et fascinante histoire de « voleurs d'âmes » dans une galaxie lointaine :* « Les Pêcheurs » *(n° 35), et celles qui avaient précédé, de* « L'axolotl » *(n° 13) à* « Un homme contre la ville » *(n° 25), en passant par* « Recommencement » *(n° 18), n'avaient pas moins d'envergure. Aujourd'hui, pour une fois, voici de lui un bref conte, une simple vignette des temps futurs, dont la lecture est recommandée pour le jour de l'an... et qui peut nous porter à réfléchir à ce que risque de nous offrir l'an neuf dans un futur pas tellement éloigné.*



Le jour se leva, clair et froid, sur la Nouvelle Année. Le soleil monta dans le ciel et se mit à briller d'un vif éclat et, en réponse à son semblant de chaleur, l'installation de chauffage urbain s'éveilla avec un grondement étouffé. Des vagues tièdes se répandirent dans chaque rue, faisant fondre le givre qu'on avait laissé tomber dans la nuit pour donner à l'air un salubre piquant hivernal.

De l'autre côté des vitres fraîches de la chambre à coucher retentissaient le tapage et les rires d'enfants qui, dans des traîneaux tout neufs, s'en allaient patiner et faire des bonshommes de neige dans le parc profondément gelé.

Joseph Bloak ouvrit un œil, puis l'autre. L'esprit brouillé, mais sans mélancolie, il pensa que la petite fête de la veille au soir avait dû faire un fameux chahut. Comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'on avait célébré non seulement la naissance d'une nouvelle année, mais aussi celle d'un nouveau siècle et d'un nouveau millénaire ? L'année 2000 !

(Ne s'était-il pas trouvé un ivrogne pour jouer les rabat-joie en prétendant qu'ils brûlaient les étapes et que le millénaire n'arrivait officiellement que le 1er janvier 2001 ? Mais les mirlitons et les serpentins avaient eu vite fait de lui clore le bec.)

La couverture chauffante cybernétique détecta l'humeur de Joe qui hésitait entre la paresse et l'effort de volonté. Elle se déconnecta de bon gré et annonça gaiement :

— « C'est l'heure de te lever, Joe ! »

— « Oh ! C'est bon ! » grommela Joe Bloak.

Passant ses mains dans ses cheveux coupés ras (taillés et lotionnés

comme d'habitude pendant la nuit par le coiffeur automatique ménagé dans la tête de son lit), il gagna la cabine de rajeunissement. Il pressa le bouton et se tint immobile pendant exactement trente secondes tandis que, dans un bourdonnement assourdi, l'analyseur électronique triait et rejetait toutes les molécules épuisées et dévitalisées de son corps, les remplaçant avec précision par de nouvelles unités extraites de son inépuisable réservoir à molécules.

Avec l'impression d'être un autre homme, Joe Bloak entra dans l'alcôve à déjeuner au moment précis où la tranche de pain grillé montait du toaster. Son épouse, en déshabillé vaporeux laissant entrevoir son corps svelte et agréablement proportionné, leva la tête et l'accueillit tendrement :

— « Bonjour, chéri. Tu veux voir le journal? »

— « Bien sûr, » grogna Joe, se laissant tomber dans un fauteuil qui se modela aussitôt pour épouser la forme la plus appropriée à la cambrure de ses reins. Il jeta un coup d'œil sur les titres tandis que le toaster enduisait son pain grillé de la couche exacte de beurre qui convenait et que la verseuse, jouant de la musique en sourdine, emplissait sa tasse d'un odorant mélange arrivé tout chaud du Brésil par pipe-line.

— « Pas mal du tout, » fit Joe, hochant la tête avec satisfaction devant son journal du matin. Une énorme manchette frissonnait en noir sur toute la largeur de la page : LE GOUVERNEMENT PRESENTE UN BUDGET EN EQUILIBRE ! La dépêche datée de Washington annonçait que, par suite de la prospérité écrasante du pays, le Congrès venait de voter une loi annulant tous les impôts, avec effet rétroactif et application du coefficient un et demi au temps écoulé depuis la date d'entrée en vigueur; et que le Président avait proclamé la prochaine fusion de tous les organismes administratifs en un seul Ministère de l'Euphorie Nationale.

D'autres articles de première page apprenaient au lecteur que la Science avait trouvé un remède contre le rhume de cerveau, que l'Armée de l'Air avait présenté au public un nouvel avion qui pouvait dépasser la vitesse de la rumeur, et que Joe Bloak avait été promu Directeur-Adjoint avec 100 % d'augmentation de traitement.

Une dépêche de dernière minute de Moscou annonçait que, à trois heures trente et une du matin, heure légale orientale, le régime soviétique avait définitivement réalisé le communisme et commençait à se résorber exactement comme Karl Marx l'avait prédit.

— « Et, oh ! j'oubliais, mon chéri ! » s'exclama la femme de Joe avec vivacité. « La nouvelle voiture vient d'arriver. C'est le nouveau modèle zéro-zéro. »

— « Parfait, » dit Joe. « Voyons voir ça. »

Le mur postérieur s'enroula au plafond et le nouveau modèle zéro-zéro, étincelant comme un bijou, fit son entrée dans un ronronnement à peine perceptible. Il était presque aussi long qu'une épopée filmée du Far West et avait davantage de chevaux. A 400 tours-minute, sa transmission robotronique possédait un quotient intellectuel de 210 et pouvait faire la lessive familiale dans une mousse détergente, restituant un linge

éblouissant en trente secondes exactement. Son équipement facultatif comprenait des feux arrière thermo-nucléaires garantis fonctionnant sous l'eau, un pare-brise chromé tout d'une pièce faisant deux fois le tour et assujetti en un nœud élégant, une pédale d'accélérateur à réaction et un siège éjectable par simple manœuvre d'un bouton.

— « Pas mal du tout, » reconnut Joe d'une voix traînante.

Il commençait à s'inquiéter. Peut-être était-ce trop beau.

— « Dépêche-toi, chéri ! » cria sa femme dont le pouvoir de séduction ne cessait d'augmenter. Elle mit en marche le poste de télévision d'une main experte. « Nous sommes juste à l'heure pour ne rien manquer ! »

Les enfants entrèrent un par un dans la pièce et s'assirent tranquillement en rang, tous impeccablement lavés et peignés par les machines automatiques.

L'écran grandeur nature s'éclaira, resplendissant de couleur, et l'on vit apparaître un gentleman distingué aux cheveux argentés et à la voix grave et réconfortante.

— « Pavoisez, mes amis ! » bourdonna le présentateur, se penchant en avant à sa tribune avec un sourire radieux. « Bonne nouvelle ! Nous tenons de source bien informée que le Second Avènement aura lieu à quinze heures trente et une, heure légale orientale, sur l'ensemble du réseau national. Laissez votre poste réglé sur notre station. Oui, en vérité, mes amis, je vous le dis, *pavoisez !* »

— « Oh ! va te faire fiche ! » grogna Joe Bloak. « Je le savais depuis le début que je rêvais. »

Un nouveau bulletin d'informations émergea du toaster, s'agitant frénétiquement. DES SOUCOUPES VOLANTES ATTERRISSENT PARTOUT DANS LE PAYS ! clamait-il. *Des émissaires de l'espace notifient les Nations Unies que la planète Terre a été admise dans l'Empire Galactique avec toutes les prérogatives que confère la qualité de membre, effet rétroactif et application du coefficient un et demi au temps écoulé depuis la date d'entrée en vigueur...*

— « *Ça ne tourne pas rond !* » dit Joe.

*
* *

Il ouvrit un œil, puis l'autre. L'esprit brouillé, il pensa que, en tout cas, ç'avait été un fameux rêve.

— « C'est l'heure de te lever, Joe, » fit la voix revêche de sa flasque et peu appétissante épouse. Elle était accroupie à l'orifice de la caverne ouverte à tous les vents, en train d'activer le feu rougeoyant. Joe se dressa, rejetant les peaux d'animaux raidies et pelées qui le couvraient. La fumée le faisait tousser et lui tirait des larmes. Sa femme se grattait tout en tisonnant le feu avec obstination.

Les enfants grelottaient près du feu. Joe considéra d'un œil sévère l'expression absente de leur visage et leurs difformités trop familières. Celui-là, le plus jeune, dont ils n'avaient jamais pu déterminer le sexe, ne faisait que pleurnicher. On ferait aussi bien...

— « Bonne année, Joe, » dit sa femme de son ton de fausset.

— « Euh... tu dis? » grommela Joe.

Dans sa tête, le rêve se liquéfiait, tombait goutte à goutte dans les crevasses de son cerveau où les formes grossières de la réalité ne pouvaient le rejoindre. Le rêve se blottissait là dans le noir, en compagnie de visions d'autrefois : souvenirs d'enfance et songes d'un lointain passé impossibles à démêler maintenant que le monde auquel ils avaient appartenu aurait pû être un rêve lui-même... Le cerveau de Joe était occupé à s'irriter de ses douleurs rhumatismales et à s'insurger contre la triste évidence que, s'ils voulaient avoir de quoi manger aujourd'hui, il allait être obligé de patauger dans la neige pour faire le tour de ses pièges à lapins.

— « Aujourd'hui on commence une nouvelle année, » dit la femme de Joe, désignant les marques qu'elle faisait sur la paroi de pierre sans que Joe eût jamais vu à cela la moindre utilité. « C'est l'an 2000, Joe. »

— « Et alors? » dit Joe. « Ça nous fait une belle jambe ! »

(Traduit par Roger Durand.)



Un souhait de trop

(*Threesie*)

par THEODORE R. COGSWELL

Voici un nouvel auteur de talent dans les pages de « Fiction ». *Dans cette histoire, Theodore Cogswell a entendu tenir une gageure : imaginer une astuce nouvelle sur le thème du « pacte avec le diable ». On sait qu'il s'agit là d'un des plus vieux chevaux de bataille du fantastique traditionnel et on pouvait penser que les innombrables traitements qu'en ont fait maints auteurs l'avaient éculé jusqu'à la corde. Mais il survient de temps à autre un écrivain qui, comme Mr. Cogswell, parvient à communiquer une fraîcheur inédite aux sujets les plus usés. Lisez et jugez !*



Il y a dans le chiffre trois un pouvoir maléfique dont Joseph Cruthers aurait bien dû s'aviser : la troisième cigarette allumée à la même flamme, le nageur qui plonge pour la troisième fois, le tiers qui vient rompre un doux entretien, la violence qu'implique l'éternel triangle. S'il s'était contenté du chiffre deux, les choses auraient pu tourner autrement, mais Joseph Cruthers se croyait habile en affaires. Pour l'instant, il exerçait son habileté dans le domaine du surnaturel.

L'employée du bureau des petites annonces lut le texte qu'il lui avait remis, bâilla, et lui demanda la somme d'un dollar vingt-sept cents.

— « Vous m'assurez qu'elle paraîtra dans le journal de demain? » s'enquit Joseph d'un ton pressant.

D'un air d'ennui, la jeune fille lui fit oui de la tête.

— « Vous n'aurez qu'à regarder dans la colonne « Divers à vendre ».

— « Merci, » dit-il. Il se retourna pour esquisser une fausse sortie parfaite et, brusquement, lui fit face de nouveau. « Hé là ! un instant. Je veux que ça paraisse sous la rubrique « Petite Correspondance ». C'est absolument nécessaire à vrai dire. Je ne crois pas que la personne avec qui je cherche à entrer en rapport s'intéresse aux affaires de réfrigérateurs d'occasion. »

— « Je suis désolée. » Elle n'avait pas l'air tellement désolée. « Vous avez quelque chose que vous voulez vendre et qui n'est ni un immeuble, ni un véhicule automobile, ni du bétail sur pied, donc ça va dans les « Divers à Vendre. » C'est la règle au journal. Moi, je suis une simple employée. »

Joseph commença à discuter, mais n'insista pas quand il vit qu'il n'aboutirait à rien.

— « Ecoutez, » dit-il finalement. « Si je comprends bien, la seule chose qui vous chiffonne, c'est les mots « à vendre ». C'est bien cela? »

— « C'est ça. Vous avez quelque chose à vendre ; ce n'est ni un immeuble, ni un véhicule automobile, ni... »

— « Oui, oui, » se hâta d'interrompre Joseph. « Alors, je supprime « à vendre. » Maintenant, est-ce que ça peut se mettre dans la petite correspondance? »

Elle prit la feuille de papier et la relut en entier.

— « Ame en bon état, disponible aux conditions habituelles. Ecrire au 379 au journal. » Bien sûr, ça va. Comme je vous l'ai dit, je ne suis qu'une employée. Le patron me dit : « Myrtle, vous recevez une annonce de quelque chose à vendre qui n'est pas un immeuble, ni un véhicule... »

*
* *

Joseph dut renouveler l'annonce six fois avant de recevoir une réponse. Une enveloppe lui fut transmise par le journal, dans laquelle il ne trouva qu'une feuille de papier portant un numéro de téléphone. Ayant de la peine à croire qu'il avait enfin pris contact, il sauta sur le téléphone et composa le numéro indiqué. Au troisième signal de sonnerie, il entendit le délic du récepteur décroché à l'autre bout et une voix rude lui répondit :

— « Oui? »

Joseph eut de la difficulté à faire fonctionner ses cordes vocales.

— « On m'a dit d'appeler ce numéro, » dit-il d'une voix rauque.

— « Qui ça, on? »

— « J'ai fait mettre une annonce dans le journal et j'ai reçu ce matin une lettre avec un numéro de téléphone. J'ai pensé naturellement... »

— « Ne quittez pas, » interrompit l'autre. Sa voix devint plus faible comme il se tournait pour s'adresser à quelqu'un.

— « Hé ! Mac ! Tu as envoyé notre numéro à un type qui a mis une annonce dans le journal? Oui? O.K. » Il y eut un silence d'une minute, puis une machine à écrire crépita. Finalement la voix revint.

— « Quelle église fréquentez-vous? »

— « A vrai dire, » fit Joseph avec timidité, « il y a des années que je n'ai mis les pieds dans une église. Je pense que je peux passer pratiquement pour un agnostique. »

— « Votre âge? »

— « Trente-sept ans. »

— « Ne bougez pas... Hé ! Mac ! Quel est le tarif du catalogue pour un agnostique de trente-sept ans? »

Joseph tendit l'oreille pour surprendre la réponse, mais tout ce qu'il perçut fut un murmure indistinct.

— « Le patron dit que votre modèle est invendable sur le marché, » annonça la voix au bout du fil. « Il veut savoir si vous seriez disposé à faire un échange. Ce que vous avez ferait un bon paiement comptant sur une affaire exclusive qui nous est arrivée ce matin. Elle appartenait à

un pasteur en retraite et a toujours été traitée avec les plus grands égards. »

— « Ecoutez, » dit Joseph d'un ton plaintif. « Vous achetez des âmes, n'est-ce pas? »

Son correspondant parut surpris.

— « Mais, bien sûr... C'est-à-dire si le prix nous convient, » ajouta-t-il aussitôt. « Mais vous êtes chez un marchand revendeur, ne l'oubliez pas. Quel est votre prix? »

Joseph prit une profonde inspiration, hésita, et fit le plongeon.

— « Trois souhaits. Je crois que c'est la limite habituelle, n'est-ce pas? »

Il y eut un grognement, puis un commentaire que Joseph ne put éviter d'entendre.

— « Dis donc, Mac, tu ne devinerais pas? Encore un toqué du chiffre trois ! »

— « Je vous demande pardon? » fit oseph.

— « Pourquoi? Passez à notre bureau. Le patron dit que ça marche. »

Joseph nota le numéro de l'immeuble et du bureau au dos d'une pochette d'allumettes et partit au-devant de son destin.

***

L'homme aux sourcils épais ne prit pas la peine de se présenter ; son nom était peint assez gros sur la porte : J. CUTLER. Il prit une épaisse liasse de formules dans le tiroir de son bureau et les poussa devant Joseph.

— « Contrat habituel, » dit-il. « Vous pouvez commencer à remplir les formules. »

Joseph, qui s'était attendu à recevoir une seule feuille de parchemin avec des enluminures à la main, éprouva un moment de stupeur en voyant la multiplicité des formules aux couleurs variées. Il feuilleta timidement la liasse. Il y en avait onze vertes, huit blanches, douze bleues et trois beige clair.

— « Il faut que je remplisse tout ça, Mr. Cutler? »

L'autre fit un signe affirmatif.

— « Avec mon propre sang? » fit Joseph plein d'appréhension. Après une rapide estimation du nombre de formules, il se demandait si ses veines en contenaient suffisamment.

— « Non. Nous avons flanqué toutes ces foutaises hors de bord lors de la dernière réorganisation. D'abord l'idée n'était pas de nous. Jadis, au moyen âge, si on ne leur faisait pas toute une mise en scène, les gens n'avaient pas l'impression d'en avoir pour leur argent. Une fois la tradition établie, on s'est cru obligé de continuer. Mais pour peu qu'on examine la chose avec un peu de bon sens, qu'est-ce que des corpuscules rouges coagulés viennent faire dans la validité d'un contrat? »

— « Je n'en sais rien, » dit Joseph. « Et j'en viens à me demander ce que ces formalités en trente-quatre exemplaires viennent y faire aussi. »

Le gros homme lui lança un regard aigu.

— « Sans doute faites-vous partie de cette catégorie de clients qu'on a déjà eus et qui ne tiennent pas non plus aux pactes écrits avec leur sang. Mais il faut bien satisfaire le client moyen. Quand il pense que le sang a des effets magiques, on lui donne du sang. Quand il pense que les formules... » Il prit un crayon à bille bon marché et le jeta sur la table. « Vous pouvez vous installer à ce bureau, là-bas, » dit-il. « Vous me direz quand vous aurez fini. »

Joseph emporta avec soumission la pile de formules à l'autre bout de la pièce, s'assit et commença à remplir avec ardeur les espaces appropriés. Une heure passa, puis une autre.

— « Je vous demande pardon, » dit-il enfin.

Le gros homme leva les yeux de son journal de courses.

— « Ouais? » grogna-t-il.

— « La question quatre-vingt-dix-sept m'intrigue un peu. »

— « Pourquoi? »

— « Elle demande le lieu et la date du mariage de mon grand-père. Elle ne dit pas duquel il s'agit. »

— « Du quoi? Du mariage ou du grand-père? »

— « Du grand-père. »

— « Est-ce sur la formule bleue? »

Joseph regarda et fit signe que oui.

— « Alors, il s'agit du père de votre père. L'autre branche de la famille, c'est sur la feuille verte. »

Joseph évalua rapidement les formules restant à remplir et hasarda une timide objection.

— « Ces questions sur le moment où j'ai eu pour la première fois envie de tuer mon père pour épouser ma mère sont-elles vraiment nécessaires? Je veux dire, après tout, j'ai quelque chose que vous voulez et vous avez quelque chose que je veux. Ne pourrait-on pas faire simplement un échange et considérer l'affaire comme close? »

— « Ecoutez, » dit Cutler d'un ton sévère. « Vous êtes dans une maison d'une telle importance que le Ministère de l'Intérieur a un droit de contrôle, vous comprenez. Il faut qu'il puisse se faire une idée générale. Pour obtenir une idée générale, il lui faut des rapports à analyser, des tas de rapports. » Il regarda Joseph avec un froncement de sourcils. « Si vous ne voulez pas comprendre et faire ce qu'on vous demande, fichez-moi le camp. La perte de votre petite âme ramollie ne nous fera pas faire faillite. »

Soudain alarmé, Joseph leva les mains en un geste d'apaisement:

— « Je vous en prie, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Je ne critiquais pas. Je me renseignais, c'est tout. » Se penchant de nouveau sur les formules, il se remit à écrire précipitamment.

Une heure et demie plus tard, il retraversait la pièce du pas d'un homme épuisé et s'arrêtait devant le bureau de Cutler avec toutes ses formules remplies et son nom calligraphié au bas de chacune d'elles. Les doigts de sa main droite étaient noués et déformés par la crampe des écrivains, mais peu lui importait. C'était fait. Enfin c'était fait.

— « Je ne m'attendais pas à tant de complications, » dit-il en posant la pile de papiers avec un soupir. « Aucun des livres anciens ne fait mention de cette sorte de chose. »

— « C'était plus simple autrefois, » admit l'homme aux sourcils épais. « Mais terriblement inefficace, » s'empressa-t-il d'ajouter en commençant une rapide vérification pour s'assurer que son client avait répondu à toutes les questions. « Nous avons une importante section d'analyse de statistiques maintenant, et toutes les sections de fichiers centraux sont automatisées avec du matériel IBM. Comme dit le Vieux, il faut être de son temps. »

Joseph jeta un regard furtif sur la grande pendule électrique accrochée au mur, mais il ne put en tirer aucune indication. Il y avait le signe de l'infini en haut, à l'endroit où aurait dû être le 12, et l'espacement entre les nombres suggérait une sorte de progression géométrique.

— « Il doit se faire assez tard, » dit-il. « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais... »

Le gros homme, c'était visible, n'aimait pas les interruptions.

— « Comme je vous le disais, » reprit-il, « il faut être de son temps. Il n'y a pour ainsi dire qu'un seul travail que nous n'ayons pas réussi à mécaniser et c'est le désâmage. C'est un travail tellement délicat qu'il faut le faire selon les anciennes méthodes. »

— « Le dé-quoi? » demanda Joseph.

— « Le désâmage. Vous avez vendu votre âme. Maintenant, c'est à nous de vous l'extraire. »

— « Comment? »

— « Ne bougez pas. Vous allez voir, » dit l'autre avec une grimace de mauvais augure.

Joseph sentit un soudain malaise l'envahir.

— « Ça ne fait pas mal, n'est-ce pas? » demanda-t-il avec appréhension.

Il n'obtint pas de réponse.

Joseph fit un petit sourire nerveux et commença à opérer un mouvement de biais en direction de la porte.

— « Toutes ces paperasses à signer m'ont un peu fatigué. Si je revenais demain pour finir ce qui reste à faire? »

Le gros homme fit un bond sur sa chaise en poussant un affreux grognement.

— « Ah ! pour ça non ! Rien à faire ! Vous allez tout droit à la section de réception maintenant. »

Avant d'avoir pu s'échapper — ou même simplement protester — Joseph fut saisi au col et propulsé vers une petite porte qui venait subitement de s'ouvrir dans le mur opposé. Comme ils en approchaient, un petit personnage semblable à un gnome en surgit et se planta devant Joseph en se frottant les mains. Il portait une salopette couverte de taches de sang et, par-dessus son épaule, Joseph aperçut une longue table de bois à laquelle étaient fixés des crampons pour les mains et les pieds. Au-dessus de la table était un râtelier contenant toute une série d'instru-

ments pointus ou contondants. Il se tortilla pour essayer d'échapper à la poigne du gros homme, mais en vain. Alors il fit ce qu'il lui restait de mieux à faire : il s'évanouit.

Quand il revint à lui, l'odeur des sels le piquait au nez et il constata qu'il était solidement attaché à la table. L'employé vêtu d'une veste qui avait été blanche éprouvait sur son propre pouce la pointe d'un couteau particulièrement horrible. Une petite goutte de sang d'émeraude se forma et il grogna sa satisfaction.

— « Détendez-vous, » dit-il sur le ton de la conversation. « Il n'y en aura pas pour plus de deux heures. Une âme est une chose terriblement dure à enlever — c'est tout mélangé avec du sang, des os et des muscles — mais vous avez en moi le meilleur désâmeur opérant actuellement. Il y en a à qui il faut jusqu'à cinq cents incisions pour faire le travail. Moi, je ne dépasse généralement pas trois cents cinquante. »

Le petit homme devait être dans un de ses mauvais jours. Il dépassa de beaucoup sa moyenne avant d'obtenir finalement ce qui devait être obtenu, après quoi il enduisit Joseph d'une pommade nauséabonde qui lui guérit toutes ses coupures à l'instant même où elle les toucha, puis il le poussa dans le bureau par la petite porte.

— « Mes trois souhaits ! » cria Joseph d'une voix rude à l'homme aux sourcils épais quand il eut enfin retrouvé l'usage de la parole.

— « Allez-y, faites les. Je n'ai pas toute la journée à perdre. »

Joseph sentit sa tête tourbillonner et une faiblesse soudaine lui couper bras et jambes. Cela passa finalement. S'il avait eu la moindre idée de l'horreur qui l'attendait dans la salle de désâmage quand il avait décidé de vendre son âme, il n'aurait jamais eu le courage de donner suite à son projet. Mais tout cela était terminé maintenant. La douleur était derrière lui. Maintenant, c'était à lui de jouer.

— « D'abord la richesse ! » lança-t-il.

Mr. Cutler fouilla dans le tiroir de son bureau, prit un livret de banque au-dessus d'une grosse pile et le lui tendit.

— « Un million de dollars, ça vous suffit pour commencer? «

Les yeux de Joseph s'agrandirent légèrement, mais, d'un geste nonchalant, il enfouit le livret dans la poche intérieure de son veston.

— « Ensuite, l'immortalité ! »

Cette fois, au lieu d'un livret, il reçut une pilule. Il l'avala sans attacher d'importance au goût légèrement amer qu'elle lui laissa au passage. Un moment après, il éprouva une légère démangeaison, mais ce fut tout.

— « Quand est-ce que ça commence à agir? » demanda-t-il avec impatience.

— « Ça a déjà commencé, » dit Cutler. « Vous êtes immortel. C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas? »

Joseph acquiesça de la tête.

— « Parfait alors. Quel est le troisième à présent? Comme vous le disiez, il se fait tard et je ne touche pas d'heures supplémentaires pour ce travail. »

Le moment était venu pour Joseph de triompher. Il se redressa de toute sa taille et dit lentement :

— « Mon troisième souhait est d'obtenir trois autres souhaits. »

Comme réaction, Joseph n'aurait pu espérer mieux. Mr. Cutler blasphéma ; il martela son bureau de ses deux poings ; il se mit à arpenter la pièce. Quand il constata que cela ne servait à rien, il parvint à se dominer et dit d'une voix pleine de panique :

— « Je ne pense pas que vous compreniez ce que vous demandez. »

— « Je sais parfaitement ce que je demande, » dit Joseph avec le plus grand calme.

— « Mais une âme — surtout une âme dans l'état de la vôtre — ne vaut pas la dépense d'énergie nécessaire. Nous laisserions des plumes dans l'affaire. Que diriez-vous si nous nous entendions pour faire de vous le plus bel homme du monde et nous tenions quittes après ça? »

Joseph ne se laissa pas attendrir.

— « J'ai un contrat. Il y est écrit noir sur blanc que je peux demander ce que je veux. Alors, je demande. »

— « Mais mettez-vous à notre place, » dit Cutler d'une voix plaintive. « Avec trois souhaits, nous nous en tirons tout juste sans perte. Et si nous n'avions pas un grand volume d'affaires, nous ne pourrions même pas vous faire ces conditions. Ce que vous demandez est un nombre infini de coups gratuits, parce que chaque fois que vous aurez épuisé deux souhaits vous vous servirez du troisième pour en obtenir trois autres. »

Joseph commençait à s'amuser. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait réellement à même d'imposer sa volonté dans une conjoncture importante.

— « Nous sommes d'accord, » dit-il d'un petit air satisfait. « La prochaine fois que vous signerez quelque chose, je vous conseille de lire tout ce qui est imprimé en petits caractères. » Sa voix se fit plus aiguë et il abattit sa main sur le bureau de Cutler. « Ou bien vous vous exécutez maintenant, ou bien je vais en référer à qui de droit. »

Cutler fit une grimace.

— « Mais pour régler votre voie de probabilités sur une répétition infinie, » objecta-t-il, « il faudrait réaliser une terrible torsion du continuum... »

— « Vous refusez d'honorer ce contrat? » interrompit Joseph.

L'homme aux épais sourcils bredouilla, se tut, regarda son interlocuteur avec des yeux ahuris et finit par lever les mains en signe de défaite.

— « C'est bon, » murmura-t-il. « Vous voulez trois souhaits de plus, vous les aurez. Mais notre siège n'appréciera pas la plaisanterie quand il verra la note de frais de ce mois. »

Il pressa un bouton de l'appareil d'intercommunication sur son bureau et parla devant le micro.

— « Oui? » fit une voix fêlée.

— « Des ennuis, Mac. »

— « De quelle sorte? »

— « J'ai un toqué du chiffre trois qui insiste pour se servir de son dernier souhait pour en avoir trois de plus. Qu'est-ce que je fais? »

— « Le contrat est déjà signé? »

— « Oui. Et il exige que nous l'appliquions. »

Il y eut un grognement au bout du fil.

— « Et juste au moment où on avait tout l'air de finir l'exercice avec du bénéfice. »

— « Qu'est-ce qu'on va faire? » demanda Cutler.

Il y eut un silence, puis l'autre répondit :

— « J'ai l'impression qu'il nous tient. Il n'y a rien qui plairait plus à nos concurrents que de nous prendre à refuser de remplir les obligations d'un contrat. Quand veut-il qu'on lui donne satisfaction? »

— « Tout de suite! » coupa Joseph.

— « Eh bien, puisqu'il le faut, allons-y! Advienne que pourra! »

Joseph attendait triomphant, une chanson au cœur, le torse bombé, le monde à ses pieds.

*
* *

Quand cela arriva, il sentit tout autour de lui une torsion subite et il partit en tourbillonnant la tête la première dans le noir. Quand la lumière se fit de nouveau, il était assis — lui ou du moins une partie consciente et immatérielle de sa personne — dans un endroit obscur, éprouvant des sensations, mais n'existant pas pour les autres, regardant à travers une paire d'yeux masculins familiers et écoutant une voix féminine familière et désabusée.

Techniquement, les clauses de son contrat n'avaient pas été violées. Pour satisfaire à sa dernière exigence, sa voie particulière à travers le continuum espace-temps avait été retournée sur elle-même jusqu'à former une parfaite bande de Moëbius et Joseph se trouvait soudain rejeté à une semaine en arrière. Son troisième souhait avait été exaucé ; on lui en donnait encore trois.

Devant lui, il y avait en perspective l'attente, puis la torture dans la salle de désâmage et, finalement, son insistance à l'occasion du troisième souhait qui l'enverrait recommencer une nouvelle fois — et à l'infini — l'horrible cycle, cependant que la voix désabusée disait : « Vous avez quelque chose à vendre qui n'est pas un immeuble ni un véhicule... »

Il voulut crier, mais il s'entendit demander d'un ton pressant :

— « Vous m'assurez qu'elle paraîtra dans le journal de demain? »

(Traduit par Roger Durand.)



Le Grand Nocturne

par JEAN RAY

Parallèlement à l'article de Jacques Van Herp sur Jean Ray, dans ce numéro, voici, après « La ruelle ténébreuse » *(n° 9) et* « Le Psautier de Mayence » *(n° 18), la réédition d'un autre de ses chefs-d'œuvre.* « Le Grand Nocturne » *est un des récits les plus caractéristiques de l'univers de Jean Ray. On sait que cet univers est souvent défini par une dislocation fantastique de l'espace ou du temps. La Ruelle et l'océan où vogue le « Psautier » se situaient sur un autre plan de l'espace ;* « Le Grand Nocturne », *par contre, nous fait accéder à un autre plan du temps. « Les dimensions de l'espace ou du temps, s'interfèrent, s'abolissent ou se superposent, » écrivions-nous en présentant* « La ruelle ténébreuse ». *Voici l'histoire d'un homme qui échappe à ces dimensions pour en trouver une quatrième, celle où tous les points du temps se confondent, et qui vit à proprement parler une aventure « transdimensionnelle ». En une journée privilégiée, il a été plongé dans un labyrinthe de visions, un labyrinthe monstrueusement comprimé sur lui-même, où la « durée » n'existe plus, où les écarts dans le temps sont comblés, où l'échelonnement est remplacé par la simultanéité. A dater de ce jour, il cesse sans le savoir d'appartenir tout à fait au monde qui l'entoure, et il faut bien que le « monde » différent où il a pris pied le cerne et l'englobe, sous le signe de la mystérieuse et indicible figure du « Grand Nocturne »...*



I

UN carillon versa sa pluie de fer et de cuivre parmi la grosse pluie d'Ouest qui, depuis l'aube, flagellait sans merci la ville et sa banlieue.

M. Théodule Notte pouvait suivre, du fond de la rue brumeuse, d'étoile naissante en étoile naissante, la marche d'un invisible allumeur de réverbères. Il remonta la double scie d'une lampe Carcel posée sur le coin du comptoir encombré de coupons d'étoffes ternes et de calicots livides.

La flamme ronde éclaira une boutique vieillotte, aux casiers de bois brun bourrés de grisailles.

Pour le mercier, cette heure de premières clartés vespérales était celle d'une halte traditionnelle dans le temps.

Il entrouvrit doucement la porte pour empêcher la sonnette de se faire trop bruyante et, planté sur le seuil, il huma avec plaisir l'air humide de la rue.

L'enseigne, une énorme bobine en tôle peinte, le protégeait d'un jet d'eau continu fusant de la gouttière trouée.

Il alluma sa pipe de terre rouge — car, par prudence, il ne fumait jamais dans sa boutique — et guetta les passants rentrant chez eux, tournant le dos au labeur de la journée.

— « Voilà M. Desmet qui dépasse le coin de la rue du Canal, » murmura-t-il. « L'homme du beffroi pourrait régler l'horloge de la ville sur le passage de M. Desmet ; c'est un homme bien respectable. Mlle Bulus est en retard. Ordinairement ils se croisent devant le Café de la Trompette, où M. Desmet n'entre que le dimanche après la messe de onze heures. Ah ! la voici... Ils ne se salueront que devant la maison de M. le professeur Deltombe. Si la pluie ne tombait pas, ils s'arrêteraient une minute pour parler du temps et de leur santé. Et le chien du professeur se mettrait à aboyer... »

Le boutiquier soupira. Ce manquement à la norme des choses le choquait. Le soir d'octobre s'appesantissait sur les toits du Ham et le brasillement de la pipe piquait une rose au menton de M. Notte.

Un fiacre aux roues jaunes tournait le coin du pont.

« M. Pinkers remise... Ma pipe va bientôt s'éteindre. »

C'était une pipe à fourneau minuscule qui ne contenait que deux pincées de gros tabac des Flandres. Un rond de fumée s'épanouit dans l'air et monta en tournoyant dans le soir.

« Oh ! comme il est réussi ! » s'émerveilla le fumeur. « Et je l'ai fait sans intention ; j'en parlerai à M. Hippolyte. »

Ainsi s'achevait la journée de travail de Théodule Notte et débutaient les heures de repos qu'il consacrait à l'amitié et au plaisir.

Toc, toc, toc!

Une canne ferrée heurtait le pavé dans le lointain ombreux de la rue et M. Hippolyte Baes parut.

Il était petit, bas sur pattes, vêtu d'une confortable redingote Véronèse et coiffé d'un chapeau montant absolument irréprochable. Depuis trente ans qu'il venait jouer chaque soir sa partie de dames à la Bobine de Fer, sa correcte apparition provoquait l'admiration de Théodule. Ils échangèrent des propos de bienvenue sur le seuil, épièrent un instant la marche des nuages surgis de l'Ouest, pour en tirer des prévisions météorologiques, puis entrèrent.

— « Je ferme les volets... »

— « Frappe qui veut, que nous importe ! » déclama M. Baes.

— « Et j'emporte la lampe. »

— « Le luminaire, » dit M. Hippolyte.

— « Aujourd'hui mardi, nous souperons ensemble avant que je vous batte au jeu de dames, » minauda Théodule.

— « Nenni, mon ami, je compte bien remporter la victoire en ce jour... »

Ces paroles sempiternelles, échangées depuis tant d'années, sur un même ton, accompagnées des mêmes gestes, éveillant d'identiques réactions de joie et de malice, donnaient aux deux vieillards une réconfortante sensation d'immuabilité.

Les hommes qui asservissent le temps en ne permettant pas aux veilles d'être différentes des lendemains sont plus forts que la mort. Ni Théodule Notte ni Hippolyte Baes ne le disaient, mais ils le sentaient comme une vérité profonde contre laquelle rien ne prévalait.

La salle à manger, que la lampe Carcel éclairait à présent, était petite et très haute.

Un jour M. Notte l'avait comparée à un tube et il s'était effrayé lui-même de l'exactitude de l'image. Mais, telle qu'elle était, avec son plafond noyé d'ombre et de mystère, troué par la lune minuscule du rond de lampe, elle plaisait beaucoup aux deux amis.

— « Il y a exactement nonante-neuf ans que ma mère est née dans cette pièce, » disait Théodule. « Car, en ces temps, l'étage était sous-loué au capitaine Soudan. Oui, cent ans moins une année. J'ai cinquante-neuf ans et, ma mère s'étant mariée à un âge fort raisonnable, Dieu lui accorda son fils en sa quarantième année. »

M. Hippolyte compta sur ses petits doigts boudinés.

— « J'ai soixante-deux ans. J'ai connu votre mère, une sainte femme, et votre père qui fit poser l'enseigne de la Bobine de Fer. Il avait une belle barbe et aimait le bon vin. J'ai connu les demoiselles Beere, Marie et Sophie, qui fréquentaient la maison. »

— « Marie était ma marraine... comme je l'ai aimée, » soupira Théodule.

— « ... et, » continua M. Hippolyte Baes, « j'ai connu le capitaine Soudan, un homme affreux ! »

Le soupir de Théodule Notte se fit plus profond.

— « Certes, un homme terrible ! A sa mort, il laissa tous ses meubles à mes parents, qui ne changèrent rien à la disposition des chambres qu'il habita. »

— « Comme vous-même, ami, vous n'y changeâtes rien... »

— « Oh ! non, je... vous le savez bien, je ne l'oserais pas. »

— « Et vous fîtes une chose sage, ami, » répondit gravement le petit vieillard en retirant le couvercle d'un plat. « Hé, hé ! Voilà du veau froid dans son jus, et je parie que cette terrine brune contient un pâté de poulet de chez Cerneau. »

Baes aurait certes gagné son pari, car l'ordonnance des menus du mardi soir changeait rarement.

Ils mangèrent lentement, grignotant de fines tartines beurrées que M. Hippolyte trempait sournoisement dans le jus.

— « Vous êtes un fameux cuisinier, Théodule ! »

Ce compliment, non plus, ne variait jamais.

Théodule Notte vivait seul ; gourmand, il passait les énormes loisirs que lui laissait sa boutique peu achalandée à confectionner des petits plats.

Le gros ouvrage de la maison était confié à une vieille femme sourde qui y consacrait chaque jour une couple d'heures, arrivait, se mouvait et disparaissait comme une ombre.

— « Aux pipes, aux verres et aux dames ! » clama Hippolyte quand ils eurent savouré, en guise de dessert, un ample flan aux coings.

Les pions noirs et ocreux se mirent à voyager sur le carrelage du damier.

Il en était ainsi tous les soirs, excepté le mercredi et le vendredi, jours auxquels M. Hippolyte Baes ne partageait pas le souper de son ami, et le dimanche où il ne venait pas.

A dix heures sonnant à la pendule d'albâtre, on se séparait et Notte accompagnait son ami jusqu'au pas de la porte, brandissant haut comme un flambeau, une petite veilleuse en gros verre bleu. Ensuite il gagnait son lit dans la chambre du second étage qui avait été celle de ses parents.

Il passait rapidement sur le palier du premier, devant les portes closes des chambres du capitaine Soudan, portes étroites et hautes, si noires qu'elles trouaient de ténèbres les murs sombres de crasse et de nuit. Il ne les regardait jamais et jamais il ne lui venait à l'idée de les pousser et de laisser la lueur de la veilleuse bleue rôder dans les chambres qu'elles gardaient.

Le dimanche seulement, il y entrait.

*
* *

L'appartement de feu le capitaine Soudan n'avait pourtant rien de mystérieux.

La chambre à coucher était bien quelconque avec son épais lit à baldaquin, sa table de nuit cylindrique, ses deux armoires de noyer luisant et sa table ronde au vernis brûlé par la pipe et le cigare et entaillé par les rondes épures d'anciens verres et de bouteilles. Mais le capitaine semblait avoir voulu compenser par le confort et la valeur du salon la médiocrité de la chambre à coucher.

Un bahut énorme, splendide, envahissait complètement un des murs, deux fauteuils Voltaire en velours d'Utrecht, des chaises massives gonflées de cuir de Cordoue piqué de cuivre doré, un foyer à chenets pesants, une table sculptée, deux guéridons de Boule, une haute glace de cheminée à l'eau profonde et verdie et, enfin, une bibliothèque poussant ses livres jusqu'au ras du plafond, bourraient la pièce, y rendant, par leur encombrement voulu, les mouvements malaisés.

A M. Théodule Notte qui ne quittait sa maison que pour rendre de brèves visites à des fournisseurs proches, le salon du capitaine Soudan offrait de silencieuses mais incomparables fêtes dominicales.

Il achevait de dîner sur le coup de deux heures, endossait une belle vareuse au col piqué, chaussait des pantoufles brodées, posait une calotte de soie noire sur son crâne qui se dénudait et poussait la porte du salon. L'air y était lourd et sentait le vieux cuir et la poussière, mais Théodule

Notte y détectait des effluves lointains, mystérieux et combien merveilleux.

Du vieux Soudan, il n'avait gardé que l'image confuse d'un immense vieillard, vêtu d'une houppelande rougeâtre, fumant de minces cigares noirs ; mais les visages de son père, à la grosse barbe noire, de sa mère maigre et silencieuse, des belles et claires demoiselles Beers, ne lui semblaient disparus que depuis la veille.

Pourtant, il y avait plus de trente ans que la mort les avait enlevés en bien peu d'années. Il se souvenait que cinq ans à peine avaient suffi pour éteindre à jamais ces quatre existences qui faisaient si largement partie de la sienne propre.

On se réunissait dans la minuscule salle à manger du rez-de-chaussée pour des agapes dont ces quatre fines bouches lui avaient laissé le goût. Mais, le dimanche, à l'heure où les vieilles du Ham, gonflées dans leurs gros capuchons de soie noire, se rendaient aux vêpres de Saint-Jacques, on s'installait au salon de l'étage.

M. Théodule Notte se souvenait...

D'une main hésitante papa Notte retirait un ou deux livres de la bibliothèque, sous le regard légèrement désapprobateur de sa femme.

— « Voyons, Jean-Baptiste, laisse donc... On n'apprend rien de bon dans les livres. »

Le doux barbu protestait faiblement.

— « Stéphanie, je ne pense pas faire mal en... »

— « Mais si, mais si... Il suffit d'un livre de messe et d'un livre d'heures pour faire la lecture. Et puis, on donne le mauvais exemple à l'enfant... »

Jean-Baptiste Notte obéissait, l'air un peu malheureux.

— « Mlle Sophie va nous chanter quelque chose. »

Sophie Beers déposait l'ouvrage de tapisserie multicolore qu'elle apportait dans un gros cabas de peluche grenat et s'approchait du bahut. Ce geste était à l'orée d'un éternel émerveillement du jeune Théodule. Le dessous du bahut cachait un clavecin court et bas, qu'une pesée exercée sur un levier latéral faisait avancer dans la pièce et qu'une manœuvre opposée renvoyait se blottir dans l'immense armoire. Les touches de l'instrument étaient jaunes comme des tranches de potiron et émettaient au toucher de hautes notes grêles.

Mlle Sophie chantait d'une voix agréable et légèrement chevrotante :

« *D'où viens-tu beau nuage, emporté par le vent...* »

Ou bien une chanson où il était question d'une haute tour, d'une hirondelle et de beaucoup de larmes.

Ces larmes d'harmonie en provoquaient de très réelles chez maman Notte et faisaient trembler les doigts de papa Notte, agrippés à sa belle barbe noire.

Seule Mlle Marie ne semblait guère émue. Elle prenait Théodule sur ses genoux et le serrait contre sa poitrine gainée de surah bleu.

— « Nous irons au jardin des trois mille fleurs... fleurs... fleurs... fleurs, » chantonnait-elle tout bas.

— « Où est-il ce jardin? » demandait Théodule, tout bas lui aussi.

— « Je ne te le dirai jamais, il faut le trouver. »

— « Mademoiselle Marie, » murmurait le petit, « quand je serai grand je serai ton mari et nous irons ensemble... »

— « Ta, ta, » disait-elle en riant et elle l'embrassait sur la bouche.

Un fin parfum de fleurs et de fruits montait de son corsage bleu et Théodule se disait que rien n'était plus beau et plus doux au monde que cette dame aux belles joues rouges, aux yeux de poupée et aux robes de soie bruissante.

Quand, par une journée torride de juillet, il jeta une pelletée de sable sec sur son cercueil, Théodule Notte sentit qu'il avait profondément aimé cette femme qui était de quarante ans son aînée, car Mlle Marie Baes était l'amie d'enfance de sa mère ; elles ne différaient guère d'âge.

Un jour, oh ! bien des années après sa mort, par un dimanche à jamais honni, il avait découvert dans un tiroir secret d'une des tables de Boule des lettres qui prouvaient que le vieux capitaine Soudan et Mlle Marie...

M. Théodule Notte n'avait osé transformer en mots l'affreuse image qui assassinait le seul souvenir amoureux de sa vie. Il avait profondément souffert dans son être et dans sa mémoire ; huit jours d'affilée il perdit au jeu de dames et, à la profonde stupéfaction de M. Hippolyte Baes, il râta un filet à la purée de noisettes dont sa mère lui avait légué la prestigieuse recette.

Ce fut d'ailleurs l'unique événement qui eût marqué ses jours depuis qu'il occupait seul la maison centenaire du Ham, jusqu'au dimanche de mars, noir de pluie, de vent et de giboulées, où, par on ne sait quel cataclysme secret, le livre tomba du rayon supérieur de la bibliothèque du capitaine Soudan.

II

Il serait inexact de dire que M. Théodule n'avait jamais vu le livre, mais cela datait de si loin que d'autres que lui en auraient certainement perdu la souvenance.

Or, cette journée du 8 octobre, enfouie dans le temps depuis près d'un demi-siècle, était restée étonnamment vivante dans sa mémoire.

D'ailleurs, son rôle dans la vie ne semblait-il être précisément de se souvenir et de se souvenir encore ?

L'invraisemblable, l'étrange, tout ce qui vous met des nausées d'angoisse dans la bouche, lui avait sauté à la figure comme un chat, en cette journée, à quatre heures de l'après-midi, en revenant de l'école.

Quatre heures est une heure neutre, elle sent bon le café frais et le pain chaud ; elle ne fait de mal à personne.

Les servantes abandonnent les trottoirs luisant d'eau ensoleillée et les vieilles femmes, qui ont vidé leur sac à malices, quittent leurs obser-

vatoires de tulle, pour les arrière-cuisines obscurcies par le brouillard du coquemar.

Théodule tournait le dos à l'école, avec toute la lassitude de sa jeunesse paresseuse et ignorante : un odieux problème d'arithmétique lui avait raboté le cerveau.

— « A quoi me servira cet affreux problème où il est question d'hommes qui ne se rattrapent jamais? Papa et maman gagnent assez d'argent et me laisseront une boutique où j'en gagnerai à mon tour... »

— « Les pigeons du bourrelier courent sur la petite place, je vais leur jeter des pierres, car je voudrais tuer le bleu », fut la réponse.

Théodule n'en attendait pas, car il parlait pour lui. Il remarqua alors seulement qu'il faisait route avec un garçon roulant sur de grosses petites jambes arquées, celui qui occupait un des derniers bancs de la classe.

— « Tiens, » dit-il, « je ne te savais pas là... Il me semblait que, depuis la sortie de l'école, Jérôme Meyer m'accompagnait et voici que c'est toi, Hippolyte Baes. »

— « Tu n'as donc pas vu que Meyer *s'est réfugié dans l'égout?* » demanda le jeune Baes.

Théodule rit du bout des lèvres, pour lui plaire. Il le connaissait à peine, car Hippolyte passait pour un très mauvais élève, peu aimé des maîtres d'école et qu'il était de bon ton de ne pas fréquenter. Néanmoins, en ce jour, il se sentait attiré vers lui.

Les rues étaient vides, mais gonflées de soleil jaune et de chaleur d'arrière-saison ; les pigeons s'étaient enfuis et s'affairaient sur un pignon lointain. Hippolyte laissa tomber les pierres qu'il leur destinait. Les garçons étaient arrivés à la hauteur d'une triste et sombre boulangerie.

— « Regarde, Baes, » dit Théodule, « il n'y a plus qu'un pain à l'étalage... »

En effet, les claies d'osier étaient vides, les boîtes et les bocaux ne contenaient que de ternes grumeaux. Il n'y avait que cet unique pain grisâtre et argileux, posé sur le marbre de l'étalage, comme un îlot dans la solitude océane.

— « Hippolyte, » dit le petit Notte, « il y a quelque chose dans tout ceci qui ne me plaît pas. »

— « Tu ne parviendras jamais à résoudre le problème des courriers, » répliqua son compagnon.

Théodule baissa la tête. Il lui sembla que le pire malheur qui se puisse envisager était de ne pas trouver cette solution.

— « Si l'on ouvrait ce pain, » continua Baes, « on verrait qu'il est plein de choses vivantes. Le boulanger et sa famille en ont très peur. Aussi se sont-ils réfugiés dans le fournil après s'être munis de couteaux. »

— « Les demoiselles Beers leur ont porté des pains à saucisses à cuire. C'est très bon, Hippolyte. Si je parviens à en chiper un, je te l'apporterai... »

— « Ce n'est pas la peine, toute la boulangerie doit brûler cette nuit, et tous vont griller là-dedans, ainsi que les choses qui vivent dans ce pain. »

Théodule ne trouva rien à y redire, si ce n'est que c'était fort dommage pour les pains à saucisses qui ne seraient pas cuits.

— « Tu n'en aurais pas mangé en tout cas, » acheva Baes et, une fois de plus, le petit Notte se trouve à court de répliques.

Il ne pouvait exprimer comment, à ce moment-là, tout détail, tout fragment de pensée, toute chose entrevue lui étaient pénibles.

— « Hippolyte, » dit-il, « mes yeux ont mal de voir, tu me parles avec un peigne de fer. Il est heureux que le vent ne m'apporte pas l'odeur des écuries, car elle me ferait hurler et, si une mouche devait se poser sur ma tête, elle aurait six pattes d'acier et elle les enfoncerait dans mon crâne. »

La réponse fut comme un bourdonnement qu'il saisit mal.

— « *Tu as changé de plan et tes sens sont en révolte.* »

— « Hippolyte, » implora-t-il, « comment se fait-il que je voie le vieux Soudan auprès de sa bibliothèque et *qu'il se batte avec un livre!* »

— « Bien, bien, » dit le jeune Baes, « tout cela est parfaitement vrai. Mais entre voir et *voir dans le temps*, comme tu le fais à présent... »

Théodule ne comprenait rien à ses propos ; un mal de tête fou lui taraudait le crâne, la présence de son compagnon lui était odieuse, alors qu'en même temps la solitude de la rue le remplissait de terreur.

— « Il doit y avoir bien longtemps que nous avons quitté l'école, » dit-il.

Hippolyte secoua la tête :

— « Mais non, les ombres ont-elles changé de place? »

En effet, la petite place n'avait pas fait tourner ses ombres, ni celle de sa haute et ridicule pompe, ni celle de la carriole du boulanger implorant le ciel du maigre appel de ses brancards.

— « Ah ! voici enfin quelqu'un ! » s'écria le petit Notte.

La place qu'ils traversaient avec une telle lenteur était celle du Gros Sablon ; elle était triangulaire et chacun de ses angles se terminait par une rue longue et triste comme un tuyau d'écoulement.

C'était au fond de la rue de Cèdre que se mouvait la silhouette humaine.

Théodule ne la reconnut pas ; c'était une dame au long visage terne, éclairé d'un regard pâle ; elle était vêtue d'une robe sombre piquée d'un peu de jais ; une capote de tulle était plantée sur ses cheveux grisonnants.

— « Je ne la reconnais pas, » murmura-t-il, « mais elle me rappelle la petite Pauline Bulus qui habite près de chez nous, dans la rue des Bateaux ; elle est bien tranquille et ne joue avec personne. »

Tout à coup, il poussa un cri sourd et saisit le bras de Baes.

— « Regarde... mais regarde donc ! Elle ne porte plus de robe noire, mais *un peignoir avec des fleurs*. Et puis... *elle crie!* Je ne l'entends pas, mais elle crie. Elle tombe... *tout est rouge autour d'elle.* »

— « Il n'y a rien, » dit Baes.

Théodule soupira.

— « En effet, il n'y a rien, il n'y a plus rien. »

— « Tout cela se trouve quelque part dans le temps, » dit Baes avec un geste vague et insouciant. « Viens, je t'offre une limonade rose. »

Maintenant les ombres de la place avaient tourné réellement ; une bande de soleil se réfugiait contre les façades ; les deux écoliers parcoururent une partie de la rue du Cèdre.

— « Nous allons boire une citronnade, » dit Baes. « Bien qu'elle soit colorée de rose, ce n'en est pas moins une citronnade. Entrons... »

Théodule vit une drôle de petite maison en casque à mèche, blanche et comme neuve, toute en fenêtres tourmentées et céramiques irisées.

— « C'est joli, » dit-il. « Et dire que je n'ai jamais vu cela ! L'hôtel du baron Pisacker touche pourtant à celui de M. Minus, et voici que cette gentille bâtisse est située entre les deux. Hé... il me semble que la maison du baron est raccourcie de quelques fenêtres. »

Baes haussa des épaules lasses et poussa une porte, précieuse comme une énorme dinanderie, où l'on pouvait lire en lettres claires sur un fond givreux « *Taverne de l'Alpha* ».

Ils pénétrèrent dans un coin de paradis métallique et bizarrement lumineux, comme au cœur d'un cristal rare.

Les murs étaient tout en vitraux, sans dessins définis, mais derrière lesquels palpitait une lumière animée ; bas contre le sol feutré de tapis sombres se suivaient des divans drapés de tissus lamés aux couleurs de laque flambée.

Une petite idole, au regard singulièrement torve, se mirait dans une glace d'une eau brumeuse ; son ombilic monstreux, en forme de brûle-parfum, était creusé dans une pierre veinée ; une cendre parfumée y rougeoyait encore.

Personne ne venait.

A travers les vitres dépolies on voyait le jour de la rue s'assombrir ; la lumière zodiacale, derrière les vitraux muraux, courait, affolée, avec des brusques mouvements d'insecte pourchassé.

Un bruit frais d'eau courante venait des étages.

Alors, sans qu'on la vît venir, une femme fut là, contre la lumière du vitrail, soudainement immobilisée.

— « Elle s'appelle Roméone, » dit Baes. Et, tout aussi brusquement, Théodule ne la vit plus. Mais son cœur était bien lourd. Quelque chose chavira devant ses yeux et il en éprouva un réel malaise.

— « On est sorti, » dit Baes.

— « Dieu merci, » s'écria Théodule, « voici enfin quelqu'un que je connais, c'est Jérôme Meyer ! »

Ce dernier était assis, en effet, sur la plus haute marche de la maison du marchand en grains Gryspeerd.

— « Tu es bête, » souffla Baes, quand le petit Notte voulut s'approcher. « Tu vas te faire mordre. Tu ne distingues donc pas un homme d'un vulgaire *rat d'égout* ? »

Il vit alors avec une douleur inexprimable que ce qu'il avait pris pour Jérôme bâfrait d'une façon des plus comiques des poignées de graines

rondes et, horreur, qu'une horrible corde rosâtre et graisseuse fouettait ses jambes.

— « Je te l'avais bien dit; il s'était réfugié dans l'égout ! »

Enfin le Ham parut comme un havre. Les demoiselles Beers attendaient sur le seuil de la boutique paternelle et la tête décrépite du capitaine Soudan se penchait à la fenêtre du premier étage. Sa main, qui dépassait le rebord de pierre bleue, tenait un livre d'un rouge sale.

— « Mon Dieu ! » s'écria Mlle Marie, « ce petit brûle de fièvre. »

— « Il est malade, » dit Hippolyte Baes, « j'ai eu bien de la peine à le ramener, il a déliré tout au long du chemin. »

— « Je n'ai rien compris à ce problème, » gémit Théodule.

— « Cette vilaine école... » s'éplora Mlle Sophie.

— « Chut, chut ! » fit Mme Notte, « on va le mettre au lit sans tarder. »

On le coucha dans la chambre de ses parents qui lui parut singulièrement peu connue et houleuse.

— « Mlle Marie, » soupira Théodule, « voyez-vous ce tableau en face de moi? »

— « Mais oui, mon petit garçon, c'est sainte Pulchérie, une bien digne élue du Seigneur...Elle te protégera et te fera guérir. »

— « Non, » gémit-il, « elle se nomme Bulus... elle se nomme Roméone... elle se nomme Jérôme Meyer et c'est un vilain rat d'égout. »

— « Miséricorde ! » pleura la maman Notte. « Il délire ! Il faut appeler le docteur. »

On le laissa seul, un moment, rien qu'un moment.

Soudain, d'étranges petits coups résonnèrent contre le mur. Le jeune malade vit la toile du tableau se boursoufler sous de fébriles pichenettes.

Il aurait voulu crier, mais c'était très difficile, il lui semblait que sa voix retentissait ailleurs que dans la chambre.

Et voilà qu'un bruit d'argent ruissela par toute la maison, une volée de pierres inonda la façade, défonçant les vitres, rebondissant dans la chambre.

Alors, les rideaux de la fenêtre se gonflèrent et, avec un grondement de fureur, une grande flamme les dévora.

***

Ce fut le début de la grande maladie de Théodule qui réunit autour de son lit les meilleurs médecins de la ville, et qui le dispensa, à sa guérison, de retourner à l'école.

De cette journée data sa grande amitié pour Hippolyte Baes qui mit à charge du délire toutes les incohérentes souvenances de la journée du 8 octobre.

— « Roméone... la « *Taverne de l'Alpha* »... la transformation de Jérôme Meyer... billevesées mon petit ! »

— « Et le tableau de sainte Pulchérie, la pluie de pierres et les rideaux en feu? »

Mlle Marie en assuma la responsabilité : elle avait allumé un réchaud à alcool pour chauffer du thé. Quant à la chute des pierres il fallut admettre qu'à ce moment une partie du haut fronton de la façade s'était écroulé par le sournois travail des pluies d'automne.

Il y avait là de méchantes coïncidences.

On oublia. Seul Théodule continua à se souvenir, mais c'était, il faut bien en convenir, son rôle dans la vie.

III

Le livre donc tomba sur le parquet du salon sans que rien pût expliquer sa chute. Il est vrai que, dans les derniers jours, de lourds camions transportant des marchandises du port avaient passé par le Ham et toutes les maisons en avaient tremblé sur leur base, comme aux sombres frissons d'un tremblement de terre.

M. Théodule l'avait reconnu immédiatement à sa couverture d'un rouge terni par la poussière et les souillures. Il resta tout un temps à le contempler, tachant la laine bleue du tapis, puis il s'en fut le cueillir d'une main hésitante.

Tout d'abord son incompréhension fut grande : il ignorait que de semblables ouvrages existassent.

C'était un traité bien ordinaire du « *Grand Albert* », suivi d'un succinct exposé de la Clavicule de Salomon et du résumé des travaux d'un certain Samuel Podgers sur la Kabbale, la Nécromancie et la Magie Noire, selon les grimoires d'anciens maîtres de la Grande Science Hermétique.

M. Notte le feuilleta sans grand intérêt et l'aurait remis en place, si des feuilles intercalaires et manuscrites n'avaient retenu davantage son attention.

Leur papier était d'un grain très fin et précieux et l'écriture à l'encre rouge ternie était d'une très belle mais minuscule calligraphie.

Au fond, après en avoir achevé la lecture, M. Théodule ne se sentit guère plus savant et même, à relire ces pages, il se sentit peu attiré par leur mystère.

Elles traitaient de l'évocation des forces obscures, dites infernales, et du commerce que des humains pouvaient entretenir avec ces entités redoutables. De fait, elles constituaient une critique des anciennes méthodes révélées dans le livre, les rejetant comme inefficaces et même ridicules.

« *Les hommes,* » disait le commentateur inconnu, « *ne peuvent atteindre le plan où se meuvent les anges déchus et il est évident que, pour ces derniers, ils présentent si peu d'intérêt, que ceux-ci ne se soucient pas de quitter leur séjour pour se mêler directement à leur vie.* »

Le mot « directement » était inscrit en grands caractères.

« *Mais on arrive à devoir admettre qu'il existe un plan intermédiaire qui est celui du « Grand Nocturne »...* »

Ceci était inscrit à un bas de page et M. Théodule s'aperçut, en

tournant le feuillet, que la suite, qui devait comporter plusieurs pages manuscrites, manquait.

Les suivantes revenaient aux critiques antérieures et M. Notte, qui avait été très frappé par ce nom de « Grand Nocturne », y chercha une plus ample explication. Il n'en trouva que de très confuses. Sans doute l'auteur estimait-il en avoir assez dit dans les feuillets perdus.

« *Il est évident que le « Grand Nocturne » craint de se voir découvrir, que sa connaissance comprend, pour les humains qui l'auront, une défense contre lui et un affaiblissement de sa propre puissance.* »

M. Théodule s'en fit alors une image assez simple qui lui plut : cette créature, si créature elle était, serait une sorte de valet des Grandes Puissances des Ténèbres, délégué pour d'obscures et coupables besognes parmi les hommes.

Il replaça le livre sans grande émotion. Seul le souvenir d'avoir entrevu le livre rouge parmi les images houleuses d'un cauchemar d'enfance le troubla. Il attendit quelque temps avant de raconter tout cela à Hippolyte Baes qui, à son tour, feuilleta le tome et le rendit en disant que, pour six sous, il se chargeait de trouver le pareil chez les regrattiers du livre ; quant au manuscrit il le parcourut à peine.

— « Tout cela nous fait perdre un temps précieux pour le jeu de dames, » conclut-il.

Ce soir-là, on mangea un gros quartier de dinde rôtie et M. Théodule mit sur le compte d'une digestion pénible la nuit de cauchemar qui suivit.

***

Il est vrai qu'elle débuta, non par un songe mais par une réalité.

M. Théodule reconduisit son ami et, portant la veilleuse de verre bleu, monta se coucher. Alors qu'il atteignait le palier du premier, la porte du salon du capitaine Soudan s'ouvrit et Notte sentit une pénétrante odeur de cigare. Il s'arrêta, passablement effrayé, et en toute autre soirée il aurait descendu les marches quatre à quatre et même gagné la rue.

Mais il avait bu trois verres de whisky fameux qu'il avait acheté à un marinier du port.

La liqueur prodigieuse avait versé un courage inaccoutumé dans sa petite âme et il entra bravement dans la pièce obscure. Tout y était en place et ce fut à peine s'il y respira encore l'odeur du cigare. Il lui sembla même qu'une autre senteur, plus douce, en triomphait : celle de fleurs et de fruits.

Il se retira après avoir inspecté les deux chambres, et il en ferma soigneusement les portes avant de gagner sa propre chambre.

Une fois au lit, un léger vertige le saisit, mais il surmonta le malaise et s'endormit.

« *D'où viens-tu, beau nuage...* »

Il était éveillé et se tenait dressé sur son séant ; le goût du whisky

stagnait dans sa bouche, amer et poisseux, mais son esprit lui semblait clair et dépouillé de fumées.

Le clavecin sonnait très doux, très net, dans le silence de la nuit.

« C'est Mlle Sophie, » se dit-il. Et son cœur battit fort mais sans effroi.

Il entendit distinctement une porte claquer, puis un pas monter l'escalier. C'était le pas lourd et lent d'une personne immensément lasse.

« C'est Mlle Marie ! Oui, oui, je sens bien que c'est elle. Mais comme elle est lasse d'avoir porté pendant tant d'années ce sable qui pesait sur elle. Ce sable qui faisait floc, floc, quand il tombait. »

La veilleuse brûlait d'une flamme minuscule, mais éclairait suffisamment la porte que M. Théodule vit s'ouvrir avec lenteur.

Il n'y avait que de l'ombre dans l'entrebâillement, puis un fin rayon de lune tombant d'une haute fenêtre de l'arrière-façade.

Quelqu'un marchait à présent dans la chambre, mais Théodule ne le voyait pas, bien qu'il fît assez clair.

L'autre extrémité du lit gémit et il comprit qu'un grand poids s'y posait.

« C'est Mlle Marie, » se dit-il encore. « Cela ne peut être qu'elle. »

Le poids se déplaçait et Théodule tendit la main vers d'endroit où il voyait l'édredon de soie rouge se creuser.

Brusquement tout son être plongea dans l'horreur.

Sa main fut saisie, attirée, griffée par quelque chose d'abominable et une fureur invisible se jeta sur lui.

— « Mademoiselle Marie, » supplia-t-il.

La chose se recula vers l'extrême bout du lit et y creusa un puits énorme dans les couvertures et les coussins. Théodule vit parfaitement la place de deux mains géantes appuyées de part et d'autre d'un tronc invraisemblable qui se reposait.

Il n'entendait rien, mais eut la sensation d'une respiration monstrueuse à ses côtés.

En bas, le clavecin reprit sa chanson en une suite de sons horriblement aigus, puis se tut brusquement.

— « Mademoiselle Marie... » recommença-t-il.

Il ne put en dire plus long, la chose se rua sur lui et l'enfonça dans les coussins.

Tout à coup il se prit à lutter avec cette innommable entité qui l'avait assailli et, d'un mouvement qui lui coûta ses dernières forces, il la jeta hors du lit.

Il n'entendit aucun bruit sourd de heurt, mais eut la sensation que l'ennemi ténébreux avait subi une défaite et souffrait.

Ce fut grâce au clair de lune qui glissait par la porte qu'il put enfin voir quelque chose.

C'était informe et très noir, mais il sentit parfaitement que c'était Mlle Marie qui s'agitait dans ce sombre tourbillon en une souffrance inouïe.

La chose allait pourtant reprendre des forces et, cela aussi, il le

sentait. Mais il savait également que, cette fois-ci, il allait être hideusement vaincu dans cette lutte, dont la finale serait pour lui pire que la mort. Soudain, il entendit un bruit étrange, merveilleux et à la fois terrible ; une autre présence était là, redoutable au-dessus de toute compréhension.

Le clavecin chanta sur un mode plaintif et très doux, puis la masse noire fondit en une fumée qui suivit le rayon de lune avant de disparaître. Une douceur infinie glissa au cœur de Théodule, le sommeil lui revint immédiatement et le recueillit comme une onde salvatrice.

Mais avant d'y plonger dans la béatitude de l'oubli, il vit une grande ombre s'interposer entre lui et la clarté de la veilleuse.

Il vit une immense figure tournée vers lui, si grande que le plafond fut soulevé par elle et que son front s'entoura d'une parure d'étoiles. Elle était plus ténébreuse que la nuit même et empreinte d'une tristesse si grande et si grave que tout l'être de Notte en frémit de douleur.

Il sut alors, par une révélation mystérieuse éclose au plus profond de son âme, qu'il venait de se trouver face à face avec le Grand Nocturne.

⁂

M. Théodule ne cachait rien à son ami Hippolyte et lui raconta tout par le menu.

— « Un mauvais rêve, n'est-il pas vrai? Un bien singulier rêve, » dit-il.

M. Baes garda le silence.

Pour la première fois de sa vie, M. Notte vit son vieux camarade faire un geste qui n'appartenait pas à la norme courante des jours.

Le petit vieillard monta à l'étage, ferma la porte du salon du capitaine Soudan et en mit la clé en poche.

— « Je te défends de jamais y rentrer ! » fit-il.

M. Théodule mit trois semaines à fabriquer une fausse clé qui lui ouvrit de nouveau la porte interdite.

IV

Mlle Pauline Bullus passa une peau de chamois ambrée sur le marbre de la cheminée, le dossier des chaises et la face de quelques bibelots en biscuit et en faux Sèvres, bien qu'il n'y eût aucun grain de poussière pour les ternir.

Un moment elle se demanda si elle n'aurait pas bien fait de remplacer les sèches monnaie-du-pape par quelques menus chrysanthèmes de la saison, mais à l'idée de remplir d'eau les hauts et fins vases de porphyre blanc, qui flanquaient les coins de la cheminée, elle frissonna.

Le miroir lui renvoyait dans la douce clarté du lustre une image qui lui était peu familière. Elle avait fait bouffer ses cheveux plats, et s'était mis un soupçon de poudre rose sur les joues.

D'ordinaire elle portait une longue robe d'intérieur de gros drap brun qui ressemblait à quelque bure monacale, mais, ce soir, elle l'avait remplacée par un léger peignoir de soie à fleurettes pourpres. Un plateau en laque de Chine occupait le centre d'une table couverte d'une nappe brodée à fleurons.

« Kummel... anisette... abricotine, » murmura-t-elle à mi-voix en mirant à la lumière les facettes de trois petits flacons pansus.

Après un moment d'hésitation elle tira du buffet une boîte en fer-blanc, dont s'envola une odeur vanillée.

« Gaufrettes... macarons... patiences... » énuméra-t-elle avec des airs de chatte gourmande.

« Il ne fait pas bien froid encore, » continua-t-elle, « et, d'ailleurs, la grosse lampe belge du lustre donne beaucoup de chaleur. »

Un bruit de pas naissait dans la rue silencieuse ; d'un doigt précautionneux Pauline Bulus souleva la grosse tenture mordorée.

« Ce n'est pas lui... Je me demande... »

A vivre seule dans sa petite maison de la rue des Blanchisseurs, elle avait pris l'habitude de se parler à elle-même ou de s'adresser à toutes les choses familières qui l'entouraient.

« Serait-ce un bien grand changement dans mon existence? »

Elle se tournait à présent vers une terre cuite tachant de brique le fond jaune clair de la tapisserie murale. C'était une grosse figure niaise et souriante que le modeleur avait nommé « Eulalie ». La grande question ne troubla pas la sérénité du masque de pierre brune.

« Je ne sais vraiment à qui demander conseil ! »

Elle se pencha vers les tentures, mais n'entendit que le vent du port balayer les premières feuilles sèches de la saison au long du trottoir.

« Il est vrai que ce n'est pas encore l'heure... »

Il sembla à Mlle Pauline qu'un peu d'ironie passait sur le lourd visage d'Eulalie.

« Il ne peut venir qu'à la nuit close ! Comprenez donc, ma chère... et les voisins qu'en faites-vous? En un tournemain on aurait raison de ma réputation ! »

Posant une main tremblante sur sa maigre poitrine, elle murmura :

« C'est la première fois que je permets à un monsieur de me rendre visite. Et le soir encore ! Quand bien des gens sont déjà endormis ! Seigneur, suis-je mauvaise... Vais-je sombrer dans le plus haïssable des péchés? »

Son regard se fixait sur la flamme ronde de la lampe.

« C'est un secret... Je n'aurais eu garde d'en parler à quelqu'un.

» Ah ! »

Elle n'avait pas entendu le bruit de pas, mais le clapet de la boîte aux lettres avait émis un léger claquement de bec. Elle ouvrit la porte du salon de manière à éclairer un peu le ténébreux vestibule.

« C'est vous... » murmura-t-elle en un souffle, en entrouvrant la porte. « Venez donc ! »

Sa fine main frémissante indiqua un fauteuil, les flacons et les gâteaux.

« Kummel, anisette, abricotine, gaufrettes, macarons, patiences... »

Il n'y eut qu'un seul coup sourd, énorme.

Une main ferme remit en place les liqueurs et la boîte aux biscuits, puis baissa la lampe avant qu'un souffle bref l'éteignît. Dans la rue noire le vent s'était levé et s'attaquait avec frénésie aux volets mal ajustés des vieilles maisons.

— « Hé, hé !... Pas de cris... rien de rouge sur le peignoir à fleurs... hé... hé... je me souviens pourtant... mais c'était faux, archifaux... pas de cris... rien de rouge... Hé, hé ! »

Le vent emporta vers la rivière proche ces paroles chevrotantes.

C'était un mercredi soir, jour où M. Théodule Notte ne recevait pas la visite d'Hippolyte Baes. Dans le salon du capitaine Soudan, il se tenait tassé dans le fauteuil, près du buffet au clavecin. Lentement il tournait les pages du livre rouge.

« Eh bien, » murmura-t-il, « eh bien... »

Il semblait attendre quelque chose, mais rien ne venait.

« Etait-ce bien la peine? » dit-il.

Et sa bouche se plissa amèrement. Il retourna dans la salle à manger pour fumer sa pipe et lire sous la lampe un de ses livres favoris : « *Les Aventures de Télémaque* ».

*
* *

— « Deux crimes en moins de quinze jours, » gémit le commissaire de police Sanders en arpentant fiévreusement son bureau de la rue des Ursulines.

Son secrétaire, le gros Porthals, parapha un long rapport.

— « La femme à journée de Mlle Bulus affirme que rien n'a disparu dans la maison, pas même une pelote à épingles. Elle n'avait que des relations de voisinage et ne recevait personne. Il n'y a aucune trace d'intrusion d'ailleurs... ni aucune autre. Je me demande s'il y a crime ! »

Le commissaire lui lança un regard furieux.

— « Elle se sera défoncé elle-même le crâne ! D'une simple pichenette sans doute? »

Porthals haussa ses rondes et grasses épaules et continua :

— « Quant à ce pauvre M. Meyer, on ne sait trop quoi penser non plus. Son cadavre a été retiré de l'égout du Moulin à Foulons ; les rats lui avaient vilainement abîmé le portrait. »

— « Vous pourriez employer une expression plus convenable, » corrigea le commissaire. « Pauvre Jérôme, on ne lui connaissait que des amis ! La gorge ouverte et comment ! Ah ! la brute qui a fait le coup n'a pas cané à la besogne ! Pouah ! »

— « On arrête quelqu'un? » demanda le secrétaire.

— « Qui donc? » aboya le commissaire. « Consultez dans le journal la colonne de l'Etat Civil et faites votre choix parmi les nouveau-nés ! »

Il colla son visage écarlate contre la vitre et salua d'un bref signe de tête M. Notte qui passait dans la rue.

— « Tenez, mettez donc les menottes à ce brave Théodule ! » s'écria-t-il.

Porthals éclata d'un rire sonore.

M. Notte traversa la place du Gros Sablon, donna un regard amical à la haute pompe et tourna la rue du Roitelet. Devant l'hôtel Minus son cœur se pinça.

Pendant une brève seconde, il avait vu une porte de cuivre rouge et des mots brasillants : « *Taverne de l'Alpha* ». Mais, comme il s'approchait, il ne trouva que les ternes façades de toujours.

Alors qu'il traversait la Vieille Rue des Peignes, il vit une porte ouverte sur un jardinet de pauvre où une grande femme maigre donnait à manger à des poulets étiques. Il s'attarda un moment à la regarder et lorsqu'elle leva les yeux, il la salua. Elle eut l'air de ne pas le connaître et ne lui rendit pas sa politesse.

« Je me demande, » pensa Théodule, « où je puis l'avoir vue, car, enfin, je l'ai certainement déjà vue quelque part. »

En longeant le parapet de pierre du pont du Lait Tourné, il se frappa le front :

« Sainte Pulchérie ! » s'écria-t-il. « Ah ! comme elle ressemble à la sainte du tableau ! »

Il avait fermé boutique ce jour-là et se dépêchait pour retrouver le Ham familier.

« Ce soir nous mangeons le coq au vin, » se dit-il, « et M. Hippolyte pourra emporter un ou deux pains à saucisses que j'ai fait cuire par le boulanger Lambrechts. »

*
* *

Pulchérie Meire repoussa d'un air dégoûté l'assiette où refroidissait un peu appétissant brouet à l'oignon.

« Onze heures, » grogna-t-elle, « allons voir s'il y a encore un sou à gagner. »

De onze heures à une heure du matin elle poussait la porte des cafés tardifs pour présenter aux derniers buveurs sa falote pacotille de galettes croquantes, d'œufs durs et de féveroles frites.

Jadis, elle avait été belle fille, fort recherchée par les hommes, mais ces années heureuses avaient fui au loin. Elle fut bien étonnée, en quittant l'obscure rue des Epingles, de voir une ombre s'attacher à ses pas.

— « Puis-je vous offrir... » hésita une voix dans l'ombre.

Pulchérie s'arrêta et désigna les fenêtres roses d'un estaminet proche.

— « Non, non, » protesta l'homme, « chez vous, si vous le voulez bien. »

Pulchérie se mit à rire en se disant que, selon le proverbe, tous les chats dans la nuit sont gris.

— « Si cela ne me fait pas perdre le gain de ma soirée, » dit-elle. « Je « fais » parfois plus de cent sous. »

Pour toute réponse l'homme fit sonner des pièces d'argent dans son gousset.

— « Bien, » accepta Pulchérie, « je lâche le travail pour un soir... chez moi j'ai de la bière et du genièvre. »

Ils firent route ensemble par la place du Marché absolument déserte et Pulchérie fit tous les frais de la conversation.

— « La vie est dure pour une femme seule. J'ai été mariée, mais mon mari m'a lâchée pour une sale femelle qui fait les foires en province. Si je reçois quelqu'un chez moi, c'est bien mon droit, n'est-il pas vrai? »

— « Très vrai! » répondit l'homme.

— « Mais je ne puis vous garder jusqu'à demain... à cause des voisins qui sont si méchants. »

— « Bien entendu! »

Elle ouvrit la porte du petit jardinet et lui prit la main.

— « Laissez-moi vous conduire. Prenez garde, il y a deux marches... »

La cuisine où elle introduisit le visiteur nocturne était pauvre mais fort propre ; le carrelage rouge brillait et, dans l'alcôve, le lit révélait d'attrayantes blancheurs.

— « Il fait propre, hein? » fit-elle avec orgueil.

Puis elle se tourna vers lui, goguenarde quand même.

« Alors, on accoste les dames dans la rue, petit méchant? »

L'homme grogna, le visage tourné vers la porte.

« De la bière ou du genièvre? »

— « De la bière! »

— « Bon! Mais, moi, je bois la goutte! »

Elle se dirigea vers une armoire de poupée et en retira un cruchon de grès bleu ; dans un coin, recouvert d'un torchon humide, un baril laissait tomber à petit bruit des gouttes de bière dans un gros bol de faïence.

— « C'est de la bière de Duyckers, » annonça-t-elle, « vous devez aimer cela! »

— « Heu, » grommela-t-il, « j'en bois quelquefois. »

Ils trinquèrent.

La femme avait allumé une lampe de verre à mèche plate qui éclairait à peine la table et les verres.

— « Vous êtes bien installée ici, » dit l'homme avec politesse.

Pulchérie Meire était sensible aux attentions et à la civilité masculines, dont elle était sevrée depuis longtemps.

— « Pour être petite, ma maison n'en est pas moins une maison de maître, » dit-elle. « Le vieux Minus la retrancha de sa propre demeure, on ne sait trop pourquoi, et la mit à louer. »

— « Minus... » répéta l'hôte de minuit.

— « Hé, oui, ce vieux baron de la rue du Roitelet. Si on faisait un trou dans ce mur, on entrerait tout de go dans ses cuisines. »

Elle rit de bon cœur.

« Je parie qu'on y trouverait moins à boire et à manger qu'ici. Vous reprenez de la bière? Moi, je veux bien une autre goutte. »

Elle retourna vers le baril et laissa couler la bière de haut pour la faire mousser dans le verre ; en se penchant sa grosse écharpe de laine bleue se déroula.

Soudain, la cravate se serra, se serra...

Pulchérie Meire poussa un long soupir ; elle n'était plus très forte et ce fut presque sans résistance qu'elle glissa par terre.

La lampe fut renversée, mais une flamme verdâtre courut le long de l'huile de schiste répandue.

Une porte se ferma en criant sur ses gonds ; dans le jardin une geline, troublée dans son sommeil, s'ébroua et gloussa légèrement.

Dans l'ombre deux matous s'affrontèrent en poussant d'affreux cris de guerre.

L'horloge du Beffroi compta les douze coups de minuit au moment où le veilleur Dierick sonna le clairon d'alarme en voyant de hautes flammes s'élancer des toitures de la vieille rue des Peignes.

***

— « Voici que les malheurs se suivent jusque dans notre voisinage immédiat, » pleurnicha le commissaire Sanders. « Un incendie et un cadavre ! Je me demande... »

— « S'il n'y a pas un double crime, » acheva Porthals. « C'est possible, toutes les choses se font en trois temps à en croire la morale des mariniers, mais ce qui reste de Pulchérie Meire n'est pas suffisant pour le prouver. Inutile de nous mettre sur les bras une affaire de plus. »

— « C'est bien ce que je dis, » approuva Sanders d'une pauvre voix larmoyante, « mais je vous le répète, Porthals, il y a du mauvais dans l'air comme en temps d'épidémie. »

Le veilleur Dierick qui était de planton passa sa tête de belette par l'entrebâillement de la porte.

— « Le docteur Santherix est là qui veut voir Monsieur ! »

Sanders soupira.

— « S'il y a quelque chose qui cloche dans l'affaire de Pulchérie Meire, ce sera bien ce damné Santherix qui le trouvera. »

En effet, le docteur avait trouvé.

— « Je dépose mon rapport au Procureur du Roi, » déclara-t-il, « la femme Pulchérie Meire a été étranglée. »

— « Bah ! » protesta Porthals, « il en restait à peine quelques pelletées de cendre grasse. »

— « Vertèbres du cou rompues, » riposta le docteur, « la corde du gibet n'aurait pas pu faire mieux ! »

— « Et de trois ! » soupira Sanders. « Que ne suis-je à la veille de ma retraite ! »

D'une écriture fine et serrée il se mit à couvrir de longues pages de

papier quadrillé qu'il passait au fur et à mesure à son adjoint. Un agent apporta des lampes et, lorsque les fenêtres du café du Miroir s'éclairèrent, les deux policiers continuaient toujours à noircir des pages.

— « Finie la bonne vie ! » maugréa Sanders en se frottant les mains que la crampe gagnait.

— « Si je tenais le fils de salope qui nous a joué un tel tour, » ajouta Porthals, « je serais capable de souffler la besogne au bourreau ! »

V

M. Théodule resta quelque temps aux écoutes des bruits de la rue ; les pas de M. Baes décroissaient rapidement et seul le raclement de sa canne le long de la bordure du trottoir resta encore audible, l'espace des suivantes secondes.

Dans la chambre du capitaine Soudan, il alluma toutes les bougies des candélabres et s'installa dans le fauteuil.

Le livre rouge était sur la table à sa portée et Notte y posa une main solennelle.

« Ou j'ai mal compris votre science, ou j'ai rempli toutes les conditions, et vous me devez ce que vous me devez ! » dit-il avec quelque emphase.

Il regarda autour de lui, attendant quelque chose.

Mais la porte ne s'ouvrit pas et les flammes des bougies étaient bien droites, aucun déplacement d'air, aucun vent coulis, ne les sollicitant. Théodule retira sa main et la porta à son front.

« Pour un homme qui ne comprit rien à l'école au problème des courriers, il m'a fallu bien de peine pour comprendre ce que vous pouviez pour moi, ô étrange livre rouge, et plus de peine encore pour... agir selon votre effroyable volonté ! »

Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

« Obéir au destin... tout est là, » dirait Hippolyte. « Mais il ne m'explique rien. Or, tout ce destin me semble être enclos dans cette journée du 8 octobre, ma vie s'y est arrêtée en quelque sorte, sa marche y fut bloquée comme un frein ferme la marche d'un chariot. Qui ou quoi va desserrer ce frein? »

Il continua plaintivement en jetant un regard de reproche au livre rouge.

« M'auriez-vous menti, ô livre très sage? »

Il sursauta.

Rien n'était arrivé, rien n'avait bougé dans la chambre, mais il était debout et se dirigeait hâtivement vers la porte, mû par une force qui se révélait hors de lui-même.

« Je n'ai rien demandé, » soliloqua-t-il en descendant l'escalier, « mais quelqu'un sait ce que je désire vraiment, ce qui est l'unique but de ma vie ! Vais-je l'apprendre aujourd'hui? »

Le Ham était désert lorsqu'il le remonta vers la haute ville. Le

pont du Lait Tourné sonna le creux sous ses pas et, en traversant l'esplanade de Saint-Jacques, il ne vit plus aucune lumière aux cafés.

« Il doit être fort tard, » se dit-il.

Il ne ressentit aucun étonnement en voyant une large nappe de lumière trouant les ténèbres de la rue du Roitelet.

Il respira profondément et une fièvre soudaine s'empara de lui.

« Enfin... elle est là... la « *Taverne de l'Alpha* » ! »

Il poussa la porte et revit les divans bas, la monstrueuse idole de pierre et les vitraux derrière laquelle palpitait la mystérieuse clarté.

— « Roméone ! » s'écria-t-il.

Elle fut à ses côtés sans qu'il la vît venir.

— « Vous voilà, » dit-il, « maintenant je sais ce que j'ai désiré toute ma vie. »

Elle fixa un long regard sur lui, puis murmura à voix basse :

— « Ah ! comme il me serait doux de vivre à présent ! »

— « Vivre? »

Elle se serra contre lui et il sentit un grand froid l'envahir.

— « Il y a tant d'années que je suis morte, mon petit ! »

Théodule poussa un cri de terreur, mais en même temps une joie terrible l'envahit.

— « Roméone... oui, je vous reconnais très bien, et pourtant je retrouve quelqu'un d'autre en vous. »

Un bras souple et robuste l'entoura, il se sentit attiré sur un corps ferme mais froid.

— « Mademoiselle Marie ! »

— « Si vous voulez, » dit-elle, « un jour vous vous apercevrez peut-être que pour être étrange et terrible, la vérité est simple : *il y avait le temps entre nous, il n'est plus*... Venez ! »

Derrière les vitraux la clarté s'affola soudainement. Théodule la montra du doigt, mais Roméone écarta vivement sa main.

— « Non, non, faites comme si elle n'était pas là ! »

— « Qu'y a-t-il derrière? » demanda-t-il.

La femme eut un geste d'effroi.

— « Il sera toujours temps de le savoir, mon petit, quand il me faudra y retourner et vous aussi... »

Elle posa ses lèvres sur les siennes pour éviter une question.

— « Il y a combien d'années que je vous ai embrassé comme cela, » dit-elle avec fièvre, « vous sentez qui je suis maintenant? »

— « Oh ! oui, Roméone... non, Mademoiselle Marie, je vous ai aimée ! Maintenant je sais ce qui était ma destinée : vous aimer ! Pour cela, j'ai obéi au livre, appelé à l'aide le... Grand Nocturne. »

La femme poussa un cri affreux.

— « Et vous m'avez arraché à la tombe pour cela ! »

Théodule essaya de s'écarter un peu d'elle.

— « Le passé... je suis l'homme qui n'ai vécu que pour lui... qui ai consacré mon temps à me souvenir. Je comprends : on me rend à lui ! »

*
* *

Trois jours plus tard, le commissaire Sanders commença un nouveau rapport que son adjoint relut, retoucha et copia en triple expédition : L'apostille qui y fut annexée portait en ronde : « *Disparition du nommé Théodule Notte* ».

Le pauvre Sanders aurait sombré dans la plus noire des démences, s'il avait pu voir qu'à cette minute le nommé Théodule Notte fumait béatement sa pipe devant la haute pompe du Gros Sablon, à trente pas du bureau de police. Deux heures plus tard, il le croisait devant les fenêtres claires du café du Miroir et, vers minuit, il tournait en même temps que lui le coin de la rue du Roitelet, pour regagner la « *Taverne de l'Alpha* ».

Mais cette taverne n'existait pas pour M. Sanders ni pour d'autres, car elle se situait hors du temps du bon commissaire et de ses concitoyens, ainsi que la vie même de M. Notte.

Mais, ni Sanders ni les autres n'étaient initiés aux mystères du vieux livre rouge et le Grand Nocturne ne se souciait pas d'eux.

Cette vie de Théodule Notte ne ressemblait en rien à un rêve ; le beau cadre de la taverne et le brûlant amour de Roméone ou Mlle Marie suffisaient pour la rendre tangible et bonne.

— « Ne voulez-vous revoir les « autres »? » demanda un jour la femme aimée.

Il fallut quelque temps à Théodule pour comprendre ce qu'elle voulait dire.

C'était par un bel après-midi de dimanche, un peu froid mais clair et agréable.

Ils quittèrent la taverne et descendirent la rue du Roitelet. La place Saint-Jacques était pleine de monde, car un kiosque y était dressé et un orchestre rural y faisait ronfler cuivres et grosses caisses.

Ils passaient à travers la foule égayée, invisibles pour elle, puisqu'ils se mouvaient hors de son temps.

Au moment où ils traversèrent le pont et où ils virent la profondeur ensoleillée du Ham s'ouvrir devant eux, M. Notte tressaillit.

— « Nous allons... chez moi? » demanda-t-il.

— « Sans aucun doute, » répondit Mlle Marie en lui pressant tendrement le bras.

— « Et... » s'enquit-il avec un peu d'angoisse.

Elle haussa les épaules et l'entraîna.

Lorsqu'il poussa la porte de la boutique, il entendit une grêle chanson venir de l'étage.

« *D'où viens-tu beau nuage... entraîné par le vent...* »

Il ne s'étonna guère de retrouver dans le salon du capitaine Soudan Mlle Sophie, installée devant le clavecin, ni de revoir sa mère, brodant d'affreuses pantoufles jaunes, ni de s'asseoir aux côtés de son père fumant une longue pipe de Hollande.

Rien dans cette assemblée dominicale ne pouvait faire songer que trente ans de sépulture avaient séparé ces êtres. Il n'y eut aucune parole d'accueil et personne ne s'étonna de voir un Théodule vieux de plus de cinquante ans à côté de Mlle Marie.

Théodule vit que son amie portait une épaisse robe de laine constellée de jais, et non la fine toilette de soie lamée d'argent qui drapait Roméone en quittant la « *Taverne de l'Alpha* ». Mais il accepta tout cela comme appartenant à la norme des choses.

Ils soupèrent de fort bon appétit et Théodule retrouva le goût d'une sauce au vin et à l'échalote dont sa mère avait toujours gardé jalousement le secret.

— « Voyons, Jean-Baptiste... on n'apprend rien de bon dans les livres ! »

Ainsi la maman Notte réprimandait doucement son mari qui avait coulé un regard d'envie vers la bibliothèque.

Ils se quittèrent à la nuit close ; Théodule et Mlle Marie retournèrent à la « *Taverne de l'Alpha* ».

— « Tiens, » dit-il tout à coup, « nous n'avons pas revu le capitaine Soudan. »

Sa compagne sursauta.

— « Ne parlez pas de lui, » supplia-t-elle, « pour l'amour de nous, n'en parlez jamais ! »

Théodule la regarda avec curiosité.

— « Hé, hé ! » fit-il, « soit... je veux bien. »

Puis ses idées bifurquèrent.

— « Il me semble, » dit-il, « que tout ce que papa et maman ont dit, ils l'ont déjà dit. Que j'ai entendu le concert sur la place Saint-Jacques et j'ai même souvenance d'avoir mangé... »

Sa compagne l'interrompit avec quelque impatience :

— « Evidemment... Ce ne sont que des images passées parmi lesquelles tu erres. »

— « Alors, papa et maman Notte et Mlle Sophie sont restés... réellement morts? »

— « C'est bien cela... ou presque. »

— « Et toi ? »

— « Moi? »

Elle jeta ce mot en un cri frémissant d'horreur.

— « Moi? Tu m'as arrachée à la mort pour que je sois ta chose, ta... »

Un moment il crut voir quelque chose qui changeait en elle : il entrevit quelque chose de noir, de monstrueux et d'affreusement hostile, mais ce fut si bref qu'il put croire à quelque jeu d'ombres, car, en cette seconde, les fines flammes des bougies frémissaient dans le vent du soir se glissant par une fenêtre entrouverte.

— « Je n'ai jamais désiré que cela, » dit-il avec simplicité, « mais je ne parvenais pas à fixer ce désir ni à l'exprimer. »

Il ne fut plus question entre eux de cet étrange et douloureux inter-

mède. Ils vivaient des jours calmes et doux, ne quittant plus la solitaire taverne, et M. Théodule ne pensa plus à retourner dans le Ham pour s'y mouvoir parmi des images.

Une nuit il s'éveilla et étendit la main vers l'oreiller où devait se poser la tête de son amie.

La place était vide et glacée.

Il appela et, ne recevant nulle réponse, il quitta la chambre.

La maison lui parut singulièrement inconnue, et il lui sembla s'enfoncer dans un monde de rêve, irréel et flou. Il gravit des escaliers, en descendit d'autres, traversa des chambres baignant dans des clartés pauvres et sinistres. Il retrouva pourtant la sienne et le lit vide.

Son cœur se crispa, un sentiment nouveau et déchirant venait de naître aux tréfonds de son être.

« Elle est partie... elle est allée *le* retrouver... je le sais, car j'en ai les preuves par les lettres dans le petit secrétaire de Boule ! »

Il se jeta dans la rue comme un nageur à la mer et parcourut à grands pas la place Saint-Jacques, passa les deux ponts et s'engouffra dans l'ombre épaisse du Ham.

Un rayon de lune s'accrochait à la grosse bobine de fer de la mercerie et Théodule observa quelque temps la façade ; la clarté lunaire combattait les minces lueurs intérieures qu'il croyait voir entre les fentes des stores.

« Ah ! » gronda-t-il soudain. « *Il* est dans sa chambre, *il* a allumé les bougies, *il* lit dans son infâme livre rouge et *elle* est auprès de *lui !* »

Sa clé ouvrit la porte de la boutique, dont les verrous n'avaient pas été poussés.

Dès qu'il eut atteint les premières marches de l'escalier, il sentit l'odeur du cigare.

Il se dirigeait sans peine dans l'obscurité, aidé par un peu de lune filtrant d'une lucarne des étages supérieurs. Au premier étage, une ligne de clarté soulignait le dessous d'une porte.

Théodule bondit dans la chambre.

Six bougies brûlaient dans les hauts candélabres de cuivre et un peu de braise rougeoyait encore dans le foyer.

— « Ah ! » fit-il d'une voix rauque, « vous voilà tout de même ! »

Le vieux capitaine Soudan, assis dans le fauteuil Voltaire, leva vers lui une tête chenue et déposa le livre.

— « Où est-elle? » gronda Théodule.

Le vieillard le regarda fixement mais ne répondit pas.

— « Vous allez me le dire... Vous n'allez plus me la prendre... J'ai fait tout ce que votre hideux livre m'a conseillé de faire et je *la veux*, m'entendez-vous? »

Dans le regard vitreux du capitaine passa une brève lueur.

— « Partie? » demanda-t-il d'une atroce voix de tête, « oui... oui... il lui suffit d'un rayon de lune pour filer. Donc elle est partie... »

Il reprit le livre rouge.

— « Laissez votre infâme bouquin et répondez-moi ! » cria Théodule. « Je veux savoir où elle est. »

— « Où elle est? Vraiment? Voilà la question : où est-elle? »

Une grande ombre clignota sur le mur d'en face et Notte vit que les trois bougies d'un des candélabres venaient de s'éteindre à la fois. Par les fentes du store le clair de lune devint visible et glissa vers le fauteuil du capitaine.

Théodule s'avança vers lui, les mains menaçantes :

— « Je vous hais, » gronda-t-il. « Vous l'avez prise à ma jeunesse et vous allez me la voler encore ! »

Les mains étaient à la hauteur des épaules du vieillard qui se tenait immobile, blotti dans les coussins de son siège.

Les flammes des trois autres bougies s'évanouirent, comme brusquement soufflées, mais les rayons de lune dessinaient nettement la forme accroupie du capitaine sur l'écran des ténèbres.

— « Je vais vous tuer, Soudan ! » murmura Théodule.

Il étreignit quelque chose de froid et de flasque, entendit un râle et un rire, puis il sentit ses doigts se refermer sur le vide.

— « Mort ! » cria-t-il, « il ne me la prendra plus ! »

Tout à coup les volets claquèrent, s'ouvrirent tout grands et une large clarté lunaire envahit le salon.

Théodule poussa un cri d'épouvante : une masse brumeuse s'agitait dans la pièce et roulait vers lui avec une férocité qu'il devinait plus qu'il ne voyait.

Dans la clarté verte il vit passer des mains fantômales et gigantesques, tandis qu'un visage terrible se précisait.

« Mademoiselle Marie ! » sanglota-t-il en se rappelant le cauchemar d'une nuit lointaine.

La chose innommable fut sur lui, l'étouffant, l'écrasant, lui soufflant à la figure un effroyable relent de tombe.

Et voici que le cauchemar se déroula comme en cette même nuit : le monstrueux brouillard recula et s'enfuit en traînées fuligineuses au long des pinceaux lunaires.

Pendant une seconde, Théodule entrevit l'immense et grave figure suspendue dans le ciel parmi les étoiles ; puis elle se rapetissa et s'approcha de la fenêtre avec une vélocité incroyable. Les bougies s'allumèrent, les volets claquèrent en se refermant et Théodule se revit dans le salon, les yeux fixés sur un fauteuil vide.

Mais, devant le feu qui se mourait, le regardant avec un sourire un peu triste, se tenait M. Hippolyte Baes.

***

— « Hippolyte ! » s'écria-t-il.

Il n'avait plus revu son vieil ami depuis qu'il avait suivi la destinée que lui avait assignée le livre rouge.

M. Baes portait toujours son habit Véronèse et sa canne ferrée était suspendue à son bras.

Tout à coup il la leva et, de la pointe, indiqua le fauteuil.

— « Tu ne le vois plus? »

— « Qui? Le capitaine Soudan? »

Hippolyte Baes poussa un ricanement bref.

— « Un sale petit démon... *Là-bas* il se nommait Tegrath, il se flattait d'être le démon des livres et c'est le seul qui était resté sur terre. »

— « Un démon... un démon... » balbutia Théodule sans comprendre.

Son compagnon le regarda avec tendresse.

— « Mon pauvre petit, le temps presse et je ne pourrai plus grand-chose pour toi. Tu as proprement supprimé tout ce qu'il lui restait de vie terrestre en serrant le cou à cette petite saleté que l'enfer avait laissé sur terre. Mais, ce faisant, tu es revenu sur un autre plan du temps qui ne pourra plus t'accueillir... »

Théodule serra les mains contre ses tempes.

— « Qu'est-ce qui m'arrive? Qu'ai-je donc fait? »

Hippolyte posa ses mains sur les épaules de son ami.

— « Je vais te dire quelque chose qui va te faire bien de la peine, mon pauvre petit. Le capitaine Soudan... non, Tegrath, c'était... ton père... alors, toi... »

Théodule poussa un cri d'horreur et de désespoir.

— « Maman... alors, moi... le fils d'un... »

Hippolyte Baes lui ferma la bouche.

— « Viens, » dit-il, « il est temps... »

Théodule revit le Ham, les deux Ponts, la place Saint-Jacques, mais les espaces n'étaient plus si solitaires, lui semblait-il. Il voyait partout des ombres et entendait de confuses rumeurs.

Il y avait de la lumière dans la « *Taverne de l'Alpha* » au moment où Hippolyte en poussa la porte.

— « Attention! Aujourd'hui elle existe pour tout le monde... » fit-il.

Il prêta une oreille attentive aux bruits lointains des rues.

— « Un homme naquit de Dieu, il fut le Rédempteur des hommes, » murmura-t-il, « alors... un esprit de la nuit, singeant ce geste d'amour et de lumière, fit naître un homme... »

Il regarda Théodule avec un peu d'affectueux mépris.

— « Il en fit le plus triste et le plus lamentable des hommes. »

— « Moi, » dit Théodule... « triste et lamentable, oh! oui! »

Il regarda le décor chaud et familier de la taverne solitaire.

— « Tout le monde m'a trahi, » soupira-t-il, « et... sans m'avoir aimé. »

— « Si! »

C'était un cri sourd qui avait vibré dans l'air.

— « Roméone... Mademoiselle Marie! » s'écria Théodule et une lueur de joie parut dans ses yeux.

Mais Hippolyte Baes secoua la tête.

— « Quelqu'un s'est penché sur ta grande misère, mon pauvre ami. Il ne pouvait rien contre le sort qui devait être le tien. Mais il a marché à tes côtés, il t'a défendu contre les atroces entités du cauchemar.

Il a tâché d'arrêter les heures et de te garder blotti dans le passé, toi pour qui l'avenir ne réservait que la dernière des épouvantes... »

— « Hippolyte ! » s'écria Notte. « Comme au jour où je tombai malade, je ne comprends rien à tout ceci... ni à vous-même. »

Baes se tourna tout à coup vers la porte.

— « Il y a des hommes qui marchent dans la rue, » murmura-t-il.

Puis, reprenant son discours :

— « Il te suivra là où tu dois aller, bien qu'il ait trahi lui-même peut-être... »

Théodule se rendit compte que son ami parlait plus pour lui-même qu'il ne s'adressait à lui.

Tout à coup la clarté sembla se faire en son esprit.

— « Le Grand Nocturne ! » s'écria-t-il.

Baes sourit et lui prit la main.

— « Hé, hé ! » ricana une voix dans leur dos.

M. Hippolyte se tourna vers le petit bouddha.

— « Tais-toi, magot ! » ordonna-t-il.

— « Me tais, » dit la voix.

La rue se remplissait de bruits confus.

Théodule Notte tenait les yeux fixés sur les vitraux muraux, derrière lesquels la lueur se remit à voltiger.

Il porta la main à son cœur.

— « Hippolyte, je vois... Pauline Bullus est couchée sur le flanc, le crâne brisé... les rats d'égout rongent le pauvre visage de Jérôme Meyer, la fille Meire brûle dans sa maison en flammes. Ah ! il me fallait tuer trois fois, selon la loi du livre rouge. »

Soudain, les fenêtres et le carreau de verre de la porte volèrent en éclats et une pluie de pierres s'abattit à l'intérieur de la taverne.

— « La pluie de pierres ! » s'écria Théodule, « la destinée s'est accomplie. Ainsi, en cette effroyable journée du 8 octobre, *j'ai vécu toute ma vie !* »

Une foule hagarde grouillait à présent dans le noir de la rue, des lanternes d'écurie et des torches éclairèrent des visages tordus par la haine.

— « A mort, l'assassin ! »

Derrière une des vitres en éclats, le visage livide du commissaire Sanders apparut :

— « Théodule Notte, rendez-vous ! »

Hippolyte Baes étendit la main et un silence étrange régna : Théodule le regarda avec stupeur.

Le vieillard venait de saisir le bouddha de pierre et le lançait dans les vitraux qui s'évanouirent comme une baudruche crevée.

Théodule vit s'ouvrir devant lui une route ténébreuse, comme creusée dans une fumée immobile et se terminant dans une lointaine perspective par un rougeoiement affolé, indescriptible.

— « Il nous faut partir là, » dit doucement Hippolyte Baes.

— « Qui... qui êtes-vous? » murmura Théodule.

Avec des cris de rage la foule envahissait la « *Taverne de l'Alpha* », mais Théodule ne la voyait ni ne l'entendait plus, ses pieds foulaient un velours noir très doux.

— « Qui êtes-vous? » demanda-t-il encore.

Hippolyte Baes n'était plus à ses côtés, mais une forme immense dont le front formidable s'auréolait de nuées.

— « Le Grand Nocturne ! » soupira Théodule.

— « Viens, » dit une voix amie qui semblait descendre d'immenses altitudes, mais que Théodule Notte reconnut être celle s'élevant près de lui, lors des petits soupers fins et des tranquilles parties de dames.

— « Viens, même *là-bas* il y a des enfants prodigues ! »

Le cœur de Théodule Notte était paisible, et le bruit du monde qu'il quittait à jamais venait à lui comme le soupir d'un dernier souffle de brise dans de hauts peupliers, dressés dans la paix heureuse d'un beau soir.



JEAN RAY
OU LE COMBAT AVEC LES FANTÔMES
par JACQUES VAN HERP

Il y a une légende Jean Ray, l'homme insaisissable, mystérieux, dont toutes les adresses connues sont fausses, l'étrange forban retraité. Mais Jean Ray est l'homme de cette légende : celui qui évoque les coins venteux de la Marmorkirche de Copenhague, les navires nocturnes de la Rum-Row, l'Irlande misérable de 1920, l'Allemagne de 1927 ou les lentes aubes grises de la Baltique, le fait en connaissance de cause. Pour avoir bu le rack ou le mauvais whisky des tavernes louches, avoir mis son sac à bord de caboteurs contrebandiers, avoir erré dans ces ports gris et enfumés, ce gantois au teint basané, haut de six pieds, taillé en docker, les cheveux à peine grisonnants, est le dernier survivant des pirates de la mer du Nord. Baptisé Tiger Jack, il fut de ceux qui commandaient les flottilles ravitaillant les bootleggers au temps de la prohibition, engageant au besoin le combat avec les vedettes de la police. Son dos porte d'étranges cicatrices dont on chuchote qu'elles pourraient bien être du chat à neuf queues de Dartmoor. On le vit, dans une bagarre avec trois matelots lettons, annoncer calmement : « J'ai sept balles, vous avez trois têtes. » Puis enlever quatre balles au chargeur et les lancer au visage de ses adversaires. Ayant eu à se plaindre d'un éditeur, il déclare hautement : « Je lui ai cassé la gueule. » Et de fait on se souvient à Bruxelles que, avant l'arrivée de police-secours, on put voir Tiger Jack faire passer par la fenêtre du premier étage et le mobilier et l'éditeur, qu'il fallut hospitaliser. Et qui le découvre dans une pièce tapissée de livres et de manuscrits, avec son chandail bleu de marin, ne peut s'empêcher de songer à cette phrase de sa biographe, Rosa Richter : *« Jean Ray est vivant pour n'avoir jamais manqué un coup de feu, et pour avoir toujours tiré le premier... »*

Ce dernier forban taillé en force, qui connut Rosny aîné, Maurice Renard, correspondit avec Wells, est d'une étonnante érudition, acquise au hasard des veilles maritimes, riche surtout d'auteurs anglais et allemands, comme il arrive souvent aux Flamands. Au reste, écrivant directement en quatre langues : français, flamand, anglais, allemand.

Son œuvre est aussi mystérieuse que sa personne. Elle se disperse dans les revues confidentielles et les grands journaux de toutes les langues. Puis il y a John Flanders — son pseudonyme — et ses contes pour enfants qui sont parfois du meilleur Jean Ray. Enfin il semble bien avoir collaboré aux aventures de Harry Dickson, ces étonnants fascicules édités en Hollande, où, avec une éblouissante richesse de fautes d'orthographe et de syntaxe, se rencontraient des gorgones, des hommes squelettes, des adorateurs du démon, des cas de hantise et de possession.

Mais cette œuvre le révèle bien car Jean Ray transparaît dans ses personnages : quelle que soit la situation qui se présente, les êtres surnaturels, invisibles ou monstrueux qu'ils ont à affronter, ils ne refusent jamais la lutte, ne s'abandonnent ni à la résignation ni à la longue épouvante. Chez eux aucune angoisse métaphysique, aucun écrasement de l'homme face à cette réalité inconnue qui le déroute et semble devoir le submerger. Quand, enfin, la raison ou la force fuient, ils opposent la prière à ces étranges puissances, non comme un balbutiement d'enfant cherchant à ne plus entendre sa peur, mais comme une arme dernière et toute-puissante.

Mais sitôt que l'adversaire peut être combattu, qu'ils surprennent un point par où le blesser ou le vaincre, ils font face avec l'entêtement des communiers flamands. Et le professeur Archiprêtre va porter l'incendie dans la Ruelle Ténébreuse, Fraulein Méta charge à coups de rapière les invisibles terreurs et les blesse, le jeune médecin de l'Oncle Thimotéus saisit la Mort même à la gorge, sous sa poigne Grandsire enchaîne les dieux terribles et les fait ramper comme des esclaves. Pour tous l'au-delà n'est qu'un adversaire comme tant d'autres : puissant, redoutable mais toujours à la mesure de l'homme.

***

« Dans une poignée du sable de la route j'ai mis un rayon du soleil qui brille, un murmure du vent qui se lève, une goutte du ruisseau qui passe et un frisson de mon âme, pour pétrir les choses dont on fait les histoires. »

Cet épilogue des « *Derniers contes* » peut servir d'épigraphe à l'œuvre entière de Jean Ray. Sans cesse il a pétri sa vie, ses souvenirs, pour nous conter la découverte du monde de la peur. Il a décrassé sa langue de ses germanismes, enrichi son vocabulaire, jusqu'au pédantisme parfois, développé sa technique, et il arrive même qu'il se laisse guider par elle. Il est le créateur d'un univers louche, indécis, où règnent toutes les formes de la peur ; univers de poète, si est poète celui qui, en vertu d'une idée ou d'un idéal, transforme la réalité et la vit ainsi transformée.

Lorsque parurent les « *Contes du whisky* », ils eurent droit à quatre lignes dans le N. R. F., et, dans « *Le Figaro* », Gérard Harry salua « un Edgar Poe belge... » Cette comparaison avec Edgar Poe allait souvent revenir par la suite. Jean Ray la désavoue avec raison, car elle n'a rien d'exact. Poe est le peintre flegmatique d'un fantastique tout d'intelligence, net, précis, mathématique. Rien ne reste indécis dans sa terreur, elle tire sa force de la netteté avec laquelle elle se révèle. Tous ses contes rappellent plus ou moins « *Le puits et le pendule* ». Ce sont d'inexorables machines infernales, des mouvements d'horlogerie impitoyables comme des guillotines. Au reste ses disciples les plus assurés sont Jules Verne, Wells, Maurice Renard. C'est la primauté de l'intelligence sur l'intuition et les instincts.

Chez Jean Ray, l'intelligence a fui. Elle se révèle sans ressources devant les forces qui se découvrent. Il est impossible de les cerner, de les définir, de les raisonner. Dans le flou des jours, elles s'insinuent au cœur de la vie banale, sans que jamais nous puissions dire : « Maintenant nous avons quitté un monde pour un autre. » Il semble bien que toujours ces mondes aient coexisté. Et maintenant seulement nous les découvrons.

Remarquons toutefois que l'intelligence n'est pas impuissante : si elle est déroutée c'est en référence à nos cadres de pensée, car dès que l'on possède la clé de ces mondes, dès que l'on a compris que d'autres forces les commandent, non seulement l'homme peut y faire face mais encore les dominer. C'est le cas de Jellewyn dans « *Le Psautier de Mayence* » (1).

De même la personnalité de ces forces reste étrangement flottante : dans « *Malpertuis* » (2) nous ne pouvons deviner quelles divinités se cachent sous certains comparses et, dans le « *Psautier* », le Maître d'Ecole commence par être un simple mage pour devenir vampire, entité d'un autre plan de l'univers, puis la Bête de l'Abîme qui devra surgir au moment de l'Apocalypse.

***

Après « *Terre d'aventures* » dont Ray lui-même a perdu le souvenir, les « *Contes du whisky* » parurent en 1925 (3), conçus lors des veillées à bord des caboteurs de la Baltique, nés « dans le vent et la salure », dans la fumée des ports et des gaillards d'avant.

Un décor de vieux ports hanséatiques : dans l'ombre étroite des rues à pignons, emplies de brume, passent des matelots ivres, des prostituées, d'étranges orientaux aux étonnants pouvoirs, des vieillards rapaces et usuriers. On y trouve le parfum de la saumure, du goudron et du whisky. Les portes des bouges soudain ouvertes laissent passer dans la nuit ceux qui fuient avec des regards hallucinants.

Dans chacun des « *Contes du whisky* », se retrouvent l'odeur du brouillard, des chambres moisies, les reflets luisants de l'eau du canal, des darses désertes battues par le vent, le claquement des pas dans les rues pluvieuses, les sirènes hurlant dans la brume lointaine, le halo d'or des réverbères crachotants, les tavernes capitonnées de chaleur tiède, l'odeur épicée du tabac de Hollande. Chaque détail est banal et quotidien, l'ensemble reste inquiétant. Nous devons nous

(1) Voir « *Fiction* », n° 18.

(2) Denoël, « *Présence du futur* ».

(3) Une réédition, en 1946, fut considérablement amputée, mais on y joignit les trois contes non encore recueillis de « *La croisière des ombres* ».

baigner dans un monde où l'intuition sera un guide plus sûr que la raison déroutée. Nous sentons autour de nous des forces malfaisantes, nous ne pouvons que les deviner, il nous est impossible de leur ajuster un masque.

Mais, si André de Lorde déclare de l'auteur que « *sa puissance et son originalité lui assurent un rang enviable parmi les écrivains du genre terrifiant* » et lui donne une place de choix dans son anthologie des Maîtres de la Peur, il reste que les trois quarts des contes ne sont emplis que d'une poésie maladroite des bas-fonds, analogue à celle d'un Mac Orlan, ou de confessions de fous et d'hallucinés.

Une réussite parfaite : « *Irish Whisky* » (1), les autres contes n'étant le plus souvent que des esquisses, des brouillons annonçant les réussites ultérieures. Souvent aussi une explication rationnelle vient ruiner l'impression reçue. Cependant on y trouve déjà l'idée que la peur est en nous, engendrée par notre infirmité, par le désarroi de la raison ne pouvant appréhender le monde qui l'entoure. Ainsi, dans « *La fenêtre aux monstres* », le terrifiant visage, mauvais sort d'un quartier, est celui d'un paisible bourgeois entrevu à travers une vitre de mauvaise qualité.

Bref, il semble que l'auteur ait reculé devant l'évocation entière et sans subterfuge du monde qu'il crée.

Jean Ray avait cependant l'expérience sensible et personnelle du surnaturel, mais peut-être n'osait-il pas la livrer crûment au public, cherchait-il l'alibi de la folie ou de l'hallucination pour n'effaroucher personne. Et il est certain que ce qu'il nous dit dans « *Le livre des fantômes* », pages 15 à 20, 129 à 137, est si étonnant que nous n'osons le cautionner.

Si en 1925 il n'est pas sûr qu'il avait déjà rencontré B..., il avait, par deux fois, eu connaissance de ces maisons mystérieuses, surgies du néant pour y retourner vingt-quatre heures plus tard, et qui présentent cependant toutes les apparences de la réalité.

Il y eut John Beetle, à Bermondsey, qui avait loué un appartement dans Tanner Street. La maison donnait sur une ruelle bordée de vieilles remises désaffectées. Il en loua une, revint le lendemain, ne trouva plus qu'un long mur nu. Mais il a toujours la clé de « sa » remise, une clé énorme qui pèse près d'une demi-livre.

Il y eut Jean Ray lui-même, qui, vers 1907, dans une petite rue près de Saint-Bavon, donnant dans la rue du Miroir, vit qu'une ancienne petite maison bourgeoise avait été transformée en pâtisserie. Il entra : personne. Il fit cependant une rafle de petits fours qu'il partagea avec une dizaine de camarades. Quand, par la suite, il revint dans la rue, la pâtisserie avait disparu. A sa place, la petite maison qu'il avait toujours connue.

Quant à B..., qui habitait une petite ville du nord de la Belgique, sitôt que le beffroi avait sonné onze heures il lui devenait impossible de retrouver la rue des remparts. Assisté de son ami Freyman, docteur en sciences physiques et mathématiques, Jean Ray tenta l'expérience. Passé onze heures il amena B... devant sa rue, et B... fut incapable d'avancer. Impossible de l'ébranler ; jusqu'à l'aube l'entrée de la rue fut pour lui un seuil interdit.

Bien plus, Jean Ray possède son fantôme : l'homme au foulard rouge, dont il conta l'histoire à Maurice Renard, à Rosny aîné et à l'écrivain flamand G. Vigoureux. Il le vit apparaître alors qu'il avait cinq ans, puis dix ans plus tard ; puis, un soir de février 1909, proche du carnaval, dans la maison déserte sur le Ham, il le revit, penché sur un des premiers contes qu'il ait écrits (2).

***

Mais en 1932 paraît, dédiée à Maurice Renard, « *La croisière des ombres,*

(1) On pourrait se demander, à propos de la métamorphose du héros de ce conte en araignée, s'il n'y aurait pas influence de Kafka, que Jean Ray aurait pu lire dans le texte original avant toute traduction française. A moins qu'il n'y ait simplement recours à une tradition commune, l'originalité de Kafka venant de ce qu'il décrit le phénomène par le dedans. Mais Maurice Renard avait déjà utilisé le procédé dans « *Le docteur Lerne* ».

(2) Ce conte ne serait-il pas « *Le diable est venu me chercher à bord* », que Jean Ray soumit à A. Theuriet ? Celui-ci, très favorable, lui offrit son appui, et ce fut sa mort qui rejeta l'auteur loin de la littérature... pour un moment.

histoires hantées de terre et de mer » où, cette fois, éclate le talent de Jean Ray dans ses plus merveilleux récits : « *La ruelle ténébreuse* » (1), « *Le Psautier de Mayence* », « *Le bout de la rue* ».

Pendant dix ans, Jean Ray entrera en sommeil, laissant la place à John Flanders. Puis, de 1942 à 1944, paraissent « *Le Grand Nocturne* », « *Les cercles de l'épouvante* », « *Les derniers conte de Canterbury* », ensemble se faisant suite, et deux romans : « *Malpertuis* » et « *La cité de l'indicible peur* ». Ce dernier roman se présente comme un roman policier et n'est empli que de récits fantastiques. Puis, brusquement, en épilogue, Jean Ray nous révèle sa narquoise vérité : pas de surnaturel dans tout cela. La peur est née de la conscience des gens troublés par la venue de Triggs, l'ancien constable. C'est l'inquiétude que cause sa présence et l'ignorance où ils sont de ses desseins qui sèment le désarroi dans les esprits coupables. Désormais la peur se développe, s'entretient, acquiert la toute-puissance, car il est impossible encore de raisonner sainement, et, s'attendant au surnaturel, chacun le découvre partout. Il y a cependant un fantôme dans cet ouvrage. Un fantôme paisible et discret, dont l'unique souci est de faire ponctuellement sa ronde quotidienne. Employés et policiers le saluent correctement au passage. Et c'est lui qui, par sa présence, justifie les plus folles imaginations.

En 1947, enfin, paraît « *Le livre des fantômes* », recueil où Jean Ray se dévoile quelque peu, puis, l'année suivante, une anthologie : « *La gerbe noire* ».

Depuis, la carrière de l'auteur semble se dérouler sans infidélité au fantastique. On peut le regretter par un certain côté car souvent on se prend, au détour d'une page, à rêver au conteur réaliste, rival de Cendrars, qui nous aurait conté l'Allemagne de 1928, la Rum-Row et les voiliers contrebandiers...

⁂

Rénovateur du genre noir, Jean Ray en a une fois pour toutes rejeté les poncifs : pas de vampires, de châteaux aux salles géantes, aux échos sinistres, de pure jeune fille, d'astrologue ou d'alchimiste. Il a de même écarté les riches oisifs, les salons tendus de moires, la bimbeloterie, le fer forgé, les décors renaissants ou intemporels des disciples de Jean Lorrain. Ce sont de douillettes villes flamandes qu'il nous peint, emplies de canaux et de brumes, avec de lentes veillées dans des pièces tièdes, éclairées par les chandeliers de nacre, ou encore une antique lampe à lentille d'eau, entre une pie et un livre. Le contraste n'en sera que plus grand avec le monde qui demain se révélera.

Il usa peu des thèmes traditionnels : une seule fois le vampire, deux fois la sirène (2) et deux fois le pacte diabolique, mais rénové, remanié, au point de le rendre parfois méconnaissable. Dans « *Mondschein-Dampfer* », au cours d'une orgie sur la Mügelsee, le narrateur perd sa maîtresse. Un Méphisto d'opérette, surgi du groupe des masques, lui offre de la ramener pour jamais. Dans le tumulte de l'orgie et de l'ivresse, le héros signe par lassitude. La femme reparaît, et quand il la croira noyée, disparue à jamais, il la reverra, mais cette fois elle aura le regard de l'autre. Convaincu de la réalité du pacte, le héros conserve cependant l'espoir. Si l'esprit humain d'Einstein a scié la base d'un savoir acquis par trente siècles d'empirisme, pourquoi s'abandonnerait-il à l'abîme ?

Ici le thème apparaît à visage découvert. Il n'en est plus de même dans « *Le bout de la rue* ». Il est presque impossible de résumer cette brève nouvelle, d'une construction si savante qu'elle apparaît décousue. Ici tout est allusif, au lecteur de faire le recoupement, de déchiffrer le sens de notes comme jetées au hasard. Mais c'est précisément le charme du conte que cette imprécision, ce flou apparent.

D'abord une conversation entre deux miséreux : « Il me restera Jarvis et l'autre bout de la rue... » Puis vient l'histoire de l'Endymion, ce vieux cargo, mi-voilier, mi-vapeur, insolite, bâti de façon absurde, qui un jour,

(1) Voir « *Fiction* », n° 9.

(2) Peut-être sous l'influence de Maurice Renard qui utilisa lui-même trois fois le thème (« *La cantatrice* », « *Parthenope ou l'escale imprévue* », « *La Mort et le coquillage* »). Et Jean Ray dans « *Entre deux verres* » et « *L'homme qui osa...* ».

sur la côte des Guyanes, chargea cette présence qui tue les victimes en leur tordant le visage dans le cou... Un jour, en Hollande, le narrateur découvre Jarvis dans une taverne sans enseigne, dans une ruelle brumeuse aboutissant aux quais. On y boit gratis, sans jamais être ivre, on y reste des jours, des semaines, sans connaître la faim ni le sommeil. Tous là sont des désespérés. Parfois l'un d'eux s'approche de Jarvis qui pour toute réponse montre le bout de la rue. Un jour une sirène hurle ; l'Endymion est ancré à l'autre bout de la rue, attendant sa cargaison. Le narrateur a pu fuir l'emprise, mais, des années après, il retrouve ceux qui se sont embarqués. La peur vit dans leurs yeux, la peur des jours qui passent, de tout ce qui jadis les faisait superbement rire : « Parce que cela c'est la mort. Pour vous une route s'allonge derrière le voile. Vous êtes allés à l'autre bout de la rue. »

Même ici on retrouve l'idée fondamentale de l'auteur : il est toujours possible d'affronter le surnaturel à armes égales, la lutte est possible, la victoire également.

Le thème des civilisations disparues fut traité, non par Jean Ray mais par John Flanders, dans deux minuscules brochures : « *Aux tréfonds du mystère* » et « *Le formidable secret du pôle* ». C'est le mystère de la civilisation de Thulé, enfermé dans une sphère de métal poursuivant un lent périple millénaire. Beaucoup de ses énigmes sont indéchiffrables. Quant aux « êtres de métal grêle » qui se jetèrent sur la banquise, sont-ils des automates, ou encore les survivants préservés de la mort dans ces carapaces parodiques ?



Mais, le plus souvent, il a utilisé ses propres thèmes, ceux qui le hantent, qu'il reprend sans cesse. Parfois il sut les choisir grands et mystérieux, de nature à laisser en nous des résonances qui, longtemps encore, nous troubleront.

Passons sur le thème de la métamorphose, de la vengeance qu'exercent les objets inanimés : un tableau, une bague, une horloge. Ou sur ce thème de « *La terreur rose* » : un homme ayant osé réveiller l'entité qui dort dans un puits d'argile noyé se voit transformé en énergie, grandi jusqu'à devenir une nébuleuse. Dans des millénaires, de son corps naîtront des soleils, des mondes et des populations. Et, si son âme a survécu, sans doute sera-t-il le dieu de cet univers... On pouvait en tirer un roman. Fidèle à son [illegible]omie, Jean Ray n'en tire que dix pages, mais inoubliables.

Le thème de la présence réelle et concrète de la Mort, qui lui dicta « *Le dernier voyageur* » et « *Le miroir noir* », lui inspire « *La vérité sur l'oncle Thimotéus* ». Le jeune médecin découvre que son oncle n'est autre que la Mort, la Toute-Puissante. Et d'avoir pénétré son secret lui permet de participer à sa nature. Bien vite il ne sait plus s'il est encore un homme... Demain il sera supérieur aux hommes et aux dieux, car tous mourront, et il sera là pour assister son oncle dans sa tâche quand le moment sera venu.

C'est aussi le thème de la mort ou de la survie des Dieux, du moins tant qu'il se trouve encore un homme pour avoir foi en eux, qui commande « *Malpertuis* », étonnant ouvrage qui charme les uns et irrite tant d'autres hérissés de souvenirs classiques. Mais il est impossible de porter un jugement complet sur « *Malpertuis* », œuvre tailladée, amputée de près des deux tiers. Et pour qui le relit, nombre de coupures sont visibles, particulièrement celles concernant le personnage de Nancy, qui devait être en quelque sorte le pendant du héros aimé d'une gorgone, elle-même chérie de Zeus (1).

Mais le thème le plus obsédant, qui fut sans doute inspiré à Jean Ray par l'étude des mathématiques et de la relativité, et sans doute aussi par une expérience personnelle, est celui des univers hypergéométriques, ces mondes voisins et tangents au nôtre, qu'ils heurtent sans doute dans ce grand espace où flottent les univers et les mondes. Par instants, ils l'interpénètrent, rendant possible l'accès à de monstrueuses formes.

Et c'est la Sankte-Beregonne-gasse, la Ruelle Ténébreuse qui, hors du temps et de l'espace, circule dans

(1) Quand le roman parut en 1943, le texte dut être ramené de 600 pages à 200, les ouvrages paraissant aux « Auteurs Associés » étant limités à 200 pages pour des raisons de contingentement.

Hambourg. C'est l'océan où, entraîné par la magie du Maître d'Ecole, croise le Psautier de Mayence. C'est, dans « *Le fleuve Finders* », l'étrange conjonction de Mannheim, Neu-Strelitz et des terres australiennes à l'embouchure du Flinders. Ce sont « *Les étranges études du Dr Paukenschlager* », qui entraînent le malheureux Denver dans un monde de cônes et de sphères, êtres incroyables qui guettent les hommes. C'est la liqueur que boivent « *M. Volhmut et Franz Benschneider* » et qui leur donne accès à un monde intercalaire. C'est le monde encore du « *Grand Nocturne* » (1).

Un jour enfin, Jean Ray s'est attaché au démon lui-même. Faire parler Satan en qualité de l'Esprit du Gouffre, symbole de la Désespérance sans fin, est une tâche devant laquelle on recule, et ceux qui l'osent échouent. Qu'on se souvienne du Satan de Prévert. Pour un mot heureux : « Personne ne m'aime... », que de bavardage boulevardier... Alors on se contente d'évoquer l'esprit de négation et de sarcasme. Mais cette Désespérance Géante, Jean Ray a su l'évoquer. Voici que, à la fin des « *Derniers contes* », le démon pousse sa plainte :

Vous me retrouvez en une journée assez exceptionnelle en ce qui me regarde : je me sens un peu triste, c'est-à-dire qu'un reflet de bonheur est en moi. Le mot est terrible, Weep, et il s'écoule parfois des millénaires avant qu'il me soit permis de le concevoir et de le prononcer... parce que ces choses sont... divines... En de pareils moments je pense que l'Autre a oublié. Des amoureux qui laissent couler des larmes parce qu'un temps et un espace infimes vont les séparer quelque peu; une maman qui vit dans l'orgueil de son fils; un papa qui fait d'une joie de sa fillette un bonheur sans borne... Eh bien, Weep, j'ai senti l'immense valeur de ces larmes, de cet orgueil, de ce bonheur, et j'ai ressenti une des plus profondes félicités humaines : la tristesse.

Et il est encore un trait que l'on ne doit pas oublier, pour finir : c'est l'humour. Non seulement Jean Ray a écrit des contes d'un fantastique humoristique, mais encore il lui arrive de badiner avec l'épouvante elle-même. Nous avons vu que « *La cité de l'indicible peur* » pouvait se comprendre comme un ironique récit des craintes humaines. John Flanders signa un récit où le terrible fétiche, chargé de malédictions ancestrales par les sorciers papous, et comme tel répandant le mauvais sort autour de lui, n'était qu'une simple poupée « made in Germany ». Puis, un jour, Jean Ray éprouva le besoin de se parodier lui-même. Ecoutez :

J'avais un camarade qui n'était pas un garçon ordinaire. Il avait étudié le formulaire magique du Grand Albert dans une édition qui n'était pas pour concierge, expliquait d'ingénieuse façon la lettre de Salon et avait passé un mois de ses vacances au British Museum à chercher les écrits du mystérieux docteur John Dee et à compulser le Theatrum Chemicum d'Elias Ashmole.

Dans un nid de huppe il avait trouvé la pierre « ématilla » des sorciers, et sur les minuit avait cueilli la bétoine d'eau dans le fossé d'un cimetière.

Alors, dans une chambre où rien n'était suspendu et où tressautaient encore les restes acéphales d'une poule noire, il invoqua le diable... qui ne vint pas.

(1) Voir le précédent numéro de « *Fiction* ».

Contes cités :

LES CONTES DU WHISKY.
- Irish whisky.
- La fenêtre aux monstres.
- Entre deux verres.
- Les étranges études du docteur Paukenschlager.

LA CROISIÈRE DES OMBRES.
- Le bout de la rue.
- Le dernier voyageur.
- Mondschein-Dampfer.
- La ruelle ténégreuse.
- Le Psautier de Mayence.

LE GRAND NOCTURNE.
- Le Grand Nocturne.
- La ruelle ténébreuse.
- Le Psautier de Mayence.

LES CERCLES DE L'ÉPOUVANTE.
- Le dernier voyageur.
- L'homme qui osa.
- Le miroir noir.

LES DERNIERS CONTES DE CANTERBURY.
- La terreur rose.
- Le fleuve Flinders.

LE LIVRE DES FANTÔMES.
- Mon fantôme à moi (document).
- Monsieur Vohlmut et Franz Benschneider.
- La vérité sur l'oncle Thimotéus.
- Rues (documents).

DES FEMMES SUR MARS ?

par POUL ANDERSON

Nous avons publié le mois dernier l'article du Dr. Richardson : « Après notre arrivée sur Mars. » *Cet article contenait un élément de controverse, qui ne résidait pas dans les vues classiques de l'auteur concernant les voyages interplanétaires, mais dans sa conclusion où il déclarait : « Il semble donc probable que nous devions être amenés à tolérer, puis à accepter ouvertement envers la question sexuelle une attitude qui est tabou avec notre édifice social actuel... Je suis d'avis que les hommes stationnés sur une planète devraient être ouvertement accompagnés de femmes afin d'échapper aux tensions nées d'un besoin ressenti par tout être mâle normalement constitué. » Et le Dr. Richardson prédisait : « Nombreux sont ceux que choquera le simple énoncé d'une telle question. Ils objecteront que la chose est de la dernière immoralité. » En fait, après la publication de l'article dans notre édition américaine, celui-ci a déclenché un abondant courrier et diverses réactions. Nous vous présentons aujourd'hui un point de vue opposé à celui du Dr. Richardson : celui de notre auteur Poul Anderson, qui oppose, non sans esprit, quelques objections masculines pratiques au Dr. Richardson et à ses « vivandières du vide »...*

Un célèbre explorateur des terres polaires à qui l'on demandait à quoi il reconnaissait que son expédition avait assez duré fit cette réponse : « J'emmène la femme la plus vieille et la plus laide que je puisse trouver, pour me servir en quelque sorte de femme de charge. Quand je commence à me dire qu'elle n'est pas si mal après tout, je sais qu'il est temps de rentrer. »

C'est devant un problème du même genre — mais combien amplifié ! — que vont se trouver placés les premiers voyageurs interplanétaires. Les traversées seront si longues et si coûteuses qu'une relève rapide du personnel est hors de question. Willy Ley cite le chiffre de 971 jours, soit environ deux ans et deux tiers, comme durée d'un voyage aller et retour à Mars selon les orbites « A » de Hohmann, parcours le plus économique ; cette durée comprend un stage de 455 jours sur la planète ou dans ses environs. Les conditions du voyage à Vénus ne sont guère plus favorables. Et elles sont bien pires pour Mercure — si proche du soleil qu'il faudrait dépenser une quantité énorme de carburant pour faire l'aller et retour — ainsi que pour les grands satellites des planètes supérieures, séparées de la Terre par des distances immenses. De plus, les chiffres calculés d'après Hohmann sont des minima, ne s'appliquant qu'à la première expédition. Nous ne pourrons pas apprendre grand-chose sur un monde entier en 455 jours, d'autant plus que l'établissement du camp demandera déjà par lui-même un temps considérable. Une étude réellement sérieuse nécessitera un séjour plus long ou en tout cas un grand nombre de visites. Cette dernière solution serait si coûteuse et si peu efficace que nous devons nous attendre, selon moi, à ce que les explorateurs (Expédition numéro deux, trois, quatre, etc.) passent plusieurs années loin de la Terre.

Comme le Dr. Richardson l'a fait remarquer, ce ne sont pas seulement les problèmes techniques, mais aussi les problèmes humains qui devront être soigneusement étudiés. L'isolement total dans un milieu totalement étranger et hostile, la combinaison déprimante du danger et de la monotonie, la stricte discipline indispensable et son effet irritant, peuvent avoir des résultats désastreux. La suggestion la plus controversée de Richardson a été, naturellement, qu'il faudra peut-être en venir à considérer le problème sexuel d'une tout autre façon. Un homme normalement constitué ne peut, sous peine de graves conséquences, rester des années privé ne serait-ce que de la vue d'une femme. En mettant les choses au mieux, des troubles psychomatiques pourraient devenir si courants qu'ils gêneraient considérablement le travail des hommes, le rendant peut-être si inefficace qu'ils ne pourraient plus

lutter avec une planète toujours prête à les tuer. Le Dr. Richardson suggère qu'il pourrait être nécessaire d'envoyer là-bas ce que, avec une charmante courtoisie, il décrit comme des « filles compréhensives » pour les dégager de leur obsession. Reconnaître ce besoin ouvertement — et j'ajouterai même publiquement, puisque seuls les gouvernements pourront se payer le luxe de lancer des expéditions dans l'espace — aurait naturellement des répercussions sur les principes moraux de la Terre elle-même.

A moins peut-être que cela n'empêche de telles expéditions! Le puritanisme officiel n'est pas seulement notoire aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, mais aussi en Union Soviétique. Etant donné que le seul but de ces coûteuses entreprises sera d'accroître nos connaissances scientifiques — l'espoir de rencontrer de riches dépôts d'uranium ou d'obtenir des données en vue de découvertes « pratiques » ne reposant sur rien de concret — il se peut que ces nations reconnaissent qu'il est politiquement impossible de les mener à bien s'il leur faut autoriser à cette occasion la promiscuité des sexes. Et pendant encore très longtemps aucun des autres pays ne pourra envisager de telles entreprises faute de moyens financiers.

Mais à supposer que cet obstacle puisse être surmonté grâce à une propagande habile, les compréhensives filles en question créeraient encore plus de problèmes qu'elles n'en résoudraient. Il est certain qu'elles pourraient être recrutées sans mal; le salaire serait élevé. Mais combien de femmes faudrait-il au juste pour un camp de... disons cent hommes? Seule la nature humaine est capable de répondre. Et là encore nous retrouvons le problème du carburant nécessaire pour les faire décoller de la Terre, elles et le tonnage d'équipement supplémentaire pour leur permettre de rester en vie sur Mars. Ces agréables filles entraîneraient une dépense auprès de laquelle leur salaire serait absolument négligeable. Il est probable qu'elles pourraient faire aussi des corvées domestiques et des travaux de bureau, mais le fait demeure que tout être humain supplémentaire envoyé dans l'espace gonfle la note de frais dans de fabuleuses proportions. (A noter qu'en parlant de « proportions », je ne fais pas là allusion aux filles compréhensives envoyées sur Mars.) Bref, ce n'est pas par une addition qu'on obtiendrait le nouveau chiffre de la dépense, mais bien plutôt par une multiplication.

Pourquoi insister à ce point sur le coût de l'entreprise? Simplement parce que la note exprimée en dollars fournit une représentation commode de la somme de travail humain et de ressources naturelles nécessaires à un tel projet. Aucun pays n'acceptera de se saigner à blanc à des fins purement culturelles. Chaque article de dépense que nous pouvons rayer de la liste constitue un gain réel et nous rapproche de la conquête de l'espace.

Toute question d'argent mise à part, cependant, les filles compréhensives dont il s'agit créeraient la tension et la discorde par leur seule présence. Le Dr. Richardson a fait remarquer que les Masais du Kenya ont un système de promiscuité bien établi et parfaitement respectable pour les jeunes gens qui subissent une période d'instruction de dix ans et que ce système fonctionne fort bien. L'ennui est que nous ne sommes pas des Masais. L'Occidental est un individualiste doué d'un instinct de possession très développé. Pour que l'idée émise donne des résultats, ces filles devraient être acceptées sur un pied de parfaite égalité; mais cette acceptation détruirait toute barrière psychologique s'opposant à ce que les hommes s'éprennent d'elles. Il est probable que plusieurs hommes s'amouracheraient de la même fille et seraient jaloux de l'attention qu'elle accorderait à tout autre. Ou bien encore, c'est elle qui pourrait avoir la légèreté de tomber amoureuse de l'un d'eux.

A la lumière de tout cela, je pense que fournir un contingent féminin à la station martienne est une médiocre solution dans l'éventualité la plus favorable et n'en est pas une dans tous les autres cas. Je n'ai rien contre l'idée en soi, mais il me déplaît qu'on risque des vies et du matériel pour quelque chose d'aussi incertain. Il vaut la peine de rechercher d'autres solutions.

Si les Grecs du temps de Périclès avaient été en mesure d'explorer l'espace, il n'y aurait pratiquement

pas eu de problème, puisque dans leur société l'homosexualité était largement acceptée. A nous, en revanche, elle inspire une telle répugnance que c'est une « solution » tout à fait impossible. En fait, si nous envoyons des expéditions ne comprenant que des hommes, nous aurons à convaincre le public qu'il ne se passera rien de tel, ou sinon nous aurons un mal inouï à trouver des volontaires. Qui voudrait rentrer de Mars avec la réputation du berger légendaire ? Quant aux perversions mineures... mais ceci est un magazine familial.

Alors, direz-vous, pourquoi pas des équipes mixtes, l'expédition étant constituée par des couples dont chaque partenaire serait un spécialiste qualifié ? Invraisemblable. Très peu d'hommes auront pris le soin d'épouser des femmes dont les talents et l'instruction professionnelle s'adaptent idéalement dans le puzzle complexe d'organisation qui sera nécessaire. Parmi ces couples, certains auront déjà des enfants et ne pourront donc pas partir.

On pourrait concevoir la constitution d'un groupe de cinquante hommes et cinquante femmes, par exemple, tous faits pour le travail à accomplir et les laisser prendre eux-mêmes leurs dispositions pour dormir ensemble. Mais c'est encore trop hasardeux. Certaines des femmes seront plus séduisantes que d'autres et l'on peut prévoir d'ici le résultat. Les amoureux éconduits auront peu de chance de noyer leur chagrin, peu de choix dans la recherche d'une autre partenaire, et aucune chance d'aucune sorte d'échapper à la présence de celle qu'ils désirent et ne peuvent posséder. Les Esquimaux, avec leur attitude magnanime pour ce qui est de prêter leur femme, auraient moins de difficultés de cette sorte, mais nous ne pouvons pas attendre pour explorer Mars que notre société se soit forgé une morale d'Esquimaux.

On m'affirme que l'idéogramme chinois pour exprimer « tracas » est formé des symboles « deux femmes sous le même toit ». Et, de toute façon, peu de femmes font de bons explorateurs ; on pourrait dire qu'elles ont l'esprit trop positif. Que les féministes veuillent bien me pardonner.

Tout compte fait, il me semble que les premiers voyageurs interplanétaires devront tout simplement renoncer aux femmes ainsi qu'à de nombreuses et modernes commodités. La question est de savoir s'ils pourront le faire et survivre, et là je crois que l'Histoire a déjà répondu : « Oui. »

Avant d'entrer dans le détail, je pourrais mentionner une possibilité : quelque drogue qui annihilerait les impulsions sexuelles sans causer de dommage permanent, et sans nuire aux caractéristiques secondaires mâles de force, d'agressivité et de dévouement à un idéal abstrait. Ce sont ces traits de caractère qui rendent désirable l'exploration de Mars par des équipes comprenant exclusivement des hommes, comme ce fut le cas pour l'exploration de la Terre.

Une drogue comme celle que j'imagine est encore inconnue, mais de récents travaux avec des éléments tels que les dérivés de la Rauwolfia laissent supposer qu'on pourrait fort bien la produire. Il est certain que quelques pilules coûteraient moins cher à transporter que même les plus compréhensives des filles compréhensives.

Mais supposons que ce ne soit pas matériellement possible. Pourrions-nous simplement envoyer des hommes loin de toute civilisation pendant des années d'affilée ?

Oui. Car cela a déjà été fait.

Il existe au moins une catégorie d'hommes parfaitement normaux qui restent célibataires toute leur vie et qui néanmoins fournissent plus que leur part d'hommes de science et d'explorateurs remarquables. Je veux parler évidemment de l'ordre des Jésuites. Même sur Mars, un camp de Jésuites devrait pouvoir facilement se tirer d'affaire. Ils l'ont fait dans le passé dans des conditions aussi cruelles — voyez par exemple la biographie de Jacques Marquette. Les moines et les prêtres d'autres ordres ont aussi contribué en maintes circonstances à accroître le savoir humain.

Mais les laïques ont fait aussi bien. Dans leur périple autour du monde, Magellan et Drake ont navigué environ trois ans, avec peu d'escales. Si les gais lurons qui constituaient l'équipage des vaisseaux infestés de rats de cette époque ont pu réaliser ces exploits tout en étant la proie du

scorbut ou de la famine, il est certain qu'une troupe bien choisie de savants dirigeant un camp discipliné peut faire mieux.

Nous reconnaissons avec le Dr. Richardson que des hommes ordinaires ne peuvent rester célibataires dans des conditions pénibles prolongées sans ressentir finalement des troubles physiologiques. Mais c'est là un argument spécieux. Ce ne seront pas des hommes ordinaires que nous enverrons sur d'autres planètes. Ce seront des intellectuels et, dans une certaine mesure, des athlètes, recherchant le « quelque chose caché au-delà de notre horizon ». De la même façon qu'une forte inclination religieuse, une intense soif de savoir compensera de nombreuses privations. Lors de la sélection de l'équipe, des tests psychologiques seront certainement appliqués pour écarter les hommes susceptibles de flancher. Il en restera assez pour subir cet examen avec succès puis pour supporter les restrictions et les dangers pendant plusieurs années et trouver qu'ils ont bien employé leur temps. Cela a souvent été le cas dans le service armé, sur terre et en mer, et les expéditions martiennes ne seront pas faites par des conscrits malheureux à l'idée de quitter leur pays.

L'exemple classique est probablement celui de Fridtjof Nansen, qui fit volontairement prendre son navire par les glaces dans les îles de la Nouvelle-Sibérie en 1893 et dériva pendant deux ans pour voir où il serait emporté. En 1895, il quitta le navire avec un compagnon pour se diriger vers le pôle Nord. Ils l'atteignirent presque. Après avoir hiverné sur la Terre François-Joseph, ils furent recueillis par une autre expédition et ramenés dans leur pays. Nansen était un homme dans toute l'acceptation du terme, savant, explorateur, athlète, homme d'état, mari et père de famille. Il passa trois années sans femme sous le climat arctique et vécut jusqu'à un âge avancé, effectuant encore plusieurs autres longs voyages dans les dernières années de sa vie. Il n'eut aucune difficulté avec ses hommes d'équipage.

Il est reconnu qu'une activité ardente tendue vers un but captivant pendant une période prolongée accapare suffisamment l'esprit pour que le fait de coucher seul ne soit pas une grande privation. Cela serait particulièrement vrai s'il n'y avait pas de femmes à moins de quelques bons millions de kilomètres. Loins des yeux ne signifie pas exactement loin du cœur, mais c'est déjà un peu d'oubli... et les voyageurs n'en goûteront que davantage la réception qui leur sera faite au retour.

Non pas que l'expédition martienne se présente comme une joyeuse partie de campagne. Indépendamment du danger du milieu étranger et de la monotonie pesant sur le camp, on ne peut rester isolé pendant très longtemps avec un petit groupe de personnes sans que celles-ci perdent de leur attrait. On sait exactement ce que Untel répondra quand on fera telle remarque, et s'il se gratte encore inutilement le nez une seule fois de cette horripilante façon, on aura du mal à ne pas lui lancer une brique sur la figure. L'expérience acquise sur la Terre indique que l'envoi de deux hommes au-delà de notre planète équivaudrait à un meurtre.

Mais le camp martien sera peuplé peut-être de cinquante ou cent hommes, tous intelligents, bien éduqués, probablement choisis pour leur sociabilité et l'intérêt de leur conversation entre autres traits. Peut-être l'environnement extra-terrestre et la tension nerveuse nécessiteront-ils la présence d'un psychiatre, mais il est possible d'atténuer la monotonie. Dans le matériel devraient se trouver un grand nombre de livres microphotographiés d'un genre susceptible de donner lieu à des controverses animées.

Il pourra valoir la peine d'avoir un chef des divertissements, homme de grandes capacités, uniquement occupé à imaginer de nouvelles distractions, à encourager les passe-temps, à organiser des réunions sportives et autres et à aplanir tous les points de friction. Des aumôniers — qui devraient être par la même occasion des ingénieurs ou des hommes de science — aideraient les hommes de la base dans leurs moments de cafard. Les aromates, les épices, les concentrés ne pèsent pas lourd et ajouteraient assez de variétés aux repas pour réduire une des sources de récrimination.

L'ennui peut être tout aussi intense quand bien même les désirs sexuels trouvent à s'apaiser. Et de toute façon,

comme Anthony Boucher me le faisait remarquer, l'idée qu'une activité sexuelle continue est une nécessité vitale est uniquement le résultat de notre éducation. Elle est aussi exagérée en son genre que la croyance opposée qui veut que les rapports sexuels soient honteux et doivent être limités à un strict minimum. L'homme qui « ne peut pas vivre sans femmes » obéit souvent à un besoin de combattre un doute intérieur sur sa propre virilité. Kipling a déjà mis le thème entier du présent article en ces quelques lignes :

Qu'est-ce donc qu'une femme, que vous l'abandonniez,

Elle est le coin du feu et le lopin de terre,

Pour suivre la vieille et grimaçante Faucheuse ?

Les hommes ont vécu ainsi dans le passé et ils le pourront encore. Les fonctions biologiques ne peuvent certes pas être négligées, mais elles doivent être vues sous la perspective qui convient.

Le vrai problème, le plus difficile, c'est d'abord d'atteindre Mars; la question de la compagnie féminine et des autres distractions est de peu d'importance en comparaison.

Il va de soi que tout ce qui précède s'applique seulement à la phase d'exploration des voyages interplanétaires. Des colonies véritables, permanentes, demandant des types d'hommes autres que des savants, posent un problème différent et qui ne pourra pas être résolu par des méthodes classiques. Mais nos descendants viendront à bout de cet obstacle quand ils l'auront devant eux.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

Ce service vous procure, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Nous vous rappelons que :

1° Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;

2° Le paiement se fait à la commande (voir bon page 124);

3° Nous fournissons sur demande une liste complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

4° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes, en l'indiquant sur feuille séparée et en joignant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29).
Poul Anderson. 310 F

39 TWILIGHT OF REASON (31).
Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29).
Arthur C. Clarke. 310 F

46 CHILDHOOD'S END (32).
Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34).
Arthur C. Clarke. 310 F

80 CONTRABAND ROCKET (37).
Lee Correy. 310 F
(couplé avec le 79).

44 HERO'S WALK (32).
Robert Crane. 310 F

82 EXILES IN TIME (37).
Jon J. Deegan. 190 F

35 BEYOND EDEN (31).
David Duncan. 310 F

75 DARK DOMINION (36).
David Duncan. 310 F

7 THE BODY SNATCHERS (28).
Jack Finney. 220 F

12 THE SECRET MASTERS (29).
Gerald Kersh. 310 F

13 SPACE PLATFORM (29).
Murray Leinster. 220 F

79 FORGOTTEN PLANET (37).
Murray Leinster. 310 F
(couplé avec le 80).

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA) (29).
C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30).
C. S. Lewis. 230 F

31 WORLD OUT OF MIND (30).
J. T. MacIntosh. 220 F

61 SPACEWAYS (34).
Charles Eric Maine. 230 F

77 BRIGHT PHOENIX (36).
Harold Mead. 310 F

5 BRING THE JUBILEE (28).
Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

17 UNDYING FIRE (29).
Fletcher Pratt. 310 F

76 NERVES (36).
Lester del Rey. 310 F

23 THE METAL EATER (29).
R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28).
Curt Siodmak. 310 F

52 FORBIDDEN PLANET (33).
W. J. Stuart. 310 F

58 MORE THAN HUMAN (34).
Theodore Sturgeon. 310 F

74 WORLD AT BAY (36).
E. C. Tubb. 190 F

33 TIME MASTERS (30).
Wilson Tucker. 220 F

14 MESSIAH (29).
Gore Vidal. 310 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34).
Richard Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32).
John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33).
John Wyndham. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35).
Arthur C. Clarke. 310 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29).
Robert Heinlein. 220 F

28 REVOLT IN 2100 (30).
Robert Heinlein. 220 F

66 THE EXPLORERS (35).
C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33).
Henry Kuttner et C. L. Moore. 310 F

15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F

67 ALTERNATING CURRENTS (35).
Frederik Pohl. 310 F

59 CITIZEN IN SPACE (34).
Robert Sheckley. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29).
Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34).
William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28).
A. E. Van Vogt. 220 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30).
Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33).
Nelson Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32).
Anthony Boucher. 310 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28).
Arthur C. Clarke. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

50 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (1st serie) (33). 655 F

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). 725 F

16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31). 725 F

83 OPERATION FUTURE (37). 310 F
42 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 3 (32). 310 F
34 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 3 (30). 310 F
48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29). Ambrose Bierce. 220 F
47 THE OCTOBER COUNTRY (33). Ray Bradbury. 420 F
9 DARK GATEWAY (28). Jonathan Burke. 230 F
19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). 310 F
73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30). Chas Addams. 1.300 F
26 MONSTER RALLY (30). Chas Addams. 1.550 F
57 ADDAMS AND EVIL (34). Chas Addams. 1.550 F
71 THE MAD READER (35). 310 F
81 MAD STRIKES BACK. 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31). J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

85. SWORD OF RHIANNON. Leigh Brackett. (Boardmann.) **725 F.**

Nous vous présentons ici un roman de la seule concurrente sérieuse de Catherine Moore : Leigh Brackett, épouse elle aussi d'un écrivain de S. F. des plus appréciés, Edmond Hamilton. Elle a su à merveille recréer l'atmosphère à la fois réaliste et onirique qui semble être le décor de bien des récits de sa rivale. Aussi sommes-nous certains que vous aurez plaisir à comparer ces deux auteurs de grand talent. (Une nouvelle de Leigh Brackett a paru dans le n° 30 de « Fiction » : « L'animal ».)

86. SPACE FRONTIERS. Roger Vernon Lee. (Signet.) **220 F.**

Les amateurs de « space-opera » seront comblés par cette anthologie d'un auteur jusqu'ici inconnu. Si certains de ses contes se ressentent parfois de son inexpérience dans ce domaine relativement spécialisé, d'autres, par la fraîcheur et l'ingéniosité dans le traitement de thèmes classiques, assurent à ce recueil un intérêt passionnant.

87. THE GREEN HILLS OF EARTH. Robert Heinlein. (Pan.) **230 F.**

Il nous est enfin possible de vous offrir le deuxième tome, jusqu'ici introuvable, de la si curieuse « Histoire du futur » de Heinlein (le premier était « The man who sold the moon », *n°* 11, *et le troisième* « Revolt in 2100 », *n°* 28). *Ce volume contient entre autres un récit sensationnel, celui-là même qui donne son titre au recueil. De plus il vous permettra de compléter votre bibliothèque, car c'est un livre qui fait indubitablement partie des classiques de la littérature d'anticipation.*

88. THE HUMAN ANGLE. William Tenn. (Ballantine.) **310 F.**

Ce second recueil de nouvelles de Tenn s'avère, s'il est possible, encore supérieur à son premier : « Of all possible worlds » (*n°* 60). *La variété des idées et le traitement tout personnel qu'en assure l'auteur font de ce volume une incontestable réussite. Tenn est un écrivain qui joint la facilité d'écriture d'un Simak à l'imagination inépuisable d'un Sheckley, aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'il jouisse aux U. S. A. d'une aussi enviable réputation.*

89. TO LIVE FOREVER. Jack Vance. (Ballantine.) **310 F.**

L'inévitable leitmotiv de l'immortalité a toujours été l'un des grands chevaux de bataille des auteurs américains de S. F. Vance, éminent spécialiste du space-opera, nous donne avec ce roman sa première œuvre spécifiquement destinée aux adultes. Il y fait montre d'une technique éprouvée et d'une psychologie solide. L'intérêt soutenu de l'ouvrage justifie pleinement les espoirs que la critique du Nouveau-Monde met en Jack Vance.

90. INSIDE MAD. (Ballantine.) **310 F.**

Après les parodies de Superman et de Flash Gordon, de King Kong et de Mandrake le Magicien, de Popeye et de Pogo, des histoires de cow-boys et des histoires de pirates, des journaux à sensation et des émissions de T. V. (et bien d'autres qui constituaient les deux premiers « Mad »), *voici le troisième volume et dernier à ce jour de cette hilarante série, vouée à la démolition atomique des mythes littéraires les plus saugrenus. Vous y trouverez notamment les parodies de Mickey, Pim-Pam-Poum, l'Homme Chauve-Souris et Sherlock Holmes made in U. S. A. Comme dit la jaquette : « De l'humour dans une veine jugulaire ! » Collection spécialement recommandée à ceux qui eurent dix ans dans les années d'avant guerre et lurent les* originaux *dans* « Robinson », « Hop-là ! » *et* « Le Journal de Mickey ». (*Déjà disponibles :* « The Mad reader », *n°* 71, *et* « Mad strikes back », *n°* 81.)

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Trois livres passionnants ce mois-ci :

« *Frontières de l'astronomie* », de Fred Hoyle (Buchet-Chastel) ;

« *Forgerons et alchimistes* », de Mircea Eliade (Flammarion) ;

« *Henri Poincaré ou la vocation irrésistible* », d'André Bellivier (Gallimard).

Dans « *Frontières de l'astronomie* » Fred Hoyle, astrophysicien anglais qui travaille à Cambridge et au mont Palomar, expose ses vues personnelles sur l'astronomie. La plupart des spécialistes sont en désaccord complet avec Hoyle. Mais pour l'amateur de science-fiction son ouvrage est une extraordinaire mine d'idées. Pour Hoyle, au commencement était le pétrole, qui s'est formé *avant la Terre* à la surface de minuscules particules dont l'agglomération à froid a fini par constituer notre planète. Si, sur celle-ci, le ciel nocturne n'est pas mille fois plus lumineux, poursuit Hoylè, c'est parce que l'univers est en expansion. Si les vents alizées vont dans un certain sens et non dans la direction opposée, c'est, toujours d'après Hoyle, « que la Terre tourne en réalité autour d'un axe orienté par rapport à des univers invisibles situés à deux mille milliards d'années-lumière de nous ».

L'univers de Hoyle est éternel, infini, et pourtant en expansion. La matière s'y crée constamment, tandis que les galaxies disparaissent dans un ailleurs absolu.

Certes Hoyle est un peu le Denis Saurat de l'astronomie. Mais je voudrais que les auteurs de science-fiction aient son imagination !

Dans « *Forgerons et alchimistes* », Mircea Eliade suit pas à pas l'histoire de la métallurgie et celle de la magie, et montre comment, dans des civilisations primitives ou différentes de la nôtre, le désir de dominer la matière, le rêve de la possession du monde ont pris d'autres formes que celles que nous connaissons dans notre civilisation technologique.

Si Eliade et Hoyle sont sur le terrain du rêve, André Bellivier a écrit la biographie d'un homme qui a réellement existé, et qui fut plus *étrange* que la plupart des personnages de nos récits. Le grand mathématicien Henri Poincaré, que la passion de la Vérité dévorait tellement que toute sa vie ne fut qu'une fièvre, méritait une biographie qui le fasse comprendre au grand public. M. André Bellivier, probablement parce qu'il est poète et non mathématicien lui-même, y a merveilleusement réussi.

Terminons sur une nouvelle sensationnelle : le grand spécialiste de la cybernétique, Grey Walter, vient de publier à Londres un roman de science-fiction intitulé « *Further outlook* » (Duckworth, éd.). A traduire d'urgence, Messieurs les éditeurs !

Jacques Bergier.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

L'idée que la science pourrait, un jour, conduire l'humanité à sa perte a été souvent exploitée en S. F. Dans « *Les êtres de feu* » (Fleuve Noir), Jimmy Guieu la reprend vue sous un angle différent. Depuis quelque temps, des savants disparaissent un peu partout dans le monde, ce mystère s'accompagnant d'autres phénomènes scientifiquement, donc logiquement inexplicables. Le tandem de reporters Ted Erickson et Laura Wendell, héros des « *Monstres du néant* » du même auteur, établissent que ces disparitions coïncident généralement avec des expériences atomiques. De là à conclure que celles-ci ne sont pas du goût de tout le monde, il n'y qu'un pas, que les deux jeunes gens franchissent allègrement. Mais leur article provoque une levée de boucliers dans les milieux de la Défense nationale. Le F. B. I. s'en mêle, les autorités tentent de museler la presse et la radio. Peine perdue car, cette fois, le mystérieux ennemi s'attaque aux agents secrets. Finalement Ted et Laura établissent, en compagnie de quelques amis, que le sous-sol de notre planète est occupé par des « êtres de feu », descendants des anciens Lémuriens, qui se sont adaptés au cours de milliers de

siècles à leur actuelle existence, malheureusement menacée par les expériences nucléaires.

Le ton général du roman, sa fin en particulier, sont résolument optimistes et constructifs, ce qui ne peut qu'emporter mon adhésion totale. Sur le plan purement littéraire, l'ouvrage n'est pas exempt de quelques petites longueurs, l'action devenant par moments statique. Mais je ne pense pas que ce léger défaut, perceptible surtout pour le critique, puisse en quoi que ce soit diminuer le plaisir de l'*aficionado*, tellement celui-ci se sentira emporté par l'histoire. Le style, comme toujours chez Guieu, est d'une concision et d'une netteté exemplaires.

« *Mystérieux délai* » (A time appointed), de Vargo Statten (Fleuve Noir), est un hymne à la gloire du courage et de l'esprit de résolution de l'*homo sapiens*. En 1990, l'Homme, qui a conquis la Lune, organise une expédition à destination de Vénus, mais le vaisseau spatial reçoit, en cours de route, un message incompréhensible (où il est question de 400 000 battements d'un gong mystérieux) que le capitaine fait envoyer sur terre au moyen d'une fusée. Peu après, une désintégration anéantit le vaisseau.

Sur terre, cependant, les hommes parviennent à déchiffrer le message. Il émane des anciens occupants de Vénus, ayant depuis longtemps abandonné leur planète, mais annonçant à nos descendants qu'en franchissant une ligne entourant Vénus, toute fusée déclenchera le mécanisme qui met le gong en mouvement. Au 400 000e coup, Vénus sautera, provoquant par un déséquilibre du système solaire la fin de notre monde. Les hommes ont moins de deux ans pour parer au danger — fuir la Terre pour un autre univers, ou tenter de percer le secret du mécanisme vénusien et essayer de le désamorcer. La première solution étant irréalisable, on s'arrête à la seconde, et c'est l'histoire de cette « expédition de dernière chance » que nous conte l'auteur. « *Mystérieux délai* » est un « space-opera » typique, un peu enfantin dans sa deuxième partie, mais non dépourvu d'imagination, bien au contraire. Tout en réalisant l'irréalité de la situation, on se laisse prendre par le sens de « suspense » de l'auteur et l'on suit, comme au temps de sa jeunesse, le périple des hardis voyageurs dans la jungle puis dans le cratère d'un volcan vénusiens. Les difficiles feront la fine bouche devant ce roman, mais la grande masse des amateurs ne manquera pas d'y trouver de nombreuses raisons d'intérêt.

ANGOISSE

Dans son cinquième roman d'« angoisse », « *Le seuil du vide* » (Fleuve Noir), Kurt Steiner nous conte l'histoire d'une jeune artiste peintre, Wanda Leibowitz, qui, se trouvant à la rue, accepte l'offre d'une vieille dame, rencontrée dans un café de Montparnasse, de venir habiter une petite chambre du Quartier Latin lui appartenant, et pour l'instant inoccupée. Une seule condition à cette location : ne pas tenter d'ouvrir la porte séparant cette pièce d'une autre, mitoyenne. Comme de bien entendu, Wanda ne pourra résister à la tentation et, ayant transgressé les ordres de la vieille dame, se verra mise en contact avec un monde situé en déhors de notre temps. Dès lors, nouvelle Pandore, elle poursuivra la route inexorable qui la mènera à sa perte et ne comprendra que tout à la fin, lorsqu'il sera trop tard, et bien qu'elle aura été sauvée de la mort par un revenant — un de ses anciens amis, tué dans un accident d'auto — les véritables buts de sa prétendue bienfaitrice. Le mystère (plutôt que l'angoisse) est bien entretenu ; l'action, assez irréelle, fait constamment penser à un cauchemar. Et la conclusion est tout à fait inattendue. Un roman qui, sans être le meilleur de l'auteur, se classe parmi les « bons » de la collection.

Igor B. Maslowski.

●

FANTASTIQUE

Aussi étrange que cela paraisse, Lovecraft est encore aujourd'hui méconnu des critiques spécialisés aux Etats-Unis. Dans « *Fantasy and Science Fiction* », la revue-mère de « *Fiction* », Anthony Boucher, qui n'hésite pas à consacrer, dans sa rubrique des livres, une page entière aux ouvrages qu'il aime, rendait compte récemment de la première réédition en librairie de « *The dream-quest of unknown Kadath* » en trois lignes dédaigneuses,

en se contentant d'appeler Lovecraft « un écrivain discutable ». Faut-il voir là une forme de cet engouement des Américains pour tout ce qui est « nouveau » ? Cette manie du « toujours plus moderne » pourrait ne pas se limiter aux automobiles et aux machines à laver. En littérature aussi, le fantastique *up to date* serait préférable au néo-gothisme démonologique de Lovecraft. On n'achète pas un tacot démodé !

En France, nous sommes nombreux à penser que Lovecraft est un des plus grands écrivains fantastiques — sinon le plus grand — du XXe siècle. Les critiques les plus divers ont parlé de lui. Son nom a dépassé le cercle des amateurs de fantastique. Consécration : les journaux réclament sa photo, cette unique et mauvaise photo que les services de publicité de Denoël ont tant bien que mal retouchée, et qui nous le montre pareil à un de ses héros hantés par une entité d'ailleurs.

Enfin, sa vaste et chaotique production nous est peu à peu dévoilée. Il est devenu un des « piliers » de la collection « Présence du futur » chez Denoël. Et y voici aujourd'hui paru le quatrième recueil français de ses œuvres : « *Par-delà le mur du sommeil* ».

Je ne suis pas trop d'accord avec la présentation de l'éditeur, qui prétend nous faire découvrir dans cet ouvrage un « aspect nouveau » de Lovecraft, où l'accent serait mis sur « la psychologie et les mystères du subconscient et non sur la démonologie ». Il s'agit bien de cinq récits de « possession » axés sur les réactions internes des personnages qui en sont l'objet, mais, à ce compte-là, c'était bien le cas aussi de « *La maison de la sorcière* » ou de « *Dans l'abîme du temps* », publiés dans un autre recueil. Donc, rien ici de nouveau. De plus, c'est tout entier, de A jusqu'à Z, l'univers lovecraftien qu'on y retrouve, même si l'évocation en est moins ample que dans les grands récits du cycle de l'espace-temps. En réalité, on a avec Lovecraft l'exemple le plus précis de l'écrivain enfermé dans le monde qu'il a créé et incapable d'en sortir. C'est à la fois une grandeur et une limitation. Limitation qui fut aussi bien celle de Poe.

Ce nouveau recueil présente un atout maître : un court roman (130 pages) qui est une des œuvres les plus sensationnelles de Lovecraft avec « *Dans l'abîme du temps* » et « *A travers les portes de la clé d'argent* ». Son titre est : « *L'affaire Charles Dexter Ward* ». C'est un modèle de narration : minutieuse mise en place, progression dramatique ménageant des effets savamment dosés, construction à recoupements où les éléments s'emboîtent comme les pièces d'un jeu de cubes ou d'un puzzle qui donnera le sens final (il y a là quelque chose de policier) — bref, un chef-d'œuvre de technique. Ce n'est pas tout : il présente ce caractère exceptionnel pour Lovecraft que rien ne nous y est *montré* ; tout y est seulement suggéré « de l'extérieur », relaté du point de vue de témoins non oculaires. On sait que la faiblesse occasionnelle de Lovecraft est sa trop grande concrétisation de l'horreur ; à nous être décrite de trop près, celle-ci peut perdre de son pouvoir de fascination. Dans ce roman, au contraire, tout se passe dans la coulisse, on nous laisse deviner quoi — mais *deviner* seulement, et ce n'en est que plus frappant. En ce qui concerne le sujet, « *L'affaire Charles Dexter Ward* » est une synthèse de tous les grands thèmes de Lovecraft : secrets permettant de percer le mur des dimensions et de vaincre l'espace-temps, jonction de la Terre avec d'autres plans du cosmos en d'abominables points de contact, emprise des êtres des ténèbres sur quelques créatures humaines. Mais ces thèmes sont considérés par le petit bout de la lorgnette, sur un plan limité et non plus démesuré. Ils en acquièrent une force de pénétration plus intense et peut-être plus terrible. On retrouve enfin dans ces pages le don flagrant de Lovecraft de captiver l'imagination par l'exercice du réalisme poussé jusqu'aux moindres détails. Il ne nous fait pas peur quand il nous met face à face avec un monstre haut comme une montagne, fût-ce le grand Cthulhu lui-même, mais il a une façon de décrire des lieux *vides* — simplement des lieux « innommables » désertés de leurs occupants et ne gardant que les traces de leur présence — qui vous donne le frisson.

Les quatre récits qui composent le reste du recueil sont moins extraordinaires. « *Par-delà le mur du som-*

meil », qui fournit le titre, est une œuvre de débutant, remontant à 1919, et qui n'est que l'ébauche simpliste des thèmes ultérieurs de Lovecraft ; sa présence ici se justifie mal. « *Les rats dans les murs* » et « *Celui qui hantait les ténèbres* » sont du bon Lovecraft traditionnel et sans surprises — bâtis sur le même canevas révélation fortuite-découverte progressive, et conduisant chacun au même genre d'aperçu vertigineux sur des perspectives démentielles. « *Le monstre sur le seuil* », enfin, est nettement supérieur. Je comprends mal comment Jacques Van Herp, comparant cette nouvelle au « *Rendez-vous* » de Maurice Renard (« *Fiction* » n° 36, page 104), peut donner la palme à celle de Renard que, pour ma part, je trouve grotesque, alors que celle de Lovecraft, sur un point de départ pour lui classique, se développe superbement jusqu'à une fin étonnante.

⁂

J'ai modérément goûté « *La fiancée du silence* », de Constantin Amariu (Denoël), qui pousse à un degré crispé une certaine sophistication de l'insolite. Il y a l'attrait d'un dépaysement facile : comme cadre, un pays imaginaire aux mœurs un peu slaves, un peu ibériques et un peu inventées ; comme sujet, l'étrange aventure d'un soldat, revenu de guerre annoncer la mort d'un camarade aux parents de celui-ci, et qui peu à peu se sent englué dans un piège tendant à l'*identifier* corps et âme au disparu — dont on célèbre les funérailles avec une place vide à prendre... Le roman, écrit avec grand soin, veut fasciner. Son ambiance mystique et un peu fabuleuse est sans doute aguichante, dans le genre jeux de lumière et d'ombre amenuisés par des prismes. En tout cas, allergie peut-être de ma part, il ne m'a pas séduit — ni semblé dépasser le niveau de l'exercice consciencieux.

⁂

Si vous ne connaissez pas Ladislas Dormandi, voici une occasion de découvrir un écrivain peu connu, plus ou moins maudit, légèrement rebutant, doté d'une seule qualité, mais de taille : celle d'être véritablement ce qu'on appelle un écrivain — et on sait que l'espèce s'en fait rare. Pour cela, lisez « *Le fantôme de la rue Babel* » (Pierre Horay), roman trop long, mal vertébré, éparpillé, mais où éclate cette chose précieuse : le talent. Lisez-en seulement les cinquante premières pages, en acceptant de suivre les détours d'un style peu stimulant : vous verrez que, même non dégrossie, la classe parle. Le défaut majeur de Dormandi est sa prolixité ; il écrit comme une source laisse couler de l'eau, surcharge son récit d'incidences, s'attarde à des détails surajoutés, observe une minutieuse lenteur. « *Le fantôme de la rue Babel* », dans son œuvre, est un livre mineur, ce que d'autres appelleraient un simple divertissement. Mais pour Dormandi, un livre mineur doit comporter trois cents pages bien tassées ! Le tout sur un sujet de nouvelle, joli et baroque : les exploits d'une bande d'enfants qui s'introduisent dans l'ambassade abandonnée d'un pays rayé de la carte, pour délivrer le fantôme d'un haut personnage que tient prisonnier depuis vingt-cinq ans un portier un peu fou. La première partie est la meilleure, avec des scènes pleines de charme et de fantasque. Le reste traîne trop. L'ensemble est plus méritoire que bien des romans en apparence plus réussis.

HORS SERIE

Dans des séries à tirages limités, Robert Margerit a fait paraître une réédition revue et augmentée de son « *Ambigu* » (Gallimard), et Jacques Sternberg une « *Géométrie dans la terreur* » (Le Terrain Vague) qui est un complément à sa « *Géométrie dans l'impossible* » de percutante mémoire. Il ne s'agit là, ni dans un cas ni dans l'autre, de contes à proprement parler fantastiques. Mais l'étrange s'y donne libre cours, un étrange plus en surface chez Sternberg, plus interne chez Margerit.

Les lecteurs de « *Fiction* » ont pu lire en janvier dernier « *Le bal des voleurs* », un récit tiré d'« *Ambigu* ». J'aime cette féerie noire qui se déroule avec la netteté photographique d'une vision au magnésium. Le domaine enchanté où il faut cueillir une rose emprisonnée dans un jardin ou délivrer une princesse du charme d'un magicien déguisé en crapaud, est ici ce parc nocturne et insolite, où défilent

des créatures fulgurantes sur fond de girandoles, aux accents d'une fête équivoque — et la princesse est une enfant énigmatique dont il ne faut conquérir l'amour sous peine de mort.

Les autres nouvelles jouent toutes sur différents claviers de l'« ambiguïté ». « *Au Verdelin* » est un instantané fugitif, poignant comme une réminiscence triste. « *Un drame historique* » semble le cauchemar pourpre d'un dormeur qu'on écorche jusqu'aux nerfs. Dans « *Ambigu I* », récit inédit ajouté à cette édition, on assiste à la plus bizarre des situations amoureuses concevables et on rencontre un personnage qui, psychologiquement et physiologiquement parlant, est un monstre. Enfin, « *Ambigu II* » est une fantaisie hermétique qui s'amuse à dérober derrière un langage pompeux une signification obscène, difficilement perceptible à l'œil nu... Tout l'ouvrage baigne par ailleurs dans un érotisme quasi obsessionnel qui lui communique un ton rare. Les modifications qu'y a faites l'auteur ont principalement consisté à éliminer des outrances de style qui étaient des péchés de jeunesse.

« *La géométrie dans la terreur* », de Sternberg, comprend sept récits qui sont plus des exercices de style ou des démonstrations de virtuosité dans l'abstrait que des histoires au sens strict du mot. Les admirateurs de Sternberg s'y orienteront sans avoir besoin de boussole dans les détours d'un pays dont la géographie leur est déjà connue. Ils y trouveront notamment un très beau texte : « *Quoi ?* », où s'enchaînent des visions insensées jusqu'à une chute de science-fiction des plus inattendues. Les amateurs d'exégèse y liront aussi avec intérêt un récit, « *Le train de nuit* », qui a la particularité de reproduire un des contes de « *La géométrie dans l'impossible* » (« *Le dernier wagon* »), en le prenant simplement comme point de départ d'une intrigue toute différente. Ce livre, s'il n'ajoute rien à l'univers de Sternberg, dans certains cas le prolonge. Les collectionneurs voudront l'avoir dans leur bibliothèque.

***

« *Fiction* » a publié dans son numéro d'août une excellente nouvelle de S. F. de Guy Vaes : « *Poussière d'un monde* ». Ce jeune auteur belge a aussi publié son premier roman : « *Octobre, long dimanche* » (Plon), au climat de totale irréalité. Ce livre est la création d'un mythe, et en même temps la transposition d'une situation crédible : celle d'un homme qui a perdu tout contact avec la réalité présente et extérieure, et dont le monde intérieur est profondément modifié à la suite de cette perte. L'auteur a peint l'optique de cet homme bien plus que celle des êtres qui le voient s'éloigner. Les gens parlent du héros au passé : en d'autres termes il est mort psychiquement pour eux. Cette mort entraîne une action différente d'une action ordinaire : dans cette action *extraordinaire*, les événements, les circonstances, les rebondissements sont absolument maîtres du héros pour finalement l'absorber tout entier, bien qu'une certaine lucidité et un certain instinct de défense le fassent se débattre tout au long du récit. Ce personnage n'est fondamentalement pas accordé à l'existence, et c'est avec une ardeur secrète qu'il aspire à l'immobilité. C'est donc le cas d'un être végétal qui aspire tellement à une connaissance sensuelle du monde que sa conscience se dissout dans les choses et que sa mémoire finit par être envahie par une autre conscience personnelle, celle d'un personnage distinct.

« *Octobre, long dimanche* » est aussi une création d'atmosphère. Le côté narratif en est exclu, ainsi que « l'anecdote pour l'anecdote ». C'est ce qui explique un style complexe, dont l'objectif final est d'atteindre à une certaine précision romanesque (climat, sensations, relief des moments subjectifs, sinuosités de la pensée). Le livre est en fait plus une expérience romanesque qu'un roman, et il constitue un cas-limite de dissociation de l'univers à travers un filtre subjectif. A ce titre, il est intéressant, même s'il n'est pas toujours à la hauteur de ses ambitions. Mais je ne le conseille qu'à ceux qui se savent capables de lectures difficiles.

Alain DORÉMIEUX.

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

GUIEU (Jimmy). — Les êtres de feu. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

STATTEN (Vargo). — Mystérieux délai. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

VANDEL (Jean-Gaston). — Le troisième bocal. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* ...... **240 fr.**

WUL (Stephan). — Retour à « 0 ». Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

FANTASTIQUE

GOYEN (William). — Le fantôme et la chair. Coll. « Du monde Entier ». *Gallimard* .. **550 fr.**

LOVECRAFT (H. P.). — Par-delà le mur du sommeil. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël* .... **500 fr.**

NEMI (Ursula). — Cap au Nord. Coll. « L'Etrange ». *Laffont* .... **500 fr.**

STERNBERG (Jacques). — La géométrie dans la terreur. « Le Terrain Vague ». .... **390 fr.**

WATTEAU (Monique). — La nuit aux yeux de bête. *Plon* .... **480 fr.**

EPOUVANTE

BRUSS (B. R.). — Nous avons tous peur. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

STEINER (Kurt). — Le seuil du vide. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

SCIENTIFIQUES et DOCUMENTAIRES

GUIEU (Jimmy). — Black-out sur les soucoupes volantes. Coll. « Documents ». *Fleuve Noir.* **780 fr.**

ROUSSEAU (Pierre). — A la conquête des étoiles. Coll. « Roman de la Science ». *Hachette* .... **875 fr.**



Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

SERVICE BIBLIO ÉTRANGER (Voir page 114)

A découper suivant le pointillé ou à recopier si vous ne voulez pas mutiler la revue.

BON DE COMMANDE

Titres commandés (encerclez les numéros correspondant aux livres désirés) :

1 4 5 6 7 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 30 31 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 50 51 52 53 54 55 57 58 59 60 61 62 63 65
66 67 69 70 71 73 74 75 76 77 79 / 80 81 82 83 85 86 87 88
89 90

Paiement par : mandat — chèque — chèque postal (PARIS-OPTA 1848-38)
(rayer les mentions inutiles)

Nom : .... Adresse : ....

....

FICTION - SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER, 96, rue de la Victoire, Paris-9e.

GIGANTISME ET PETITS MOYENS

par F. HODA

A vingt-quatre heures de distance j'ai vu deux films signés Jack Arnold : « *Tarentula* », long métrage distribué par Universal-International et « *Voyage dans le temps* » court métrage réalisé pour la télévision américaine. Je ne crois pas nécessaire de présenter ce jeune réalisateur hollywoodien dont on connaît en France, dans le domaine de la science-fiction : « *Le météore de la nuit* », « *La créature du lac noir* », « *La vengeance de la créature* », trois films assez bons et dénotant chez l'auteur des efforts de recherche dans la mise en scène. Les deux films que je viens de voir me confirment absolument dans ce que je pensais de Jack Arnold.

« *Tarentula* » est une science-fiction construite entièrement dans la tradition du cinéma d'épouvante. Un savant a mis au point un suraliment atomique qui développe chez les animaux une croissance exorbitante et monstrueuse. A la faveur d'un incident une tarentule en pleine « croissance » s'échappe et prend des proportions inimaginables en quelques jours : trente mètres de haut... Privé de son suraliment, elle s'attaque aux bêtes et aux hommes... Voici en quelques mots le thème de ce film qui constitue une variation sur le gigantisme, phénomène souvent utilisé par les cinéastes du fantastique depuis les premiers « préhistoires » et surtout « *King-Kong* ». Mais le film ne ressemble en rien à « *Them* » et il ne faut pas croire que les auteurs se sont contentés de remplacer les fourmis géantes par une araignée monstrueuse. La mise en scène de Gordon Douglas était plus adroite et plus sûre que celle d'Arnold et son sujet atteignait au conte philosophique en serrant de près l'actualité. Ici la volonté de décollage immédiat du réel et la recherche du « simple coup de poing au spectateur » gâchent le plaisir qu'on prend par ailleurs aux péripéties d'une aventure pleine de rebondissements. J'ai bien peur qu'Arnold ne donne trop dans ce que j'appelle « l'épouvante pour l'épouvante », genre qui peut certes amuser, mais non prétendre à l'art. Au surplus il y a ici abscence totale de cette poésie qui se glissait souvent entre les images du « *Monstre du lac noir* ». Que reste-t-il ? Un maniement perfectionné du « suspense » aussi bien dans le fantastique que dans le réel. La paralysie des gens attaqués par l'araignée atteint souvent au drame. Mais il n'en reste pas moins vrai que le shérif en touchant le docteur fait sursauter la salle entière en même temps que son interlocuteur.

Les trucages sont parfois bons, d'autres fois moins réussis, et la transparence n'a pas toujours été utilisée avec bonheur. On note souvent des erreurs de raccord. Mais ces critiques ne sont pas très graves, car les six pattes de la tarencule ne sont pas faciles à régler par rapport au décor. King-Kong n'en avait que deux. Le côté maquillage est intéressant : les deux savants inoculés se transforment sous nos yeux en monstres horribles à voir.

Dans l'ensemble « *Tarentula* » reste un petit film de science-fiction sans prétention quant au contenu et jouant davantage sur le côté spectaculaire. Le dialogue souvent d'une naïveté réjouissante draine un certain nombre de mots scientifiques auxquels d'ailleurs peu de personnes font attention. Quant à la « morale » qui se dégage du film, mieux vaut ne pas en parler : les savants ont tort de faire des recherches dans des domaines mystérieux, celui qui s'attaque à de tels problèmes finit tragiquement, etc. On voit que Jack Arnold ne s'est pas cassé la tête et s'est contenté de soigner la réalisation du sujet sans essayer d'y apporter une touche personnelle. Ce en quoi il a eu tort, car on ne fait pas un film sans prendre position par rapport au sujet et aux personnages. Dans ces conditions et surtout après la demi-déception de la « *Vengeance de la créature* »,

il devient difficile de porter un jugement définitif sur ce jeune metteur en scène.

Dans le petit film de télévision, il fait preuve des mêmes qualités techniques, mais là aussi on ne sent pas son emprise sur l'histoire. Arnold sait raconter des histoires, mais je finirais par croire qu'il n'a pas d'histoires à raconter. De quoi s'agit-il ? Un couple de l'avenir, dégoûté de son gouvernement, est venu se réfugier dans l'Amérique de 1955. On apprend qu'avec l'invention de l'appareil à voyager dans le temps, de nombreuses personnes de l'avenir prennent la fuite et que le gouvernement prend des mesures pour les rechercher et les ramener, car si on les laissait faire il ne resterait plus personne à gouverner... Comme on le voit le sujet pouvait prêter prétexte à un conte philosophique. Mais rien de tel dans le film où la situation et l'astuce du contenu ne sont nullement exploités. Arnold s'est contenté de « bien » raconter ce court récit avec un dosage du « suspense ». Ceci me paraît grave. Est-ce impuissance de Jack Arnold de dépasser un certain ton simpliste ou bien obéissance passive de sa part aux injonctions commerciales ? Je conçois que la science-fiction « sérieuse » soit extrêmement difficile et pleine de danger. Quoi qu'il en soit il y a dans le petit film de télévision un humour involontaire que je ne puis malheureusement attribuer au travail d'Arnold : les gens de l'avenir ont choisi une époque dont les représentant sur l'écran sont un couple d'imbéciles parfaits se complaisant dans leur niveau moyen. De sorte que lorsque la patrouille du temps les repère et les enlève, on a envie de crier : c'est bien fait. Car d'après ce qu'on nous montre de notre propre temps, il nous est impossible d'admettre que l'avenir soit moins bon. N'empêche que la conclusion philosophique de ce petit film de la série « *Mystères de la science* » reste suffisamment ambiguë pour prétendre à une certaine profondeur : les évadés du temps sont rejoints par la patrouille et ramenés ; ainsi, la fuite devant les problèmes d'une époque semble être la mauvaise solution pour les mécontents... Mais même si on laisse de côté le contenu du film et qu'on regarde la technique du récit on ne peut qu'admettre que les courtes histoires de science-fiction au cinéma comme dans la littérature paraissent plus effectives que les autres. Ce petit film réalisé avec des moyens et un budget limités devrait encourager les jeunes talents à travers le monde.

Grâce à l'érudition quasi encyclopédique de notre ami Jacques Bergier, nous avons pu trouver la nouvelle dont Arnold s'est inspiré ici : « *Des voisins étranges* » de Jack Finney, parue dans le recueil : « *Les cinquante meilleures nouvelles de l'année* » (collection l'Air du Temps). D'ailleurs je dois signaler que la discussion engagée par Bergier à la séance du « *TV club international* » où nous avons vu le film était du plus grand intérêt.

« *Tarentula.* » Réalisation : Jack Arnold. Production William Alland. Interprétation : Mara Corday, John Agar, Leo G. Carroll. Universal, 1955.

« *Plus vite que le temps* », film de télévision de la série « *Mystères de la science* », réalisé par Jack Arnold. D'après une nouvelle de Jack Finney.



Dépôt légal : 1er *trimestre* 1957. — *Le Gérant* : M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.



UNE OFFRE SANS PRÉCÉDENT

Oui, vous avez bien lu... - pour 15.500 F. - moins de la moitié du prix des électrophones ordinaires - vous pouvez avoir dorénavant, dans une valise de luxe, un appareil *complet*, entièrement autonome, comportant : tourne-disques 3 vitesses, ampli et haut-parleur détachable et bénéficiant des toutes dernières découvertes de l'électro-acoustique moderne (cellule Piezo à rendement haute fidélité, 2 pointes en saphir véritable, potentiomètre logarithmique, etc.., etc...) : il suffit de le brancher sur n'importe quelle prise de courant alternatif pour jouer *tous* les disques 33 1/3, 45 ou 78 tours, de toutes dimensions, avec une fidélité dans la reproduction du son qui tient du prodige.

Une collection de Jazz gratuite - Pour vous permettre d'essayer immédiatement cet appareil prestigieux, La Guilde du Jazz, qui le sacrifie à ce prix dérisoire, uniquement pour que chacun puisse apprécier la qualité de ses disques sur un électrophone digne de lui, vous offre, en outre, *dix* grands enregistrements de jazz *authentique* sur microsillon, par les plus grands maîtres, dix œuvres sans lesquelles toute discothèque est incomplète et que vous *devez* avoir, même si vous ne connaissez pas encore le *vrai* Jazz.

Aucun risque : droit de retour et garantie d'un an - L'appareil est entièrement sous garantie pendant un an; en outre, vous pouvez, après essai, retourner le colis complet dans les 5 jours qui suivront la réception et vous serez *immédiatement* remboursé.

Un essai ne vous engage à rien! - L'électrophone est payable soit 15.500 F. comptant, soit 15.700 en 2 versements (5.000 F. aujourd'hui, et 10.700 dans les 5 jours qui suivront la réception). Joindre 500 F. au bon de commande pour les frais d'envoi, si vous ne pouvez venir prendre l'appareil et les enregistrements après les avoir essayés, dans un de nos Clubs.

N'hésitez donc pas et n'attendez pas d'entendre un jour par hasard notre électrophone chez un ami! Vous seriez certainement enthousiasmé mais cette offre est naturellement très limitée et vous risqueriez d'arriver trop tard pour en profiter vous aussi. La sagesse est d'écrire *aujourd'hui même*!

GUILDE DU JAZZ, PARIS 49-51 rue Vivienne, 222 rue de Rivoli 4 rue de Vienne — LILLE 9 pl. de Béthune — LYON 23 pl. des Terreaux STRASBOURG, 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons

L'ENTHOUSIASME DE LA PRESSE

... *Des enregistrements excellents* (Gazette de Lausanne) ...*ces disques correspondent aux meilleurs disques* (Revue "Disques" Paris) ...*une œuvre unique d'enregistrements* (Washington Post) ...*Un délice musical* (Semaine de Bâle) ...*une expérience musicale unique* (American Record Guide) ...*L'enregistrement est d'une telle perfection* (Glorieuse Klanken, Amsterdam).

BON DE COMMANDE

Guilde du Jazz, 49-51, rue Vivienne - Paris

Veuillez m'envoyer votre électrophone avec les 10 classiques du Jazz, aux conditions que j'indique en cochant ☒ l'une des 2 formules ci-dessous :

☐ Électrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi) Ci-joint 16.000 f.

☐ Électrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 f. (+ 500 f. de frais d'envoi) soit 5.500 f. Le solde : 10.700 f. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

Je règle ci-joint (*Cochez* ☒ *ci-dessous*) par ☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à v/C.C.P. 12589-31 Paris

NOM ....

ADRESSE ....

....

Fl. I.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois.......	595	865	775	1045
1 an	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois.......	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse. prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses Internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 2 et 3 sont épuisés.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

		France et U.F.	Étranger
Pour les nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10% de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	1 rel. **55** fr.	**75 fr.**
		2 rel. **70** fr.	**105 fr.**
		3 rel. **95** fr.	**130 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C.C.P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER : voir Tarifs en page 55

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.